This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07579661 9

Poëtes
NKH

POËTES
DU SECOND ORDRE,

PRÉCÉDÉ

D'UN CHOIX DES VIEUX POËTES FRANÇAIS.

TOME III.

SENLIS,
IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMBLAY.

POËTES
DU SECOND ORDRE,

PRÉCÉDÉS

D'UN CHOIX DES VIEUX POËTES FRANÇAIS.

TOME TROISIÈME.

RÉGNIER-DESMARAIS, SÉSECÉ, LAINEZ, SANLECQUE, DUCERCEAU, HAMILTON, SARRAZIN, SCARRON, DACEILLY, MONTREUIL, SEGRAIS.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

PARIS,

DABO ET TREMBLAY, LIBRAIRES,
rue de Vaugirard, n°. 46.

1819.

REGNIER DESMARAIS.

POÉSIES DIVERSES.

LE JEUNE [illegible]T LA JEUNE BERGÈRE INSTI[illegible] PAR L'AMOUR.

Sylvandre et Cloris, un jour,
Assis à l'ombre d'un hêtre,
Se parloient de leur amour,
Qui ne faisoit que de naître,
Mais qui dans leur jeune cœur
Déjà commandoit en maître,
Et triomphoit en vainqueur.

Dis-moi, lui disoit Sylvandre,
De mes nouvelles, Cloris :
Tu peux seule m'en apprendre,
Puisqu'en toi seule je vis.
Puis-je t'apprendre des tiennes,
Lui répondoit-elle, moi
Qui ne sais plus rien des miennes,
Sitôt que je t'aperçoi?

En tendresses mutuelles
S'épanchant ainsi tous deux,
Ils sentoient croître leurs feux,
Dont les vives étincelles
Pétilloient dans leurs pruncelles;

Quand l'Amour, s'approchant d'eux,
Les éventa de ses ailes,
Et leur apprit des nouvelles
Qui les rendirent heureux.

LE VIEUX MARI ET LE JEUNE.

Si vous épousez le grand-père,
Savez-vous ce que vous ferez?
Tout le jour vous ferez grand'chère,
Toute la nuit vous dormirez.

Vous aurez un bon équipage;
Tout le jour vous ferez *flores*.
N'en demandez pas davantage;
Car la nuit n'est qu'*ad honores*.

Tous les soirs vous serez servie
D'un vieux conte ou d'un vieux rebus;
Bon soir et bonne nuit, Silvie!
Allez-vous coucher là-dessus.

Heureuse si de doux mensonges
En dormant vous font quelque bien,
Hors le bénéfice des songes,
Il ne faudra s'attendre à rien.

Mais si vous choisissez pour maître
Un mari plus jeune et plus dru,
Le jour vous jeûnerez peut-être;
Mais la nuit, bouche que veux-tu?

Choisissez pendant qu'on vous laisse
Le temps de choisir vos amours;
Et songez que dans la jeunesse
Les bonnes nuits font les beaux jours.

ÉTRENNES.

Bon jour, madame, et bon an.
Si j'étois le grand Sultan,
Le grand Czar ou le grand Kan,
Ou l'empereur de la Chine,
Ou le monarque persan,
Ou celui de l'Indostan,
Ou le fameux Prêtejan,
Roi de la gent abyssine;
L'Orient, dans tous ses bords,
N'auroit point eu de trésors
Dont cette nouvelle année
Je ne vous eusse étrennée.
Mais je n'ai que des souhaits,
Et qu'une amour sans seconde,
Pour toute richesse au monde;
Et voici ceux que je fais.
Que le ciel qui vous a faite
De corps et d'esprit parfaite,
Vous conserve longuement
Dans un état si charmant;
Telle pour toute la terre,
Que vos yeux, toujours vainqueurs,
Dans les moins sensibles cœurs
Portent sans cesse la guerre;
Et telle toujours pour moi
Que quand mon amour extrême
Vous fit couronner ma foi.
Pour moi, si je ne vous aime
Mille fois plus que moi-même,

Et si je n'ai plus d'amour
Que la première journée,
Le premier jour de l'année
Puisse être mon dernier jour.

SONNET.

Depuis les bords de l'onde More,
Jusqu'où se lève le soleil,
La terre n'a rien de pareil
Au divin objet que j'adore.

Le beau teint de la jeune Flore
Cède à son teint frais et vermeil :
Tel quelquefois, à son reveil,
Peut l'avoir la naissante Aurore.

L'Amour sait au nombre des cœurs
Dont ses yeux ont été vainqueurs
S'il en est de plus beaux au monde ;

Mais aux malheureux qu'elle fait
Si sa rigueur est sans seconde,
L'Amour à sa honte le sait.

VIRELAY.

Quel jour pour moi que celui de demain !
Je vous verrai, comme je le souhaite,
Dans l'embonpoint d'une santé parfaite ;
Je vous verrai l'air tranquille et serein ;
Je vous verrai, de mes soins satisfaite,
Prendre plaisir d'en être l'interprète.
Quel jour pour moi que celui de demain !

Mais s'il falloit qu'un essieu, qu'une main
Vînt par malheur à se rompre en chemin,
Qu'au jour marqué vous ne pussiez vous rendre;
Et que, parti pour vous aller attendre,
Toute la nuit je dusse attendre en vain,
Présentement qu'il gèle à pierre fendre,
Quel jour pour moi que celui de demain !

Quoi qu'il en soit, partir est mon dessein;
Et dût le temps être encor cent fois pire,
Je partirai : le reste est incertain.
Mais, soit en bien, soit en mal, mon refrain
Sera toujours de dire et de redire :
Quel jour pour moi que le jour de demain !

L'AMOUR NE VEUT POINT DE L'AMITIÉ SEULE.

L'Amour veut de l'amour, tout autre prix l'offense :
Et tout ce qu'en échange on peut lui présenter,
N'est qu'une foible récompense,
Qu'il ne peut jamais accepter,
Et plutôt il mourroit que de s'en contenter.
Iris, la différence est grande,
De la tendresse qu'il demande,
Et d'une mutuelle ardeur,
Toujours vive et délicieuse,
A l'indolence, à la tiédeur,
A la nonchalance ennuyeuse,
Où la simple amitié laisse tomber le cœur.
Chassez donc pour jamais du vôtre
Ces inutiles sentimens,
Qui ne peuvent en aucun temps

Faire votre bonheur ; ni le bonheur d'un autre :
Et souvenez-vous, belle Iris ;
Que l'amitié, l'estime et la reconnoissance,
Noms qu'emprunte souvent la froide indifférence ;
Ne valent guère mieux pour un cœur bien épris
Que la haine et que le mépris.
L'amour veut de l'amour ; tout autre prix l'offense.

RÉSOLUTION MAL TENUE.

Enfin je suis en liberté ;
J'ai brisé la fatale chaîne
Où l'Amour m'avoit arrêté ;
La raison m'a désenchanté :
Et lorsqu'en pleine mer, par les flots agité,
Ma perte étoit presque certaine,
Un heureux coup de vent dans le port m'a jeté.
On dit que tout le monde à l'Amour doit hommage,
Et que tôt ou tard sous ses lois
Il faut s'embarquer une fois.
Mais, rejeté sur le rivage ;
Je ne songe plus désormais
Qu'à jouir de l'heureuse paix
Que m'offre une tranquille plage :
Et si jamais je me rengage
Au gré des flots, au gré des vents ;
Puisse mon cœur alors, au milieu de l'orage,
Ne former pour le port que des vœux impuissants,
Et n'y parvenir point que l'âge
Ne m'ait rendu les cheveux blancs.
Ainsi parloit en homme sage
Un homme échappé du naufrage ;
Mais il se rembarqua dès le premier beau temps.

LE BERGER ET LA PRAIRIE.

FABLE.

Au mois de mai (c'est le mois des beaux jours,
Celui des fleurs, et des tendres amours)
Certain berger, le long d'une prairie,
Que la saison rendoit toute fleurie,
Cueilloit des fleurs. Pourquoi? pour son plaisir :
Peut-être aussi que c'étoit pour en faire
Une guirlande, au gré de son désir,
Pour quelque jeune et charmante bergère;
Car il prenoit grand soin de bien choisir.
Quoi qu'il en soit, la moisson étoit belle;
A la prairie elle parut nouvelle,
Elle en aima les brillantes couleurs,
Et si surprise en la voyant fut telle,
Que, sans songer que tout cela vint d'elle:
Où prenez-vous, dit-elle, tant de fleurs?

Demander où je puis prendre
Tout ce que je vous écris
De fin, de nouveau, d'exquis,
De délicat et de tendre;
Iris, c'est m'interroger,
Comme autrefois la prairie
Sur la récolte fleurie
Interrogeoit le berger.

ENGAGEMENT DE SERVICE.

J'avois jusqu'ici
Assez réussi
A me bien défaire
De tout ce qui peut
Engager et plaire :
Plus que l'on ne veut :
Et, sur l'assurance
De l'expérience
Dont j'étois flatté,
Je vivois sans crainte
Qu'aucune beauté
A ma liberté
Pût porter atteinte.
Mais j'avois, Iris,
Compté sans mon maître ;
Comptant sans connoître
Quel est votre prix.
A votre service
Je suis engagé :
Il n'est rien qui puisse
Me donner congé.
L'absence ni l'âge
N'y peut faire rien ;
Car rien ne dégage,
Quand on aime bien.
De ma servitude
Le joug me sera,
Ou léger, ou rude,
Comme il vous plaira :

Mais quel que puisse être
En cela mon sort,
Vous serez mon maître
Jusques à la mort.

REFLEXION.

Chaque jour est un don que du ciel je reçoi :
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne.
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

CHANSON.

Un jour dans une grotte obscure,
Où d'un ruisseau le cours secret
Accompagnoit de son murmure
Les plaintes d'un amant discret,
Tircis à l'objet qui l'engage
Recommençoit cette chanson :
C'en est trop, si c'est badinage;
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Lorsque l'excès de ma souffrance
Me rend inquiet et rêveur,
Tu fais voler mon espérance
Sur les ailes de ta faveur :
Puis tu me fais perdre courage
Par des rigueurs hors de saison.
C'en est trop, si c'est badinage;
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Quand sur ma musette plaintive
Je chante quelque air langoureux,

Je vois ton oreille attentive
A mes préceptes amoureux.
Si je veux les mettre en usage,
Tu deviens sourde à ma leçon.
C'en est trop, si c'est badinage;
Et trop peu, si c'est tout de bon.

De fleurs fraîchement amassées
Quand je te présente un bouquet,
Sur ton sein je les vois placées
D'un air complaisant et coquet.
Veux-je en faire un galant pillage?
A peine j'en obtiens pardon.
C'en est trop, si c'est badinage;
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Piqué de quelque jalousie,
Si je te découvre mes maux,
Tu te ris de ma frénésie
Et plaisantes de mes rivaux;
Avec eux sous l'épais feuillage
Tu danses pourtant sans façon.
C'en est trop, si c'est badinage;
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Quelquefois, par un trait de flamme,
Tes yeux aux miens font entrevoir
Qu'Amour, qui captive mon âme,
Te tient aussi sous son pouvoir:
Si j'en veux un baiser pour gage,
Je n'en puis obtenir le don.
C'en est trop, si c'est badinage;
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Pour me prouver toute la force
Du trait dont ton cœur est blessé,
Tu graves sur la tendre écorce
Ton chiffre au mien entrelacé :
Mais soudain d'une main volage,
Tu veux l'effacer sans raison.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Ingrat, interrompt la bergère,
Avant qu'il fût près d'achever,
Est-ce véritable colère ?
Ou la feins tu pour m'éprouver ?
Je t'aime, et tu le sais : sois sage,
Chasse un injurieux soupçon :
C'en est trop, si c'est badinage ;
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Un Faune, habitant de cet antre,
Qui les regardoit par un trou,
Couché tout à plat sur le ventre,
Commence à rire comme un fou ;
D'une voix moqueuse et sauvage
Redisant sur le même ton :
C'en est trop, si c'est badinage ;
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Cette histoire par la contrée
Se repandit en peu de temps,
Et du galant pais d'Astrée
Réjouit fort les habitants.
Tous y chantoient dans le village,
Menant paître chèvre et mouton :
C'en est trop, si c'est badinage ;
Et trop peu, si c'est tout de bon.

SANTOLIN CONFESSEUR.

CONTE.

Santolin, chanoine, non prêtre,
Grand fol, et qui s'est fait connoître
Par cent tours de maître Gonin,
Poëte, car il faut tout dire,
Honneur du Parnasse latin,
Ceci n'est pas une satire :
Santolin donc, clerc non sacré,
En surplis et bonnet carré,
Dormoit, assis dans sa chapelle.
Arrive une gente donzelle
Qui le pousse et lui dit tout bas :
Père, daignez ouïr mon cas.
A ces mots Santolin s'éveille,
La regarde, et prête l'oreille,
Sans parler. La belle soudain
S'agenouille, et se met en train.
D'abord bagatelle menue,
Servante grondée et battue
Par promptitude et sans sujet;
Puis après vient le gros paquet,
Certain cas qu'on dit avec peine,
Un aveu qui met à la gêne :
La belle se ronge les doigts,
Croise ses pieds, et par trois fois
Ouvre en vain sa bouche timide;
La quatrième enfin décide.
C'en est fait, le mot est lâché.
Pauvre mari, j'en suis fâché;

Mais quoi ! la chose est sans remède :
Au surplus, Dieu vous soit en aide :
Puissiez-vous ne le savoir pas ;
Ou le sachant, n'en faire cas,
Comme aucuns font. Notre donzelle,
Ayant fini sa Kyrielle,
Achève son *Confiteor*.
Santolin garde le silence.
Hé, comment ? dit-elle, je pense,
Père, que vous dormez encor.
Finissez la cérémonie,
Hé quoi ! vous ne me dites mot ?
Absolvez-moi donc, je vous prie.
Moi vous absoudre ? Quelque sot,
Dit Santolin, suis-je donc prêtre,
A votre avis ? Non de parbleu,
Onc ne le fus, ni le veux être.
Hé pourquoi donc dans ce saint lieu,
Dit-elle en fureur, pourquoi, traître,
M'as-tu tout du long entendu ?
Réponds-moi, scélérat tondu !
Vous l'avez voulu, perronelle,
Dit Santolin : M'êtes-vous pas
Venu chercher dans ma chapelle,
Me priant d'ouïr votre cas ?
J'ai tout ouï : c'est votre faute.
Donne-moi l'absolution,
Répond-elle d'une voix haute,
Ou me rends ma confession.
Voleur, escroc de pénitences,
Banqueroutier de consciences,
Tu seras mis au pilori ;

Je vais m'en plaindre à la Sorbonne.
Et moi, dit-il, belle mignonne,
Je vais tout dire à ton mari.

MADRIGAUX ET ÉPIGRAMMES.

Depuis que mes tourments ne vous sont plus cachés,
Vous m'avez dit cent fois que mon amour vous touche;
Et cent fois vos beaux yeux sur les miens attachés
M'en ont plus dit que votre bouche.
A languir cependant je me vois condamné,
Sans que vous soulagiez ma peine.
Vous ne m'aimez point, Lisimène;
Vous n'aimez que l'amour que vous m'aves donné.

Personne mieux que vous n'eut jamais l'avantage
De pouvoir faire naître une tendre amitié;
Iris, vous êtes belle et sage.
Un honnête homme à moins s'engage;
Ce n'est que trop de la moitié.

Iris, qui voit mon âme à l'aimer attachée,
Bruler secrètement d'une innocente ardeur,
Est devenue enfin de mes maux si touchée,
Qu'elle m'a découvert jusqu'au fond de son cœur.
Quelles choses, ô ciel, ne m'a-t-elle point dites!
Vous, Zéphyrs, qui les entendites,

Et qui vîtes ses yeux briller d'un feu si doux,
Zéphyrs, légers zéphyrs, n'allez pas sur vos ailes
En porter aux dieux des nouvelles :
Du bonheur d'un mortel ils deviendroient jaloux.

Ne craignez point, Doris, que votre humeur légère
Fasse que, dans l'excès d'une juste colère,
Je m'échappe à rien publier.
Heureux, je ne sais que me taire;
Trahi, je ne sais qu'oublier.

J'étois déjà dans l'automne de l'âge;
Et, vers l'hiver avançant chaque jour,
Je devenois plutôt triste que sage.
La jeune Iris m'a donné de l'amour;
Le beau printemps est pour moi de retour.

Soit que pour les amis, soit que pour les amants
Vous demandiez des réglements,
Iris, votre erreur est extrême.
L'amitié ne doit recevoir
Aucune loi que d'elle-même;
L'Amour n'en peut jamais avoir.

Votre mérite est extrême;
Je le connois et je l'aime,
Sans que vous puissiez blâmer

Les sentiments qu'il me donne :
Iris, aimer pour aimer
Ne peut offenser personne.

Iris chez moi doit aujourd'hui loger.
Volez, volez, d'un vol prompt et léger,
Temps qui devez précéder sa venue :
Et vous, ô temps bienheureux, où je doi
La recevoir et jouir de sa vue,
Ne finissez, s'il se peut qu'avec moi.

Votre départ me laisse une douleur profonde.
Adieu, soyez heureuse, et tout me sera doux :
Seulement quelquefois songez que rien au monde
Ne me peut rendre heureux sans vous.

J'aimois depuis long-temps Ismène ;
Je haïssois Zoïle au suprême degré :
Le jubilé venu, l'on veut, bon gré mal gré,
Que j'étouffe en mon cœur et l'amour et la haine.
Il ne faut rien faire à demi.
Puisque je l'ai promis, je tiendrai ma promesse :
Mais qu'on quitte aisément une ancienne maîtresse !
Qu'on embrasse avec peine un ancien ennemi !

Marthe en travail d'enfant promettoit à la Vierge,
A tous les saints du paradis,
De n'approcher jamais de ces hommes maudits.
Michelle cependant lui tenoit un saint cierge,

D'une grande vertu pour les accouchements.
Elle accouche, et sitôt qu'elle eut repris les sens :
Hé mon Dieu ! ma pauvre Michelle,
Dit-elle d'une foible voix,
Éteignez la sainte chandelle,
Ce sera pour une autre fois.

Je souffre en vous aimant des tourments sans égaux :
Mais mon amour, Iris, au-dessus de mes maux,
Me comble d'un bonheur extrême.
Rendez donc mes tourments encor plus rigoureux :
Il est de mon destin que toujours je vous aime ;
C'en est assez pour être heureux.

COUPLETS A REFRAIN.

JE LE CROIS BIEN, JE N'EN CROIS RIEN.

Sur divers sujets.

Que tels et tels passent pour bien écrire,
Et qu'en public ils brillent de bien dire,
Je le crois bien :
Mais qu'au travail d'autrui bien souvent ils ne doivent
Toute la gloire qu'ils reçoivent,
Je n'en crois rien.

Qu'un honnête homme, une fois en sa vie,
Fasse un sonnet, une ode, une élégie,
Je le crois bien :

Mais que l'on ait la tête bien rassise,
Quand on en fait métier et marchandise,
Je n'en crois rien.

Qu'un avare amasse avec peine
Les écus centaine à centaine,
Je le crois bien :
Mais que l'héritier plus habile
Ne les dépense mille à mille,
Je n'en crois rien.

Qu'en public plus qu'un autre un médecin éclate,
Quand il sait mieux citer Galien, Hippocrate,
Je le crois bien :
Mais qu'il soit dans son art plus expert, plus habile,
Si de deuil plus qu'un autre il n'a rempli la ville,
Je n'en crois rien.

Que le clergé chaque jour à la messe
Autour du roi dévotement s'empresse,
Je le crois bien :
Mais qu'il ne songe au bénéfice
Autant ou plus qu'au sacrifice,
Je n'en crois rien.

Que par amour quelquefois on s'engage
Dans les liens du sacré mariage,
Je le crois bien :
Mais que l'amour ne soit moins violente
Après la noce, et qu'on ne s'en repente,
Je n'en crois rien.

Que bien souvent un père de famille
Tarde à donner un époux à sa fille,
Je le crois bien :

Mais que bientôt, s'il la fait trop attendre,
Elle n'ait soin de lui donner un gendre,
Je n'en crois rien.

Qu'Alix, pour être mère aille en pélerinage,
Et puis revienne grosse au bout de son voyage,
Je le crois bien :
Mais qu'outre le secours de la grâce divine
Un dévot pélerin n'ait vu la pélerine,
Je n'en crois rien.

Que Doris semble morte aux plaisirs, à la joie,
Et que son directeur soit le seul qui la voie,
Je le crois bien :
Mais que ces sortes de retraites
Ne donnent à gloser aux malins interprètes,
Je n'en crois rien.

Qu'il se trouve une femme insigne en prudetié
Qui ne voudroit pour rien faire galanterie,
Je le crois bien :
Mais que quelquefois cette prude
Ne trouve son métier bien rude,
Je n'en crois rien.

Qu'a chaque femme qu'on rencontre
Ou pût parier pour ou contre,
Je le crois bien :
Mais que, des deux côtés pariant même somme,
Bientôt l'un des paris ne pût ruiner son homme,
Je n'en crois rien.

Que par de jolis vers, par une chansonnette,
Un amant trouve grâce auprès d'une coquette,
Je le crois bien :

Mais que cent pistoles en prose
Ne fassent mieux la même chose,
Je n'en crois rien.

Que le bruit d'un concert que son amant lui donne
Réveille avec plaisir une jeune personne,
Je le crois bien :
Mais que ce soit être bien sage,
D'éveiller tout le voisinage ;
Je n'en crois rien.

Qu'Iris, quand on lui dit qu'on l'aime,
En témoigne un chagrin extrême,
Je le crois bien :
Mais qu'Iris ne fût pas ravie
D'avoir même chagrin tous les jours de sa vie,
Je n'en crois rien.

Qu'aux beautés jeunes et fleuries
Tout devienne agrément jusqu'aux minauderies,
Je le crois bien :
Mais que, quand dans leurs yeux la jeunesse s'efface,
Ce qui fut agrément ne devienne grimace,
Je n'en crois rien

Qu'on voie ici sur le beau teint des belles
Briller l'éclat de mille fleurs nouvelles,
Je le crois bien :
Mais que souvent et leurs lis et leurs roses
Ne soient des fleurs sous la toilette écloses,
Je n'en crois rien.

Que le samedi chez Clarice
La raison commande au caprice,
Je le crois bien :

Mais qu'à coup sûr, dès le dimanche,
Le caprice n'ait sa revanche,
Je n'en crois rien.

J'EN DEMEURE D'ACCORD,

JE ME TAIS, AI-JE TORT?

Sur divers sujets.

La seule vérité peut avoir droit de plaire;
Dès que je l'aperçois, me fût-elle contraire,
J'en demeure d'accord.
Mais aussi, quand quelqu'un la déguise et l'altère,
Comme, pour avoir paix, il faut savoir se taire,
Je me tais; ai-je tort?

Au zèle pour le vrai les bornes que je donne,
C'est que lorsque je vois qu'il n'offense personne,
J'en demeure d'accord.
Mais vient-il à toucher, par des traits de satire,
Ce qui seroit meilleur à supprimer qu'à dire,
Je me tais; ai-je tort?

Quand on dit qu'Alidor, modeste en sa dépense,
Sait d'un luxe frivole éviter l'apparence,
J'en demeure d'accord.
Mais quand on va plus loin, et qu'on me le débite
Pour un homme excellent et d'un rare mérite,
Je me tais; ai-je tort?

Quand on dit qu'Hermocrate, au-dessus de la roue,
Gai, tranquille et serein, des affaires se joue,
J'en demeure d'accord.

Mais quand de ses flatteurs une troupe importune
Me le dépeint encor plus grand que sa fortune,
Je me tais; ai-je tort?

Parle-t-on des talents qu'une charge demande,
Et dit-on qu'il en faut d'autant plus qu'elle est grande,
J'en demeure d'accord.
Vient-on à discuter, comme on fait d'ordinaire,
Si celui qui la fait, a de quoi la bien faire,
Je me tais; ai-je tort?

Quand on vient à parler du beau temps, de la pluie,
Quoique ordinairement la matière m'ennuie;
J'en demeure d'accord.
Mais quand on politique un peu trop à son aise,
Quoique ordinairement la matière me plaise,
Je me tais; ai-je tort?

Quand on dit que Sylvie, assidue à l'ouvrage,
S'applique toute entière aux soins de son ménage,
J'en demeure d'accord.
Mais quand, en ma présence, on soutient que Sylvie
A mené de tout temps le même train de vie,
Je me tais; ai-je tort?

Quand on me dit qu'Orante est honnête et polie,
Qu'elle a l'air noble et doux, et la taille jolie,
J'en demeure d'accord.
Mais quand on dit qu'Orante est une autre Lucrèce;
Et que j'entends prôner sa vertu, sa sagesse,
Je me tais; ai-je tort?

Quand de la piété d'un marguillier célèbre,
Un célèbre orateur fait l'oraison funèbre,
J'en demeure d'accord.

Mais quand, au second point, j'entends que l'on entame
L'éloge de sa force, et de sa grandeur d'ame,
Je m'en vais ; ai-je tort ?

LA ROUTE DE LA VIE.

La route de la vie humaine
De mauvais pas est toute pleine.
Pour m'en tirer facilement,
Voici ce que je fais : J'attelle
A cette voiture mortelle
Que je conduis au monument,
La justice premièrement,
Qui marche toujours rondement ;
Et la charité, sans laquelle
Elle iroit moins légèrement.
La vérité, l'indépendance,
N'ayant qu'un simple et léger frein,
Sont au-devant, et vont bon train,
Loin du chemin de l'opulence.
A la volée est la santé,
Qui, jointe avec le badinage,
Me fait franchir avec gaîté
Tous les mauvais pas du voyage.
Je n'aurai rien à désirer,
Ni du sort, ni de la nature,
Si l'attelage peut durer
Aussi long-temps que la voiture.

LA MAISON EN DÉCADENCE.

D'une architecture
Du temps de jadis
La sage nature
M'a fait un logis,
Que j'ai d'elle à ferme,
Sans clause et sans terme.
Au moindre besoin,
Long-temps, de sa grâce,
Elle a pris le soin,
Sans que j'y songeasse,
De me tout fournir
Pour l'entretenir.
Mais elle commence
D'y laisser aller
Tout en décadence,
Sans plus s'en mêler;
Et loin d'y rien faire,
Ne songe, au contraire,
Qu'à le démeubler.
Car où sont allées
Ces dents si perlées?
Où sont désormais
Ces cheveux épais,
Ma grande parure,
Qui, si noirs, si beaux,
Flottoient par anneaux
Jusqu'à la ceinture?
Qu'est-ce enfin que j'ai

De tout l'équipage
Du jeune et bel âge?
Tout a pris congé
Pour un long voyage,
Et me dit qu'il faut
M'apprêter bientôt
A plier bagage.
A la vérité,
Ce n'est pas la traite
Dont je m'inquiète :
Bien ou mal monté,
Elle est bientôt faite.
L'important de tout,
C'est le gîte au bout.

QUE L'AMOUR DE LA POÉSIE EMPÊCHE DE VIEILLIR.

Telle qu'au matin
La gentille avette
Sur le mont Hymette
Va suçant le thim,
Et puis en distille,
Ouvrière habile,
Ce suc précieux,
Cette liqueur pure,
L'ouvrage des cieux,
Et de la nature
Le plus précieux :
Tel, mon cher Abeille,
Lorsque de retour

L'aurore vermeille
Annonce le jour,
Sur le mont Permesse
Tu voles sans cesse,
Chéri des neuf Sœurs,
Et bois la rosée
Que leur veine aisée
Verse sur les fleurs;
Ces fleurs immortelles,
Et toujours nouvelles,
Dont le mont sacré
Est dans l'hiver même,
Par leur soin extrême,
Toujours diapré.
Celui qui les aime,
Et les sait cueillir,
Des ans, ni de l'âge,
Ne craint point l'outrage;
Il a l'avantage
De ne point vieillir.

QU'IL EST AISÉ D'ÊTRE HEUREUX QUAND ON EST MODÉRÉ.

Il ne me reste plus qu'une courte carrière:
Et pour la pouvoir bien finir,
Oubliant le passé que je laisse en arrière,
Je saisis le présent et songe à l'avenir.
Plein de l'espoir des biens dont la mort est suivie,
Je marche d'un pas ferme aux portes du trépas;
Et je jouis en paix du déclin de ma vie,
Jusqu'à mettre à profit les maux que je n'ai pas.
Des plaisirs que m'offre mon âge

Je fais un libre et doux usage,
Et n'ai point de regret à ceux qui sont passés.
Du bien, j'en aurois moins, que j'en aurois assez.
A qui vit sans désirs en faut-il davantage?
Je suis en même temps mon sujet et mon roi;
Je m'obéis, je me commande;
J'obtiens toujours de moi ce que je me demande.
Est-il rien sous le ciel de plus heureux que moi?

LE COLIN-MAILLARD DE CORINTHE.

FABLE.

Tous ceux que le ciel a fait naître
Ont joué partout, comme ici,
A colin maillard : Dieu merci,
Je n'ai jamais trop voulu l'être.
J'aime à voir clair : Voici le jeu,
Tel qu'il nous vint des Grecs en même temps que l'oie.
Quand ce fut, et par quelle voie,
C'est dont je suis instruit fort peu.

Dans un lieu d'un commode espace,
La troupe des joueurs se rend :
L'un d'eux s'offre de bonne grâce
Pour être l'aveugle; on le prend;
On le mène à grands cris au milieu de la place;
Et là des gens officieux
D'un mouchoir lui bandent les yeux;
Par la main le prennent ensuite,
Lui font faire deux u trois tours;
Après quoi, sans aucun secours,
On l'abandonne à sa conduite.
Alors chacun se range en silence à l'écart

Sur le premier siége qui s'offre,
Qui sur un banc, qui sur un coffre:
Puis, au signal, Colin-Maillard
Part de sa place à l'aventure;
Et va, ceint d'une nuit obscure,
S'asseoir sur quelqu'un au hasard:
Et l'ordre est qu'en cette posture,
Et des pieds seulement aidant sa conjecture,
Il devine qui c'est : sans quoi,
Aveugle en vertu de la loi,
Il faut que, tant que le jeu dure,
Il fasse la même figure.
Mais de peur que, faute de voir,
Il n'aille se heurter, tantôt contre une table;
Tantôt contre autre chose, on a soin d'y pourvoir.
Car du moindre danger la troupe charitable
L'avertit, en criant : Gare le pot au noir.

Quelques jeunes gens de Corinthe
A ce jeu jouoient une fois:
L'un d'eux fut pris; c'étoit sa crainte;
Mais il faut obéir aux lois.
On lui bande les yeux, on voit sa répugnance,
Et la jeunesse, de complot,
Contre lui se donne le mot.
Les trois tours faits, dès qu'il s'avance
Vers quelqu'un pour s'aller asseoir,
Quelqu'un de la troupe commence
A crier en grec, Pot au noir.
Colin-Maillard timide au même instant s'arrête;
Pois tourne d'un autre côté:
Mais dès les premiers pas on crie à pleine tête,
Pot au noir : de nouveau mon homme est arrêté;

Puis étendant les mains pour plus de sûreté,
Il prend une route contraire
A celle qu'il venoit de faire,
S'avance pas à pas en tâtant le pavé,
Et déjà se comptoit à peu près arrivé,
Quand il entend crier toute la troupe ensemble,
Pot au noir : les échos font retentir partout,
Pot au noir. De frayeur il tremble,
Et n'ose avancer jusqu'au bout.
Un temps se passe de la sorte,
Il marche à droite, à gauche, et toujours vainement :
La jeune et maligne cohorte
Qui voit qu'il s'arrête aisément,
Profite de sa crainte, et crie à tout moment.
A la fin il songe en lui-même,
Et commence à se défier
Que tout ce qu'il entend crier
Ne soit peut-être un stratagême
Dont on use pour l'effrayer;
Puis tout d'un coup, las de son doute,
Il vient à lever le mouchoir,
Et voit que tous les pots au noir,
Qu'il craignoit en ne voyant goutte,
Ne sont plus rien dès qu'il peut voir.

L'ESPÉRANCE DE L'AVENIR

FONDÉE SUR L'INNOCENCE DE LA VIE.

C'est aujourd'hui le jour que la première fois
J'ouvris les yeux à la lumière :
Combien déjà d'ans et de mois,
Combien déjà de jours ai-je laissés derrière !

De soixante et douze printemps
J'ai vu la récolte brillante;
J'a vu d'autant d'étés la moisson jaunissante,
Dans ce long espace de temps,
Combien la mort toute-puissante
A-t-elle, de sa faux tranchante,
Abattu, comme épis, de millions de gens!
Combien la fortune inconstante
A-t-elle fait jouer de rôles éclatants!
De tant de jours, de mois et d'ans,
Que le temps a pliés comme on plie une tente,
Il ne me reste plus que l'infaillible attente
D'être effacé bientôt du nombre des vivants.
Usons donc de l'heure présente,
En attendant toujours celle où je dois finir;
Et toujours, sur la foi d'une vie innocente,
Espérons bien de l'avenir.

A QUOI L'ON DOIT ASPIRER DANS LA VIEILLESSE.

Qu'ai-je à présent à faire dans le monde?
A voir lever et coucher le soleil?
Je l'ai tant vu sortir du sein de l'onde;
Je l'ai tant vu s'y plonger tout vermeil,
Que, quelque grand, et quelque magnifique
Que soit toujours un spectacle si beau,
Il n'a plus rien désormais qui me pique:
Il me faudroit un opéra nouveau.

Ai-je à jouir des plaisirs du bel âge?
Le temps n'est plus des jeux ni des plaisirs;

Le temps n'est plus des amoureux désirs;
Depuis long-temps tout a plié bagage.

Ai-je à percer et les nuits et les jours,
Le verre en main, en convive agréable?
L'âge où je suis n'est pas plus convenable
Au dieu du vin qu'à celui des amours.

Malgré douze ans ajoutés à soixante,
Je trouverois la vie encor charmante,
Avec des gens de mérite et de sens :
Mais il faut vivre avec tant d'autres gens,
Qu'elle en devient ennuyeuse et pesante.

Quant à passer du repos au réveil,
Puis ne rien faire et redormir encore,
En attendant le retour de l'aurore,
Autant vaudroit dormir d'un long sommeil.

Le seul emploi qui reste à la vieillesse,
Emploi divin, c'est de vaquer sans cesse
A louer Dieu : mait ne vaut-il pas mieux
L'aller louer, pur esprit, dans les cieux?

Que fais-je donc maintenant sur la terre,
Où les plaisirs pour moi ne sont plus faits,
Où tant de maux aux mortels font la guerre?
J'aspire au ciel, où réside la paix;
Où les plaisirs, dont nous n'avons que l'ombre,
Toujours nouveaux, et sans fin, et sans nombre,
Tiennent l'esprit dans le ravissement;
Où l'on jouit de tout ce que l'on aime;
Où, dans le sein de la vérité même,
La soif du vrai s'étanche à tout moment.

ÉPITAPHES.

Ci gît, qui n'eut point d'autre but
Que d'être heureux tant qu'il vécut.
Tenir à la raison toujours la porte ouverte;
N'avoir pour la fortune aucun empressement;
En jouir sans abus, s'en passer sagement;
Et n'ajouter jamais le chagrin à la perte,
Fut la loi qu'il se prescrivit
Pour pouvoir heureusement vivre;
Et du moins, s'il ne la suivit,
Il mourut en la voulant suivre.

Ci gît un homme exempt d'envie,
Qui toujours de peu se passa,
Et qui sans bruit passa la vie,
Puis à petit bruit trépassa.

Celui dont la dépouille est ici renfermée
Ne joua point dans l'univers
Un grand rôle rempli d'événements divers,
Et digne de la Renommée.
Il n'y fit que grossir le nombre des acteurs;
Il fut du chœur; et l'avantage
Qu'il tira de son personnage,
Ce fut d'être souvent parmi les spectateurs.

Ci gît plein de vers aujourd'hui,
Un auteur jadis plein de lui.
Il eut une plume assez bonne,
Qu'il trouva moyen de gâter.
Il ne pouvoit goûter personne;
Personne ne le put goûter.

DE GUILLAUME III,

ROI D'ANGLETERRE.

Ci gît l'usurpateur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux :
Ses vertus méritoient quelque chose de mieux,
Qu'un trône, qui leur fut conféré par le crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'aux princes qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi?

SÉNECE.

POEME SATIRIQUE.

LES TRAVAUX D'APOLLON.

Trompeuse volupté, torture ingénieuse,
Ingrat amusement, peine capricieuse,
Compagne du mépris et de la pauvreté,
Muse, sors pour jamais de mon cœur rebuté.
Maudit soit l'ascendant qui força mon génie
A trouver des douceurs dans la vaine harmonie ;
Maudite soit l'erreur du goût pernicieux
Qui me fit méditer ton langage des dieux !
Langage plus obscur que les livres arabes,
Etude où le temps s'use à compter des syllabes.
Je vois tous mes égaux, par d'utiles vertus,
Admis avec honneur au palais de Plutus :
L'un dans un char pompeux traîne l'arithmétique;
L'autre, aux frais des clients, dore sa rhétorique :
Un autre, de la parque augmentant les trésors,
S'enrichit avec elle à commercer des morts :
Et moi, des bons esprits essuyant la révolte,
J'attends avec le peuple une heureuse récolte.
Trop heureux si, fidèle aux soins de mes guérets
Je n'avois de ma vie adoré que Cérès !
En vain, pour ranimer mes espérances mortes,
Tu me viens alléguer Boisrobert et Desportes,
Estimés à la cour, chéris, comblés de biens,
Avec des vers plus durs et plus froids que les tiens.

Le dernier pour autrui, par complaisance extrême,
Faisoit des vers galants, et les portoit lui-même :
Et l'autre, de Momus élève bien-disant,
Vit croître le poëte à l'ombre du plaisant.
Mais moi, qui fuis l'intrigue et qui fais mal un conte ;
Moi, que les bas emplois feroient mourir de honte,
Par où puis-je à la cour espérer du soutien ?
Qui n'y fait que des vers, n'y fera jamais rien.
Il est temps que mon âge à d'autres soins s'occupe ;
On est, en cheveux gris, inexcusable dupe.
Laisse aux réflexions le reste de mes ans ;
Va, reprends pour jamais tes frivoles présents.

L'IMPÉTUEUX Acanthe, assis au pied d'un aune,
Exhalant ses regrets sur les bords de la Saône [1],
D'une main sacrilége et prompte à tout oser
Saisit ses chalumeaux, qu'il s'en alloit briser,
Lorsque du lit profond où dort cette onde claire,
Il entend qu'on lui crie : Arrête, téméraire !
Sa fureur diminue, et sa frayeur s'accroît.
L'eau s'entr'ouvre ; un fantôme à ses yeux apparoît,
Moins affreux aux regards que le spectre incommode
Qui remplit de terreur le sanguinaire Hérode,
Lorsqu'un songe, du ciel rigoureux trucheman,
Lui montre Aristobule envoyé par Tristan [2].
Un héros lui parut, à la mine hautaine,
Vêtu superbement à l'antique romaine ;

---

[1] Mâcon, patrie de l'auteur, est situé au bord de la Saône.

[2] Auteur d'une tragédie de *Marianne*.

Comme, au temps des romans, le complaisant graveur,
Aux dépens de Courbé [1] décoroit un auteur.
Acanthe de ses traits démêlés avec peine,
Cherchoit à rappeler quelqu'idée incertaine,
Quand l'ombre, d'un air grave et d'un accent plein d'art:
« N'en doute plus, dit-elle, et reconnois Maynard,
Qui, malgré la fierté de l'Espagne jalouse,
Contraignit Bilbilis [2] de céder à Toulouse [3]:
Si ton esprit, encor capable de raison,
Peut adoucir ses maux par la comparaison,
Apprends mon infortune, et connois dans sa suite
A quel point la richesse abhorre le mérite.
Jamais un siècle ingrat approcha-t-il du mien?
J'y présentai la gloire à troquer pour du bien [4].
Ma muse y fut souvent, d'une voix importune,
Jusque dans son palais, quereller la fortune.
La déesse, attentive aux destins des guerriers,
A se sécher sans fruit condamna mes lauriers,
Et me fit consumer dans une plainte vaine,
Quand, jusqu'à Colletet, tous trouvoient leur Mécène.
Oui, lâche que j'étois! d'un encens immortel,
Des idoles du temps je fis fumer l'autel;
Je le fis sans succès. Armand eut le courage
De me laisser languir dans un obscur village,
Malgré mon beau placet, cité par Pélisson [5],
Dont un superbe *rien* me paya la façon;

---

[1] Libraire du temps.
[2] Patrie de Martial.
[3] Patrie de Maynard.
[4] Pensée de Maynard dans une de ses épigrammes.
[5] Histoire de l'Académie française.

Preuve que la faveur, rebelle à la justice,
Se refuse au mérite et se donne au caprice.
La mort, plus équitable, et moins sourde à mes vœux,
A consacré mon nom dans les champs bienheureux,
D'où je viens soulager la peine qui t'outrage,
Et contre la fortune affermir ton courage.
Je prétends aujourd'hui, dans ton cœur abattu,
Assis à tes côtés, ranimer la vertu;
Et par une doctrine à la source puisée,
Faire de ta campagne un second Elysée. »

Acanthe, à ce discours, saisi d'étonnement,
Résistoit avec peine au premier mouvement;
Quand, la réflexion réveillant son audace,
Son cœur à son secours invoqua le Parnasse,
Cet endroit si fertile en apparitions,
Où tout faiseur de vers se fait aux visions.
Alors, envisagé par des regards plus fermes,
Le fantôme éloquent poursuivit en ces termes :

« Par un arrêt célèbre, et sur le bronze écrit,
Le sort à la misère unit le bel esprit;
Mais surtout cet esprit de qui l'effort sublime
S'astreint à la mesure, ou se gêne à la rime.
Soit que du double mont les sons harmonieux
L'arrachent à la terre en l'élevant aux cieux;
Soit que du peuple obscur la jalouse foiblesse
S'efforce d'offusquer un éclat qui la blesse;
Soit enfin que les dieux, avares du bonheur,
Au prix d'un dur travail, vendent un peu d'honneur,
L'histoire de nos jours et les fastes antiques
Étalent à l'envi les malheurs poétiques.

Hésiode, à nos yeux, s'y montre assassiné,
Homère mendiant, Lucrèce empoisonné.
Des scandaleux accès de leur double folie
Le Tasse et le Marin font rougir l'Italie;
Et le zèle françois, cruellement dévot,
Fit languir dans l'exil Théophile et Marot.
Mais que sert d'épuiser cette preuve vulgaire?
Le Dieu même, le Dieu dont le feu nous éclaire
Fit voir cet univers où brille sa splendeur
Rempli de ses travaux comme de sa grandeur.
Ses malheurs sont semés dans les métamorphoses;
Repassons-en la suite, et plains-toi si tu l'oses.

Apollon fut soumis, avant que d'être né,
A l'injuste rigueur d'un astre infortuné.
Sa mère, de fureurs par vengeance agitée,
Sentit Junon jalouse, et Lucine irritée :
La terre la refuse en son vaste contour;
Le dieu de la lumière a peine à voir le jour,
Et de tant de climats honorés par sa course
La flottante Délos est sa seule ressource.
Latone, dans ses bras portant ses chers jumeaux,
Se voit dans sa misère interdire les eaux;
Et d'un bien qu'en commun la nature partage
Le rustique insolent lui dispute l'usage.
Le peuple est accablé d'un châtiment subit;
D'une sale grenouille il endosse l'habit :
De l'eau qu'il a troublée il devient l'infamie;
Et, provoquant des dieux la puissance ennemie,
Par cent cris redoublés, de son marais bourbeux,
Il consomme son crime et blasphême contre eux.

L'enfance de Phébus n'étoit pas terminée,
Qu'une rage nouvelle à sa perte est tournée.
Le gouffre ténébreux où commande Pluton
Vomit pour l'engloutir l'effroyable Python,
Ce monstre furieux, dont la brûlante haleine
Dévoroit le bocage et ravageoit la plaine :
Il est vrai que ses traits l'en rendirent vainqueur ;
Mais, hélas ! ce ne fut qu'aux dépens de son cœur !
L'amour, juste vengeur d'un injuste reproche,
Lui fit sentir l'effet des flèches qu'il décoche.
En vain, pour émouvoir l'insensible Daphné,
Phébus peint les talents dont les dieux l'ont orné,
Et faisant de soi-même un éloge bien ample,
Donne à ses successeurs un dangereux exemple,
Qu'avec moins de mérite et plus de vanité
Ils ont, et moi, comme eux, si souvent imité :
Rien ne peut attendrir la belle fugitive ;
Du fleuve paternel ses pieds pressent la rive ;
Long-temps ses pas légers, à la fuite obstinés,
Laissent loin derrière eux les zéphyrs étonnés.
Hors d'haleine à la fin, pour éviter la force,
Elle met sa pudeur à l'abri d'une écorce.
Amour, par cet exploit si grand, si peu commun,
Que tu sus assembler de triomphes en un !
Le trait qui te soumit l'inventeur de la lyre
Sur tous ses descendants établit ton empire.
Un seul coup t'asservit Ovide, Anacréon,
L'ami de Mécénas, l'amante de Phaon,
Aux charmes de Lesbie assujettit Catulle,
Fit célébrer Délie et soupirer Tibulle,
Anima les regrets que Pétrarque a poussés,

Enflamma Jean second [1] dans des climats glacés,
Et dicta les beaux vers qu'une galante muse
Publia depuis peu sous le nom de la Suze.
Pour moi je comprends mal ce qu'on nous a couté
Des Filles de mémoire et de leur chasteté.
Le tendre est leur vrai fait, n'en déplaise au sublime,
Et leur chanson languit, si l'amour ne l'anime.
Ton cœur en est, Acanthe, un exemple évident;
Une double fureur, par un double ascendant,
T'a fait, dès le berceau, couler dans chaque veine
La flamme de l'amour avec l'eau d'Hippocrène.

Mais qui l'auroit pu croire? Apollon bien traité
Fut encor moins heureux qu'Apollon rebuté.
L'Amour, ingénieux à montrer sa puissance,
Sur lui, par ses présents, acheva sa vengeance.
A peine pour Daphné ses regrets sont finis,
Que le traître à ses yeux présente Coronis,
A la constance près, en mérite complète,
Plus belle que Vénus et plus fine coquette.
Il vit, à peu de frais, au gré de ses désirs,
Voler la récompense au-devant des soupirs;
Mais cet astre sans pair fut mis en parallèle,
Et ne put être unique aux yeux de cette belle.
De deux rayons nouveaux un mortel insolent
Orna du blond Phébus le front étincelant;
Et l'indiscret corbeau, rustiquement fidèle,
Lui conta comme un sot la choquante nouvelle.
Flattez-vous du secret, inconstantes beautés,
Les oiseaux publiront vos infidélités.

---

[1] Fameux poëte latin moderne, né à la Haye.

Apollon rétrograde, aveuglé de colère,
Quitte le capricorne et rentre au sagittaire,
D'où son courroux, trop prompt et trop bien obéi,
Perce d'un trait mortel ce cœur qui l'a trahi.
Malheureux dans l'affront dont on le déshonore !
Dans la punition plus malheureux encore !

Pour adoucir l'aigreur de son mortel ennui,
Il prend soin d'un enfant qu'il croyoit être à lui.
A la mère expirante il arrache ce gage,
L'emporte et le confie aux nymphes d'un bocage.
Par elles chez Chiron secrètement conduit,
Le centaure fameux dans sa grotte l'instruit.
Croissez, jeune Esculape, et dans la solitude
Méditez ce grand art digne de votre étude;
Cet art si respecté, dont le puissant secours
Commande à la douleur et prolonge les jours.
Par vos nobles travaux à vous suivre excitée,
Une postérité nombreuse, accréditée,
Aux timides mortels imposera des lois,
Et pour premiers sujets pourra compter les rois.
On aura foi pour tous. Le trop lent galénique,
Le chimique trop prompt, l'impudent spagirique,
Auront chacun leur dupe, et, par divers chemins,
Feront expérience aux frais des corps humains.
On verra constamment la crainte et la foiblesse
Attacher à leur char l'honneur et la richesse:
De l'amour de la vie ardents à profiter,
Ils vendront cette mort qu'on cherche d'éviter;
Et quand ils quitteront vos fidèles maximes,
La terre dans son sein recélera leurs crimes.

Déja le demi-dieu, par son père inspiré,
Signaloit son savoir, des hommes adoré :
Déjà de ses secrets les merveilles hardies
Reléguoient aux enfers l'essaim des maladies ;
Et toujours bienfaisant à la honte des Dieux,
Il déroboit la terre aux châtiments des cieux,
Quand, par une entreprise à son art interdite,
Pour complaire à Diane, il ranime Hippolyte ;
Et forçant de fléchir l'inflexible destin,
Des griffes de la mort il ravit son butin.
Alors de l'Achéron le monarque barbare
D'un coup de son trident entr'ouvre le Ténare,
Et sur un tourbillon de bitume et de poix,
Pousse au ciel obscurci sa foudroyante voix.
« Est-ce de ton aveu qu'on me fait cet outrage,
Jupiter ? n'es-tu pas content de ton partage ?
Et cet audacieux, superbe de son art,
Vient-il me déclarer la guerre de ta part ?....
Ah ! si je le croyois !.... » La nature tremblante,
A ce cri menaçant, frissonne d'épouvante ;
Jupiter, d'un souris, rassérénant les airs :
« Cesse de t'alarmer, dit-il, roi des enfers.
Pour un qu'ôte Esculape à ton empire sombre,
Bientôt ses successeurs t'en enverront sans nombre.
Mais, pour calmer l'esprit de son frère irrité,
Il lance un coup mortel au dieu de la santé.
L'atteinte en est certaine, et la brûlante foudre
Prend à sa longue barbe et le réduit en poudre.

Qui pourroit d'Apollon dépeindre la douleur ?
Lui qui colore tout, en perdit la couleur.
Il disparut aux yeux. A la nature entière

Une éclipse imprévue interdit la lumière;
Et, pour avoir forgé le trait pernicieux,
Les siens privent du jour le cyclope odieux.
Vulcain n'est plus servi dans sa grotte enfumée,
Et du maître des cieux la droite est désarmée.
Ainsi, quand un lion, par le Maure chassé,
Ne peut joindre l'auteur du coup qui l'a blessé,
Ses regards furieux, précurseurs de sa rage,
Au désert effrayé dénoncent le carnage.
De ses rugissements tout cœur est palpitant;
L'écho qu'il y contraint tremble en le répétant;
Et sa superbe dent, teinte du sang qu'il verse,
Brise en éclats sanglants la flèche qui le perce.
Du dieu qui vous inspire ardens imitateurs,
Armez-vous comme lui, redoutables auteurs :
Vos vers sont vos enfants, vos armes la satire;
Périsse par ses traits quiconque ose leur nuire !

Lorsque d'un plus puissant on se trouve offensé,
Dissimuler sa peine est un acte sensé.
On achète bien cher un transport téméraire,
Et le prompt repentir suit la prompte colère.
Implacable vengeur, Dieu sévère et jaloux,
Jupiter, malheureux qui se brouille avec vous !
Sans les soins protecteurs de la troupe immortelle,
Il plongeoit le soleil dans la nuit éternelle;
Mais les dieux suppliants lui font donner les mains
A ne l'humilier qu'au destin des humains.

Dans les fertiles champs où le fameux Pénée
Enrichit de moissons la plaine fortunée,

Régnoit alors Admète, un prince fort vanté,
Par l'amour conjugal du trépas racheté,
Qui n'auroit point revu la lumière céleste,
S'il eût eu pour épouse une moderne Alceste.
Pour produire avec fruit ses talents au grand jour,
Notre illustre banni s'achemine à sa cour,
Plein d'espoir d'y puiser les grâces dans leur source,
N'ayant que l'art des vers pour unique ressource.
Quelle ressource ! ô ciel ! Bien loin d'être admiré,
Il y passa bientôt pour un fou déclaré ;
Et de ses vers pompeux les sublimes figures
Y parurent aux sots extravagances pures.
L'intendant des troupeaux, qui se piquoit d'esprit,
Le tirant de leurs mains, à ses gages le prit,
Et, berger tout nouveau, dans les plaines fleuries
L'envoya débiter ses doctes rêveries.
Vous voilà donc réduit à paître des troupeaux,
Vive fécondité, qui, jusqu'au fond des eaux,
Portant sur vos rayons les subtiles essences,
Dans le sein de la terre animiez les semences !
Cet œil qui vit sous soi, parmi les airs mouvants,
Le choc des tourbillons et la guerre des vents,
A donc pour tout spectacle, au fond d'une prairie,
Le combat des taureaux qu'Amour met en furie !
Non, je ne puis souffrir d'entendre déclamer
Ceux qu'à la pauvreté réduit l'art de rimer.
J'ai tort de l'avoir fait. Une simple chaumière
A borné devant nous le dieu de la lumière.
Que ses chants furent beaux ! que les rustiques dieux
Goûtoient avidement ses sons mélodieux,
Quand sur ses chalumeaux sa tendresse fertile
Fit folâtrer l'églogue ou soupirer l'idylle !

Heureux si, du destin toujours persécuté,
Il n'eût pas vu finir cette tranquillité !

Mercure, en ces temps-là, dans les champs de la Grèce
Par de petits larcins cultivoit son adresse ;
Comme un caméléon variant ses couleurs,
Il méritoit le rang de patron des voleurs,
Et concevoit déjà d'illustres espérances
De ranger sous ses lois la robe et la finance.
Aussitôt que d'Admète il eut vu les troupeaux
Bondissant sur les fleurs, s'égayant dans les eaux,
Il sort d'une retraite en rustique équipage ;
D'un berger du pays empruntant le visage,
Il aborde Phébus de l'air riant et doux
Que prend la trahison pour faire ses grands coups,
Et lui dit : « Etranger, quelle étoile obligeante
Enrichit ce climat d'une voix qui m'enchante ?
Sous cet antique chêne à rêver occupé,
Mon oreille a reçu tes sons qui m'ont frappé.
O ciel ! qu'ils sont touchants ! que je hais l'inhumaine
Qui charge un tel amant d'une si rude chaine !
Mais ce n'est qu'une feinte. Est-il quelque beauté
Qui rebute un amour si tendrement chanté ?
De grâce, redis-moi cette dernière stance.
Quel tour ! quels vers nombreux ! quelle heureuse cadence !
Non, le dieu du Parnasse, entouré des neuf sœurs,
Ne frappe point les airs de pareilles douceurs.
Mais, n'es-tu point lui-même, ou l'amant solitaire
Qui regrette Syrinx par sa plainte ordinaire ?
O piége inévitable et finement tendu !
Quel auteur contre toi s'est jamais défendu ?

Le plus ferme d'entre eux cède à cette machine;
C'est un poison qui tue, un charme qui fascine :
Chacun pour s'estimer se forme des sujets,
L'amour-propre triomphe à grossir les objets;
Mais de tous les humains que sa vapeur occupe,
Le poëte orgueilleux est la plus sûre dupe.
A force de louange Apollon prévenu,
D'abord, sans réfléchir, se livre à l'inconnu;
Il s'applaudit dans l'âme, et sa joie est extrême
De voir qu'à ses chansons on le prend pour lui-même.
Plus son admirateur s'empresse à l'écouter,
Plus le dieu complaisant s'épuise à répéter;
De ses amours chantés il raconte l'histoire,
Et, poussant son récit jusques à la nuit noire,
Qui sous un voile obscur les champs ensevelit,
Il offre à son flatteur la moitié de son lit :
C'est le but où la ruse étoit acheminée.
Phébus dort en berger lassé de sa journée;
La verge narcotique affermit son sommeil.
Mercure à se lever devance le soleil,
Et, faisant des troupeaux un inégal partage,
En détourne l'élite au travers du bocage.
« Otez-vous de ces lieux, ô Berger imprudent!
Vous n'y pouvez rester sans péril évident. »
Ainsi parle au Soleil la vigilante Aurore :
De ses pleurs redoublés s'accroit l'émail de Flore.
Phébus suit son conseil, et d'un nouvel affront
Dans les champs lydiens court se couvrir le front.
Las de traîner un corps qui lui servoit de peine,
Sur la croupe d'un mont Phébus prenoit haleine;
Et, couché sur la mousse, au pied d'un vert ormeau,
Charmoit sa lassitude au son du chalumeau.

Les oiseaux enchantés suspendoient leur ramage,
Les zéphyrs inquiets faisoient grâce au feuillage;
La babillarde Écho n'osoit pas respirer,
Et les ruisseaux voisins couloient sans murmurer.
La beauté de son chant en cet endroit attiré
Le berger, le chasseur, la nymphe et le satyre.
Midas, roi du pays, le premier y parut,
Pan d'un buisson voisin à la hâte y courut,
Pan, le dieu des forêts, dont la rustique adresse
S'est fait un instrument des os de sa maîtresse,
Et qui, dans l'art du chant prétendant exceller,
Frémit qu'en sa présence on ose s'en mêler.
D'abord à ce rival, devant la compagnie,
Il propose un défi de vers et d'harmonie :
Le dieu des vers l'accepte en modeste berger:
Midas avec Tmolus est commis pour juger.
Sur un gazon fleuri le sénat prend séance,
Le vulgaire est debout, et tous prêtent silence.
Alors, entremêlant sa flute avec ses chants,
Le dieu Pan de ces vers fit retentir les champs.
« L'espoir de ma victoire en votre appui se fonde;
Déclarez-vous pour moi, belle moitié du monde,
Honneur de l'univers, dernier effort des dieux,
Doux supplice de l'âme, et délice des yeux;
Vous êtes de l'esprit souveraines arbitres;
Pour ennoblir les vers vous accordez les titres;
Et vos décisions font tomber un auteur,
Eût-il, avec ses sœurs, Phébus pour protecteur.
Dans ces chants que mon cœur vous offre pour victi.
Beautés, vous allez voir combien je vous estime. »
On crut, à ce début, qu'il alloit débiter
Tout ce qu'aux cœurs galants apprend l'art de flatter;

Mais, changeant tout à coup par un froid stratagème,
Pan contre le beau sexe insolemment blasphème,
Et s'épuise en efforts pour noircir ses attraits
Par une aigre satire et de sanglants portraits.
Quelques méchants rieurs à la feinte applaudissent,
Le reste paroît froid, et les nymphes rougissent.
Quel courroux enflamma l'œil qui perce en tout lieu!
Le berger indigné cache à peine le dieu;
Et sans l'ordre absolu qui borne sa puissance,
Il eût à coups de traits puni cette impudence;
Mais, soumis au destin dont il sent les rigueurs,
Par un tendre prélude il prépare les cœurs.
L'Amour suit de ses sons les volantes merveilles,
Et, porté sur leur aîle, entre par les oreilles.
Le sauvage Tmolus, dieu du mont sourcilleux,
Baisse, pour applaudir, son sommet orgueilleux;
Et l'épaisse forêt qui lui sert de couronne
S'incline, en le suivant, au beau fils de Latone.
Je n'entreprendrai point ici de réciter
L'ode qu'en langue attique il lui plut de chanter.
Pour traduire les dieux nous n'avons point de style.
Perrin [1] se morfondit sur le divin Virgile,
Et Lucain chez Brébeuf, au goût de Despréaux,
Ne peut être admiré que des provinciaux [2].

---

[1] Auteur d'une mauvaise traduction en vers de l'*Enéide*.

[2] Allusion à ces vers de Boileau :

Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit *la Pharsale aux provinces si chère*.

LUTRIN, chant V.

Il suffit de savoir que du sexe adorable
Il fit avec tant d'art l'éloge inimitable,
Que, sans délibérer, ses auditeurs surpris,
En tumulte au berger accordèrent le prix;
Et pour rendre sa gloire encore plus complète,
Pan lui-même tout haut avouoit sa défaite.
Midas seul, du bon goût ennemi déclaré,
Méprisa le talent de la troupe admiré;
Et du dieu des forêts, aux yeux des nymphes mornes,
De leur noble guirlande il embellit les cornes.
Que te dirai-je encor? Tu sais le châtiment
Qui sur l'heure suivit l'inique jugement;
Et comme, aux spectateurs donnant la comédie,
Le juge fut pourvu d'oreilles d'Arcadie.
Divinité des lois, si les grands jours des cieux
Commettoient Apollon, qu'il revînt en ces lieux
Réprimer l'injustice et punir l'ignorance,
Pour dérober aux yeux sa risible vengeance,
Dans tous les tribunaux que l'on croit les plus nets,
O Thémis! qu'il faudroit élargir de bonnets!

Et toi, triste sujet d'une immortelle plainte,
Mes vers t'oublîront-ils, déplorable Hyacinthe?
Dois-je, en rafraîchissant une juste douleur,
Te nommer d'Apollon le crime ou le malheur?
Quoi donc? sur le galant, sur le tendre Zéphyre,
L'implacable colère a-t-elle tant d'empire?
Et tes jeunes appas avoient-ils mérité
Un destin si funeste et si précipité?
Mais ne réveillons point la coupable mémoire
Qui de l'astre du jour pourroit ternir la gloire.
Par-là ses nourrissons, mis en mauvaise odeur,

Furent long-temps suspects d'une odieuse ardeur;
Leurs vers en sont noircis, et dans le sang d'Orphée
La honte de ces feux ne fut pas étouffée.
Aujourd'hui le Parnasse heureusement purgé,
Soumis à la nature et sous sa loi rangé,
Constant à rejeter les usages obliques,
Laisse aux enfants de Mars leurs manières antiques.
Du destin d'Apollon l'ordre persécutant
Lui réservoit encore un outrage insultant.
Misère impérieuse, hélas! qui peut comprendre
A quelle indignité tu forces de descendre!
Le tyran des Troyens, bouillant d'ambition,
Elevoit les remparts du superbe Ilion :
Et, bâtissant des siens le fameux cimetière,
De la gloire des Grecs préparoit la matière.
Notre dieu, que le sort privoit de tout appui,
S'associe à Neptune exilé comme lui.
Et cette même main, dont la savante adresse
Par les sons de sa lyre arrêtoit le Permesse,
Et charmoit les neuf sœurs sur le sacré côteau,
Empoigne la truelle et saisit le marteau.
Infortunés rimeurs, manœuvres du Parnasse,
De la muse françoise inépuisable crasse,
Si la Parque en ce temps avoit filé vos jours,
Vous eussiez à Phébus été d'un grand secours.
J'en sais tel d'entre vous, aux épaules carrées,
Robuste, bien membru, nerveux, aux mains serrées,
Qui, d'ailleurs inhabile à ses doctes chansons,
Eût été merveilleux pour un aide à maçons.
Déjà du mur fatal la massive structure
Terminoit en créneaux sa fière architecture;
Et se manifestant pour chef-d'œuvre des dieux,

Épouvantoit la terre et menaçoit les cieux.
L'ingrat Laomédon, que sa parole engage,
Cherche inutilement des fautes dans l'ouvrage;
Et, pressé de payer le salaire promis,
Lance à ses créanciers des regards ennemis,
Et de termes si bas il arme sa colère,
Que je suis tout honteux de les voir dans Homère.
N'en déplaise au parti qui de l'antiquité
Veut que, jusqu'aux défauts tout y soit respecté.
O race à l'injustice en tout temps adonnée!
Grands, vous voilà bien peints; c'est une destinée
Dont tout homme né libre a lieu d'être effrayé,
Servir maître superbe et n'être point payé.]

Acanthe, tu m'attends à la fin de l'histoire,
Et tu crois qu'Apollon, rétabli dans sa gloire,
Au milieu des grandeurs dont il fut possesseur,
Goûta d'un heureux sort la tranquille douceur;
Abus : de sa vertu sans cesse traversée
Par-tout la fermeté devoit être exercée.
Je ne veux point ici chanter sur le haut ton
L'ambitieuse mort du jeune Phaéton,
Ou sur les bords du Pô, par des redites fades,
Changer en peupliers les tristes Héliades.
Je ne veux point encore à ses malheurs connus
Ajouter le récit de ses feux pour Vénus,
Qui, pour hommes et dieux également traitable,
Fut pour le seul Soleil toujours inexorable :
D'où vient qu'en délateur cet amant érigé,
Et par l'art de Vulcain risiblement vengé,
Fit prendre au sein de Mars la déesse endormie,
Réduit à désirer cette douce infamie.

A nos réflexions ajoutons seulement
Que, dans tous ses emplois, Phébus également,
Qu'il habite la terre ou la voûte étoilée,
Rencontre avec l'honneur la fatigue mêlée.
Dieu du jour, il s'occupe à d'immènses travaux;
Il guide avec péril de fantasques chevaux;
Il grimpe le matin par des sentiers rapides;
Le soir se précipite aux abîmes humides :
Dans son brûlant midi, de flammes entouré,
Par cent monstres affreux il seroit dévoré,
Si, toujours attentif à ses fidèles bornes,
Du taureau mugissant il n'évitoit les cornes,
Le venin dangereux du piquant scorpion,
La flèche du centaure ou la dent du lion.
En vain la sombre Nuit, à la cour d'Amphitrite,
Des délassants plaisirs veut rassembler l'élite;
Dans les sacrés festins son gosier desséché,
A louer Jupiter sans cesse est écorché;
Et des géants vaincus il fredonne l'histoire,
Quand le reste des dieux se divertit à boire.
Dieu des vers, son destin n'est pas plus fortuné :
Sur la croupe d'un mont tristement confiné,
Dont l'avare fortune a fait son héritage;
Cultivant sans succès, dans ce rocher sauvage,
Des arbres, de la vie inutile soutien,
Toujours verts, et pourtant qui ne produisent rien,
Du stérile laurier mâchant la feuille amère,
Se repaissant de sons et buvant de l'eau claire;
Habitant des forêts la rebutante horreur,
Saisi de rêverie, agité de fureur;
Et pour mettre le comble à ses peines cruelles,
Réduit à contenter neuf bizarres pucelles.

Acanthe, à ton avis, qu'en pouvons-nous penser,
Nous, qu'une seule a su si souvent exercer?
Prétends-tu de ton nom laisser quelque mémoire?
Tu vois par quels degrés on arrive à la gloire :
Le travail y conduit, et la fatalité
Enchaîne le plaisir avec l'obscurité.
Au point de recueillir les fruits de ton étude,
N'en corromps pas l'espoir par ton inquiétude :
De la nécessité subis l'heureuse loi;
La volupté te fuit et l'honneur s'offre à toi.
Né dans un siècle illustre et brillant de merveilles,
Du plus fameux des rois fais l'objet de tes veilles.
Comme un foible lierre, à tes bras tortueux
Donne le ferme appui d'un tronc majestueux.
Le soleil ennoblit la pesante matière;
Il élève, il soutient une vapeur grossière :
De l'éclat de Louis attends le même fruit;
Il élève, il soutient un auteur qui le suit.
Jupiter put souffrir, du trône de la nue,
Le nom de Phidias au pied de sa statue,
Et vit, sans s'irriter, le peuple adorateur
Encenser le monarque et louer le sculpteur;
Mais pour ce grand sujet arme-toi de courage.
Souvent de pauvreté blâmant notre langage,
Et jetant de dépit couleurs, toile et pinceaux,
Ton dessin dans le feu volera par morceaux.
Ne te rebute point; change, corrige, efface,
Médite à tous propos les maîtres du Parnasse.
Si quelque expression t'échappe par hasard,
Indigne de ton prince, indigne de ton art,
Fais-toi cette apostrophe : « O muse infortunée!
Est-ce ainsi que Virgile auroit parlé d'Enée?

Lâche! est-ce donc ainsi qu'aux bords du Simoïs,
Homère, dans ses vers, eût fait vaincre Louis,
Si, pour prendre en huit jours une fatale ville,
Le destin l'eût fait naître à la place d'Achille,
Qui, malgré sa valeur et les dieux conjurés,
Dix fois devant ses murs vit les épis dorés? »
Repasse en ton esprit cent conquêtes célèbres,
Qui du sombre avenir perceront les ténèbres.
Mons, Besançon, Namur, dont un seul bastion,
Dont le moindre dehors valoit tout Ilion.
Songe à tant de vertus, dont la foule éclatante
Embarrasse, éblouit, désespère, épouvante,
Lorsque de les chanter l'ambitieux désir
Ne peut suffire à tout, et ne sait que choisir.
Par ces fidèles soins, une heureuse harmonie
Doit avec ton modèle assortir ton génie;
Et nos derniers neveux, de sa gloire étonnés,
Aux pieds de ton héros en esprit prosternés,
Contemplant de Louis cette image parfaite,
Pourront se souvenir que c'est toi qui l'as faite.

Je vois ce qui s'oppose à ton ambition,
Et je veux prévenir ta grande objection.
Le moyen de suffire à cette illustre envie,
Occupé du souci des besoins de la vie,
Diras-tu? quel esprit, borné servilement
Par la basse frayeur de manquer d'aliment,
Peut jamais s'élever à la hauteur sublime
Que tes hardis conseils proposent à ma rime?
Crois-tu donc que Virgile, en son esprit troublé,
Repasse tristement la disette du blé,
Quand sa muse énergique avec tant d'art ajuste

Le beau trait de Marcel, qui fait pleurer Auguste?
Le bonheur, dans Horace, au mérite fut joint;
On voit dans ses écrits briller son embonpoint :
Et lorsqu'il pousse en l'air Pégase qu'il gouverne,
Il a ses pleins celliers de Grec et de Falerne.
D'accord : quand un auteur sur une œuvre pâlit,
Trop de bien le relâche, et trop peu l'avilit.
Eh bien! veux-tu forcer ton prince incomparable
A jeter sur tes vers un regard favorable,
Et, par quelques bienfaits de ton sort obstiné
Changer royalement le cours empoisonné?
Je m'en vais te guider par un avis fidèle;
Le voici, cher Acanthe, en un seul mot : excelle.
Depuis que de l'État le vigilant démon
Dans ses puissantes mains en a mis le timon,
Tout genre de vertu brillante et distinguée
S'est vu de ses bontés la source prodiguée.
En quelque art que l'on prime, à ce roi bienfaisant,
C'est toujours pour ses dons un titre suffisant;
Et sans retour sur soi, sans rapport à sa gloire,
Sa faveur enrichit jusqu'à l'Observatoire.
Fais retentir ses faits dans le sacré vallon,
Et sois sûr qu'il pâira les travaux d'Apollon.
Mais, pour chanter son nom, à toi-même sévère,
Ami, sur sa grandeur forme ton caractère;
Et dans des sentiments en contrainte exprimés,
Ne va pas confier sa gloire aux bouts-rimés. »

En finissant ces mots d'un ton plein d'amertume,
Comme une exhalaison qui dans la nuit s'allume,
Disparut le héros au vêtement romain,
Et traça dans les airs un lumineux chemin.

Acanthe, encouragé par cette remontrance,
Plus rimeur que jamais, plus plein de confiance,
L'âme moins agitée et les yeux éblouis,
Regagna sa cabane en méditant Louis.

CONTES.

FILER LE PARFAIT AMOUR.

Dieu fasse paix au gentil Arioste,
Et daigne aussi mettre en lieu de repos
Jean La Fontaine, auteur fait à la poste[1]
Du Ferrarois, adoptant ses bons mots.
Chrétiens étoient; quoiqu'à tort dans le monde
Leur badinage ait glissé le venin
Qu'a répandu la fable de Joconde
Sur le vermeil de l'honneur féminin.
Pour Juvénal, c'est un homme damnable;
Lui, son copiste, et tous ses adhérents,
Maudits païens, qui d'un sexe adorable
Font des portraits du vrai si différents:
Toujours forgeant impostures nouvelles,
Crimes nouveaux l'un sur l'autre entassés,
Et toujours prêts à lancer sur les belles
Les traits piquants dont ils sont hérissés,

[1] Vieille expression qui signifie *à la guise, sur le modèle*, etc.

Gens à fagots, et cela c'est tout dire.
De leur fureur le Parnasse rougit;
Contre eux ne dois rétorquer la satire;
Laissons-les là. Le fait dont il s'agit,
C'est que j'entends faire amende honorable
D'un attentat qui me parut si noir,
En racontant l'histoire mémorable
D'une beauté fidèle à son devoir.
Essayer veux, si mes forces suffisent,
A revêtir la sainte honnêteté
De quelque grace. Auteurs qui ne médisent
N'ont les rieurs souvent de leur côté.
Voilà le siècle et le train qu'il veut suivre.
Dit-on du mal, c'est jubilation;
Dit-on du bien, des mains tombe le livre,
Qui vous endort comme bel opium.
Ne croyez pas que l'intérêt me mène,
Ni que j'aspire à secrètes faveurs;
Si peu m'en faut, que ce n'est pas la peine :
Or, je commence à l'aide des neuf sœurs.

Un gentillomme, ennuyé de la guerre,
Se maria sous un astre benin,
Prit belle femme, et vivoit dans la terre
Qu'il possédoit au sauvage Apennin.
Commencements sont doux en mariage;
Nouvelle ardeur, flatteurs empressements,
Jeunes attraits exposés au pillage,
Y font passer d'agréables moments.
Bientôt après, quand pleine jouissance
De larges dons accable un cœur lassé,
Molle tiédeur, ennuyeuse indolence,

Y font languir l'appétit émoussé.
Ce fus le cas où se trouva mon homme
Après six mois. L'ardente ambition
Chez lui s'éveille, ainsi que d'un long somme.
Le cœur humain n'est point sans passion;
De s'expulser elles font leur étude,
Comme est un clou par un autre chassé.
Chez notre époux surgit l'inquiétude;
Il fut rêveur, il fut embarrassé.
Jeunes tendrons, si l'amour se repose,
S'il prend haleine ou demeure perclus,
Par les effets remontant à la cause,
Pensent d'abord qu'on ne les aime plus.

« Dans quels soucis as-tu l'âme égarée,
Lui dit un jour sa belle, et quel destin
A nos plaisirs a fixé la durée,
Comme à la fleur qui ne vit qu'un matin?
A tes froideurs trouve au moins une excuse.
Pour te complaire ai-je rien négligé?
Je suis la même, ou mon miroir m'abuse;
Je suis la même, et ton cœur est changé!
Ah! si l'ingrat, épuisé de constance,
Ne peut répondre à ses engagements,
Rends-moi, cruel, rends-moi l'indifférence
Où je vivois avant tes faux serments. »
Sur Hippolyte un si tendre langage
Fit son effet. Il sent son cœur grossi;
Avec la bouche il ferme le passage
A cette plainte, et lui répond ainsi :
« Détrompez-vous, Camille, et de ma flamme
Portez, ma chère, un meilleur jugement :

Je vous adore, et jamais dans mon âme
L'heureux époux ne détruira l'amant.
Si quelquefois d'un peu de rêverie
Je vous fais voir mon esprit agité,
Ce n'est sans cause : homme qui se marie
Mieux que devant connoît sa pauvreté.
De mes aïeux l'opulence sans cesse
Vient réveiller un souvenir cuisant
Dans ma mémoire. O ciel ! que la noblesse
Sans la fortune est un fardeau pesant !
Puis-je souffrir qu'une beauté céleste,
Qu'en pleine cour on devroit respecter,
Soit confinée en ce château funeste,
Où les hiboux ont peine d'habiter ?
Mais quoi ! la cour ! sa dépense effrénée
M'accableroit d'un désordre subit :
Mon revenu de la meilleure année
Suffiroit-il pour vous faire un habit ?
Une ressource à ma peine se montre.
De l'empereur je suis un peu connu ;
De mon courage, en plus d'une rencontre,
Jusques à lui le bruit est parvenu.
Sur l'ennemi du puissant Charlemagne
Dans un combat je pris deux étendards,
Lorsqu'à Didier une seule campagne
Ravit des mains le sceptre des Lombards.
J'ai des patrons : ni valeur ni mérite,
Sans les patrons, ne conduisent à rien.
Il faut, Camille, il faut que je vous quitte,
Pour vous revoir plus digne d'un tel bien. »
De ce propos, comme d'un coup de foudre,
Le tendre cœur de Camille est frappé :

A ce départ il ne peut se résoudre;
De pleurs amers son visage est trempé.
L'Amour, propice à son époux fidèle,
Pour les sécher lui prêta son bandeau.
Sur ce qu'il fit pour consoler la belle
La modestie a tiré le rideau.

Autant que lui, Camille ambitieuse,
Examinant ce dessein de plus près,
Goûte la chose et la croit sérieuse;
Elle y consent : il part deux jours après.
Seul ne partit : cruelle jalousie
Lui saute en croupe, et d'un air dangereux,
Chemin faisant, trouble sa fantaisie
Par ce discours : « Où vas-tu, malheureux?
Laisser seulette épouse jeune et belle,
Est-ce, Hippolyte, un acte de bon sens?
C'est la livrer à quelque ardeur nouvelle.
Ignores-tu quel tort ont les absents?
Ces campagnards dont elle est entourée,
Gens désœuvrés, et d'un tendron surpris,
Cherchent à faire amoureuse curée....
Est-ce un danger si digne de mépris!
Bien sots sont-ils. Mais si le goût fantasque
L'extravagant, la saisit tout à coup,
Elle peut mettre un cimier sur ton casque
Dont l'ornement te déplairoit beaucoup. »
Trois fois la crainte à sa flamme timide
Sonne retraite et lui glace le sein;
Trois fois l'honneur le saisit par la bride
Et l'encourage à suivre son dessein.

Les enchanteurs étoient pour lors en vogue,
Par leur savoir du commun distingués.
Devin, sorcier, nécromant, astrologue,
A l'opéra meshui sont relégués.
Plus ne connois d'enchanteurs sur la terre
Que deux beaux yeux. Hippolyte passant
Un noir vallon qu'un double mont enserre,
Entend parler d'un vieillard tout-puissant
Sur les enfers. Pour garantir sa tête
D'un accident qu'il craint plus que la mort,
A l'enchanteur il présente requête,
Ouvre sa bourse et lui demande un sort.
Alors, d'un ton qui fait pâlir la lune,
L'homme infernal lui dit : « Pauvre abusé !
Ce que tu veux dépend de la fortune,
Et sur ce point mon art est épuisé.
Femme coquette en sait plus que le diable,
Quand il lui plaît enrôler son époux
Dans le grand ordre ; et son cœur variable,
En fait d'amour, est plus sorcier que nous.
Si ton étoile incline au cocuage,
Cocu seras. L'enfer est sans pouvoir
Pour l'empêcher. Mais tiens, prends cette image :
Par sa vertu tout mari peut savoir
Quel est son sort. Si la femme est fidèle
Au sacrement dont le sort la lia,
La cire en reste aussi blanche, aussi belle
Qu'elle l'étoit le jour qu'on l'employa.
Quand on la tente, alors de la figure
La couleur mue et commence à jaunir ;
Mais si l'honneur souffre quelque fêlure,
Noire et puante on la voit devenir. »

Ce beau présent du jaloux Hippolyte
Fut fort prisé, fut payé largement,
Et par la main du charitable ermite
Dans son étui renfermé proprement.
O chevalier! quelle est l'impertinence
Du talisman qu'il te plaît d'éprouver!
L'amour jaloux a si peu de prudence,
Qu'il va cherchant ce qu'il craint de trouver.

Notre guerrier se remet en voyage,
Et le poursuit gai comme un papillon.
Lui, sa poupée et tout son équipage,
Arrivent sains au camp de Roussillon.
Aux Sarrasins l'empereur Charlemagne
Et ses barons, faisant guerre en ce temps,
Sous leurs drapeaux, aux frontières d'Espagne,
Avoient conduit cent mille combattants.
Gens de valeur étoient lors de requête.
A la bonne heure Hippolyte est venu;
Roland l'accueille et Renaud lui fait fête;
Par leur récit son mérite est connu.
Sur leur parole, on met sous sa conduite,
Trois jours après, un gros détachement.
Devant ce chef l'ennemi prend la fuite,
Puis est forcé dans un retranchement.
Quatre châteaux, pourvus de bonnes rentes,
Par sa victoire aux chrétiens sont acquis,
Et l'Empereur, par ses lettres patentes,
Lui fait un don de ce qu'il a conquis.
Le voilà riche, et tout brillant de gloire;
Et, ce qui rend son bonheur achevé,
Son beau portrait, exempt de couleur noire,

Offre à ses yeux un teint bien conservé.
Qu'il fit alors de châteaux en Espagne
Touchant l'objet de ses affections !
Qu'il désira la fin de la campagne
Pour l'amener dans ses possessions !
Mais la fortune, incessamment alerte,
Pour opprimer les gens au dépourvu,
Le réduisit à deux doigts de sa perte,
Par un endroit qu'il n'avoit point prévu.

Comme il sortoit un matin de sa tente,
S'acheminant vers le quartier du roi,
A son abord, certain fat se présente,
Caracolant sur un beau palefroi :
Franc étourdi qui se faisoit connoître,
Par ses grands airs, pour homme écervelé,
Et qu'à la cour on nommoit *petit-maître :*
Vieux sobriquet qui s'est renouvelé.
« Bonjour, baron ; connois-tu bien Anseaume
De Riparol ? Aux hommes de valeur
Je suis acquis plus qu'autre du royaume ;
Et je te veux servir vers l'empereur :
Compte sur moi ; j'y fais quelque figure.... »,
Notre Hippolyte, à ce plaisant début,
Vous l'envisage : il connoît l'encolure,
Et d'un air froid il lui rend son salut.
L'autre poursuit : « On dit que ton épouse
Passe pour belle, et je suis étonné
Qu'étant issu de nation jalouse,
Par toi le soin en soit abandonné.
Lorsque ton front, loin de son domicile,
Est de lauriers couvert par des exploits,

Qui te répond qu'une femme fragile
Ne s'émancipe à le charger de bois?
Pareil souci, repartit Hippolyte,
Un seul moment ne peut m'inquiéter :
Ma femme est sage, et j'ai de sa conduite
Plus d'une preuve à n'en pouvoir douter.
Bon! dit Anseaume, elle te paroît sage
Dans un désert et loin de tout danger;
Mais résister aux gens de son village
Est un effort d'un mérite léger.
Si courtisans essayoient l'aventure....
Moi, par exemple, en tirer bon parti,
Dans peu de jours seroit affaire sûre.
Qui? vous? — Oui, moi. — Vous en avez menti. »
Flamberge au vent. On court, on les séparé.
A Charlemagne on fait, à son dîner,
Tout le détail d'un démêlé si rare.
En sa présence il les fait amener.

Plein de fureur dont l'excès le travaille,
Vient Hippolyte en l'honneur outragé;
Jette son gant, et, pour avoir bataille,
A l'empereur il demande congé.
Adonc Anseaume : « Avoir l'âme peureuse
Est un défaut qu'on ne m'impute point;
Pas ne croirois ma victoire douteuse
Quand Hippolyte à Roland seroit joint.
Mais un combat tient la chose indécise :
Sauroit-on mieux, quand il m'auroit battu,
Si son épouse a sur sa foi promise
Un si grand fonds d'invincible vertu?
La Vérité, d'autres soins occupée,

A point nommé viendra-t-elle des cieux
Rendre un arrêt pour la meilleure épée ?
Arrêt douteux ou faux. Mais, faisons mieux :
J'ai de beaux fiefs aux bords de la Garonne ;
Mal à propos si je me suis vanté,
Je veux les perdre, et je les abandonne
A lui, ses hoirs et leur postérité.
Contre mes biens je ne veux d'autre gage
Que mon plaisir, sa honte et son ennui ;
Pourvu qu'avis, par lettre ou par message,
De la gageure il ne donne chez lui. »
D'un tel marché fut content Hippolyte,
Bien qu'il ne plût aux sévères humeurs,
Et que Turpin, qui n'étoit qu'hypocrite,
Le prétendît contraire aux bonnes mœurs.
Dans ce temps-là, morale relâchée
Des bons Gaulois régloit les actions,
Comme aujourd'hui. Copie est dépêchée
Aux contractants par les tabellions :
Terme, trois mois, attendu la distance.

Lorsqu'Hippolyte, au logis retiré,
De son contrat eut pesé l'importance,
Il le trouva fort inconsidéré.
« Qu'as-tu donc fait, disoit-il en lui-même,
Vil chevalier? A quoi t'es-tu soumis?
Et cet honneur, dont le prix est extrême,
Est-ce un trésor à mettre en compromis?
S'il est parfois de légères cervelles
Parmi les gens qui chaussent éperons,
Anseaume en est. Mais ils plaisent aux belles,
Ces emportés, ces fous, ces fanfarons.

Des damoiseaux la nation timide,
Quand il s'agit d'affronter bataillons,
A du courage et paroît intrépide
Lorsqu'il ne faut qu'insulter cotillons.
Tels étourdis ne manquent pas d'audace
Pour s'établir dans un poste avancé;
Et font d'abord, pour forcer une place,
Leur logement sur le bord du fossé....
Si de ses airs Camille étoit charmée,
Comme il se peut, par ma convention
Je deviendrois la fable de l'armée,
Et le jouet de mon ambition.
A mon secours, ma gentille figure,
Ajoutoit-il en ouvrant son étui;
Reste toujours aussi blanche, aussi pure,
Qu'à mes regards tu parois aujourd'hui. »

Pendant qu'ainsi la crainte et l'espérance
Chez Hippolyte agissent tour-à-tour,
Pour son voyage Anseaume en diligence
Fait ses apprêts et part au point du jour.
Bien qu'il comptât sur ses minauderies,
Et se crût bien comme défunt Médor,
Point n'oublia le coffre aux pierreries,
Bijoux de prix, ni bourses pleines d'or.
Assez savoit le raffiné manœuvre
Que, des ressorts que l'amour fait jouer,
Celui des dons, s'il est bien mis en œuvre,
A rarement le malheur d'échouer.

Tandis qu'il marche à petites journées,
Pour arriver avec un teint plus frais,

Faisons un saut du pied des Pyrénées
Sur l'Apennin. Ce sont là de nos traits :
Le bon Pégase, excellente monture,
Ne fait qu'un bond du Tibre au Tanaïs.
Gens usités à pareille voiture,
En peu de temps battent bien du pays.

Dans son château, Camille, plus fleurie
Que le printemps, vivoit paisiblement :
Son chien, ses fleurs et sa tapisserie,
Étoient l'objet de son amusement :
Chaste pudeur, piquante modestie,
Avec leur sœur timide honnêteté,
Et de vertus une troupe assortie,
Assidûment lui pressoient le côté.
Pour des amours pas seulement une ombre,
Hors le permis, qui, par bonne amitié,
Seul la suivoit, si décharné, si sombre,
Si mal nourri qu'il en faisoit pitié.
Tel qu'un moineau qui de tendre pucelle
Fait les ébats, tantôt sous le jupon,
Tantôt fourré dans le sein de la belle;
L'aile et la queue elle arrache au fripon,
Pour empêcher que l'ardeur printanière
Ne fasse faire à son oiseau lascif
Un beau matin l'école buissonnière.
En peloton il se met tout pensif,
Se plonge en l'eau, se vautre sur l'arène,
Ou dans sa cage est couche tristement,
En attendant que le temps lui ramène
Gaîté, vigueur et premier ornement.

Comme Camille, un soir sur la terrasse,
Prenoit le frais, attentive à rêver,
Au cabaret du faubourg, sur la place,
Grand équipage elle voit arriver.
« Cours, l'Éveillé; va-t-en voir au plus vite
Si ces gens-là ne viendroient point du camp,
Et s'ils sauroient nouvelles d'Hippolyte. »
L'Éveillé trotte et revient sur-le-champ.
Un écuyer à sa suite s'avance;
Il la salue, et pour un inconnu
Venant du camp il demande audience.
Camille alors : « Qu'il soit le bienvenu. »
Bientôt après le téméraire Anseaume,
(Car c'étoit lui) paré comme un époux,
En linge blanc et flairant comme baume,
Plein de lui-même arrive au rendez-vous.
Premier début, louanges d'Hippolyte :
« C'est un héros, c'est un Mars qui du roi
Est distingué parmi ses chefs d'élite.
Des Sarrasins son nom seul est l'effroi. »
Puis il ajoute : « Avec toute sa gloire,
Loin de vos yeux, malheureux je le tiens.
Douce est fortune, et pompeuse est victoire;
Mais, rien n'est tel que vivre en vos liens.
J'ai quelque rang dans la cour, dans l'armée;
Sans vanité, j'y fais force jaloux;
Mais au récit de votre renommée,
J'ai tout quitté pour m'attacher à vous.
Qu'il m'a trompé ce récit peu fidèle
Qui me vantoit le charme de vos yeux!
Bien ai-je cru de vous trouver fort belle,
Mais non de voir un chef-d'œuvre des cieux. »

A la fleurette il joint d'autres machines,
Roulements d'yeux, gesticulations,
Propos tronqués de soupirs et de mines,
Des jurements et des contorsions,
Tel qu'un barbet qui fait sur le rivage
Supercherie aux habitants des eaux,
Qui saute, danse, et par son badinage
Livre aux chasseurs les crédules oiseaux.

Camille, au reste, entendoit raillérie,
Et n'étoit pas de ces dragons d'honneur
Que les douceurs font entrer en furie.
Elle sourit, et de son suborneur,
Sans s'émouvoir, écoute la légende.
Mais ayant vu que l'agresseur urgent
Poussoit trop loin l'ardeur de contrebande,
Et que c'étoit à bon jeu bon argent;
Que dans ses yeux une flamme impudique
Manifestoit les insolents desseins
Du chevalier, et qu'à sa rhétorique
Il ajoutoit l'éloquence des mains,
Faire lui veut, pour guérir sa folie
De quelque outrage avaler le boucon,
Et lui montrer si dame d'Italie
En sait assez pour chevalier gascon.
« Gens du bel air s'énoncent à merveilles,
Répond la belle avec un doux regard;
Mais en ces lieux les murs ont des oreilles,
C'est une affaire à traiter à l'écart.
Sortant d'ici, prenez sur la main droite :
Un corridor dans une tour conduit;

Glissez-vous-y par une porte étroite,
Fermez sur vous; j'y serai vers la nuit. »

Tout transporté, l'homme à bonne fortune,
Sans être vu, s'achemine à la tour,
Pousse la porte et querelle la lune,
Trop paresseuse au gré de son amour.

Les murs tout nus laissoient voir les ardoises
Dans cette tour. On y respiroit l'air
D'un jour dormant élevé de deux toises,
Et bien muni de sa grille de fer.
« Quel sombre endroit, et quels préliminaires
Pour mes plaisirs ! Est-ce une trahison?
Non, c'est bon signe! Aux amoureux mystères
On vaque mieux en étroite prison. »

La nuit arrive, et personne avec elle.
Il oit sonner l'horloge du château....
Dix, onze, douze. Une douleur mortelle
Vient l'accueillir. Chaque coup de marteau
Le frappe au cœur. La malheureuse orfraie,
Sur un chevron constante à lamenter,
Toute la nuit, par un cri qui l'effraie,
A son chagrin semble encore insulter.
Il tâche en vain d'arracher la serrure;
Des pieds, des mains il tente les ressorts;
Bons clous rivés, puissante garniture,
Et double pêne, éludent ses efforts;
Il en frémit. Enfin, dans sa disgrâce,
De désespoir et de rage confus,
En tâtonnant il trouve une paillasse
Dans un recoin, et se jette dessus.

Au point du jour, on ouvre une fenêtre
Auprès du toit, et, du haut du grenier,
Certaine voix lui crie : « Ho ! notre maître !
Sachez qu'ici vous êtes prisonnier.
Votre attentat est de ces cas pendables
Dont nous faisons justice par nos mains.
Larrons d'homeurs sont-ils plus pardonnables
Que ne le sont voleurs de grands chemins ?
Une quenouille à ses pieds est jetée :
Il la ramasse, il en paroît surpris.
De papier blanc elle est empaquetée,
Où sont ces mots en grosse lettre écrits :
On ne fait point l'amour, mais on le file
Dans ce château. Filez, brave étranger ;
Filez, filez, chevalier de Camille,
Si vous voulez qu'on vous donne à manger.
Anseaume éclate, il s'emporte, il menace ;
A la suivante il cherche d'attenter,
Et vous lui donne au travers de la face
De certains mots qu'on n'ose répéter.
Tel est un loup que le chasseur enserre
Dans quelque fosse attrapé finement ;
Il hurle, il bave, il mord cailloux et terre,
Et tout cela fort inutilement.

« Emportement ne peut vous être utile,
Dit Marinette, et ce courroux est vain :
Filez, filez, séducteur de Camille ;
Vous filerez ou vous mourrez de faim.
Nécessité vous apprendra l'usage
De la quenouille. A mes jeunes oiseaux
Elle apprend bien à tirer dans leur cage

Avec leur bec de jolis petits seaux.
Ce n'est pas tout. Quel dessein vous amène
Par ces chemins qui sont peu fréquentés!
Un franc aveu peut adoucir la peine
Qu'on vous prépare et que vous mérites.
Je vous prononce un arrêt qui vous fâche,
Mais sans appel. Je reviendrai ce soir.
Si vous avez accompli votre tâche,
Vous mangerez. Adieu, jusqu'au revoir. »

Le revoici, ce loup pris dans un piége.
Mon prisonnier perd sa férocité;
Honte l'abat, timidité l'assiége,
Et son orgueil par la crainte est dompté.
Il réfléchit; il voit que sa furie
Est moins que rien, et, contraint de caler,
Il laisse à part toute mutinerie,
Prend la quenouille et commence à filer.
Le soir arrive; avec lui Marinette
A la lucarne. « Eh bien! travaillez-vous?
Je viens savoir si votre tâche est faite,
Et quel dessein vous a conduit chez nous. »
Le malheureux, à moitié mort de honte,
Montre son fil, et, pressé par la faim,
De la gageure il lui fait tout le conte.
Par une corde on lui descend du pain
Avec de l'eau. « Mais, reprend la badine,
Quel fil grossier, et qu'il est inégal!
Qu'en peut-on faire? un torchon de cuisine.
Ou filez mieux, ou vous dînerez mal. »
Ventre affamé qui fait métier d'apprendre
Par ses leçons l'endoctrine si bien,

Qu'en peu de jours le plus beau fil de Flandre,
Tout fin qu'il est, n'égaloit pas le sien.
Par certains trous de vieilles entresoles,
Dame et suivante alloient se régaler,
Sans dire mot, riant comme des folles,
Qu'elles étoient, de sa grâce à filer.
Camille même, au bailli du village,
A toutes fins un acte demanda;
Et son curé, fort discret personnage,
A le signer sans peine s'accorda.

Que devenoit cependant Hippolyte?
Bien triste étoit et bien inquiété,
Se consolant à faire la visite,
Vingt fois par jour, du portrait enchanté.
Frais et vermeil il le retrouve encore;
Hors certain jour qu'il vit à ses attraits
Prendre couleur telle que prend l'aurore
Que le soleil talonne de trop près.
Il en soupire, il en est au supplice;
Sa face en change et devient d'or bruni,
Ainsi que ceux qui prennent la jaunisse,
En regardant un teint qu'elle a jauni.
Mais sa frayeur fut bientôt dissipée;
Il en fut quitte à ce coup pour la peur;
Un court moment rendit à sa poupée
Toute sa grâce, et le calme à son cœur.
Pour abréger (car aussi-bien mon conte
Est un peu long), par un courrier exprès,
De son amant Camille apprit la honte
A son époux. Il n'en plaignit les frais.
A l'Empereur de la gaie aventure

Fut rendu compte. Au vainqueur fortuné
Il adjugea le prix de la gageure;
Des fiefs d'Anseaume il fut ensaisiné.
Fortune en tout à Camille propice,
Après vertu la combla de bonheur,
Et l'empereur pria l'impératrice
De la choisir pour sa dame d'honneur.
Le prisonnier sur vieille haquenée,
Conduit au camp, et pour fou réputé,
Fut promené toute une matinée
Parmi les rangs, la quenouille au côté.
Faiseurs de vers trouvèrent de l'étoffe
Pour divertir les *enfants sans souci.*
Certain grivois, sur cette catastrophe,
Fit deux couplets qui se chantoient ainsi :

Dans *l'art de plaire Anseaume est plus habile*
Qu'aucun amant dont l'histoire ait parlé:
Filez, filez, chevalier de Camille;
Auprès d'Omphale Hercule a bien filé.

Cœurs *enflammés, cherchez-vous un modèle?*
Qui mieux qu'Anseaume alla jamais au fait?
C'est là l'entendre, et là ce qu'on appelle,
En bon français, filer l'amour parfait.

Déshonoré, le rival d'Hippolyte,
Pour n'écouter ces chants injurieux,
Vida le camp et se rendit ermite,
Comme le diable alors qu'il devint vieux.
Cent ans et plus, pucelles, par la France,
A chevaliers chantèrent ce refrain,

Lorsqu'en amour prenoient quelque licence :
Filez, filez, et vous aurez du pain.

Jeunes beautés qui ne faites que naître,
Et commencez à nous faire mourir,
Par ce récit je vous donne à connoître
Quand et pourquoi commença de courir
Un vieux proverbe ; il n'est pas inutile
Que le sachiez, S'il arrivoit un jour
Qu'on vous poussât, ainsi qu'on fit Camille,
Gagnez du temps, *faites filer l'amour.*
J'ai vu des forts attaqués en tumulte,
Par les tenants bien lâchement rendus,
Où, résistant à la première insulte,
Les assaillants se seroient morfondus.
Jadis prêchois moins sévère doctrine,
Lorsqu'à beautés je parlois sans témoins.
Ans m'ont changé ; comme a dit feu Racine
Après Pétrarque : *autres temps, autres soins.*
Quand vieux renard ne put, par son adresse,
Sortir des lacs sans sa queue arracher,
Aux renardeaux il alléguoit sans cesse
Vives raisons pour se la retrancher.
Mais concluons ; trève de badinage.
Tendres beautés, arrêtez votre choix
Sur la vertu : quand on est belle et sage,
On peut compter qu'on est belle deux fois.

LA CONFIANCE PERDUE,

ou

LE SERPENT MANGEUR DE KAÏMACK, ET LE TURC SON POURVOYEUR.

Les Turcs font si grand cas d'une certaine fable,
Que la pièce à leur gré tient presque du divin;
Conte bleu cependant, et bleu d'un bleu turquin,
Bizarrement pensé, heurtant le vraisemblable,
Et pis que tout cela, plus long qu'un jour sans pain;
Mais, au défaut de l'agréable
Qui n'en est pas le beau côté,
Peut-être pourroit-on le trouver supportable,
En se fixant à sa moralité.
Enfin passable ou non passable,
Voici ce qu'à peu-près on m'en a raconté.

Dans le coin d'un faubourg de Pruse, en Bithynie,
Demeuroit à l'étroit un pauvre Musulman,
Bon homme, de qui la manie
Etoit de calculer les mots de l'Alcoran,
Et d'en savoir par cœur toute la litanie,
Sans élever plus haut d'un cran
Son étude ni son génie;
Du reste, quant aux mœurs, réglé comme un cadran,
Et si dévot, que dans le voisinage
Il servoit de modèle à tous les vrais croyants.
Il avoit femme aux yeux noirs et brillants,
Belle, bien faite, égale, douce, sage;
Pour couper court, femme aimable en tout sens,

Et qui l'aimoit on ne peut davantage :
Puis, comme on sait, dévots et pauvres gens,
Pour honorer l'état du mariage,
Sont la plupart de grands faiseurs d'enfants.
Aussi Mahmoud (c'est notre personnage)
En mouloit-il au moins un tous les ans.
Or une année il advint qu'en un temps,
Temps de grossesse, où femmes de bon sens
Quelquefois paroîtront folles à triple étage,
Tant leurs goûts sont extravagants,
La sienne eut une envie, ou plutôt une rage,
De tâter d'un certain laitage
Qu'on nomme en turc du *kaïmack*.
« J'ai, disoit-elle, un feu dans l'estomac
Qui me dévore, et suis sûre, je gage,
Sans me regarder au miroir,
Qu'il y paroît sur mon visage.
Mon cher mari, mon cher bon, mon espoir,
Fais-moi manger du kaïmack ce soir. »
« Ce soir? s'écria-t-il; je voudrois le pouvoir;
Mais comment faire? on n'en vend qu'au village;
C'est fort loin, il est tard; tu sais bien tout cela.
Jusqu'à demain, m'amour, tâche à prendre courage,
Je t'en irai chercher. Cependant, d'ici là,
Observe bien tes mains; car, dis-moi, quel dommage,
Si te grattant partout où le hasard voudra,
Tu nous allois planter un morceau de fromage
Droit sur le bout du nez du poupon qui viendra! »
La pauvrette, à ce badinage,
Sourit, prit patience, et pourtant soupira.
Dès la pointe du jour Mahmoud lui tint parole,
Choisit un plat bien écuré,

Et court, ou plutôt vole,
Au laitage tant désiré.
Mais en allant s'il fut Eole,
Pour le boiteux Vulcain on l'eût pris au retour,
Lorsqu'il vint à passer par une longue plaine,
Dont le soleil faisoit un four.
Heureusement au bout il vit une fontaine
Rencognée à l'écart dans un petit détour,
Et tout clopin clopant s'y rendit avec peine.
Son bassin regorgeoit d'une eau riante et saine;
Des gazons émaillés l'ornoient tout à l'entour;
Un plane l'ombrageoit par son vaste contour,
Et les zéphyrs au frais, sans agiter l'arène,
Luttoient si joliment contre le chaud du jour,
Qu'au murmure de l'onde et de leur douce haleine,
Tout sembloit dire en ce séjour :
« Ou dormez, ou faites l'amour. »
Faire l'amour ! Mahmoud n'en avoit point envie,
Quand même il auroit eu de quoi;
Mais oui bien de dormir, et plus que de sa vie :
Aussi tout étendu dormit-il comme un roi,
Posez le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre homme :
J'en pense au reboure, quant à moi.
Quoi qu'il en soit, tandis qu'il dépêche son somme,
Un gros serpent goulu, d'ailleurs fort bien instruit,
Dont l'arbre creux formoit le gîte,
En dégringole à petit bruit,
Mange le kaïmack et remonte au plus vite,
Et juste dans le plat d'étain
Qu'avoit mis le dormeur auprès de son oreiller,
Laisse tomber un beau sequin.
Le Turc ouvre les yeux à ce son argentin,

Regarde, se les frotte, et si fort s'émerveille,
Qu'il doute s'il dort ou s'il veille,
Ne pouvant concevoir ni par qui ni par où,
Dans un lieu si désert, lui venoit telle chance,
Quand l'animal, passant la tête hors du trou,
Se dresse, se rengorge en serpent d'importance,
Siffle pour l'avertir, et lui dit : « Cher Mahmoud,
D'un petit air de connoissance,
Vraiment ton kaïmack étoit de fort bon goût;
Il y paroit, je crois, à ma reconnoissance :
En effet, j'en suis si content,
Que si tu me promets de garder le silence,
Et de m'en apporter chaque matin autant,
Un sequin tous les jours sera ta récompense. »
Notre homme, qui de peur étoit quasi perclus,
A de si doux propos, si richement conçus,
Se dégourdit, se lève, et fait la révérence,
Promet du secret tant et plus
A l'illustre animal, qu'il traite d'*Excellence*
(Beaux titres de tout temps suivirent la finance.),
Et, devenu léger, de nouveau recourut
Chercher du kaïmack pour sa chère femelle.
Savoir sur son retard ce qu'il dit à la belle,
Quelle fut son excuse, et comme on le reçut,
Il n'en est point parlé : c'est pour moi lettre close,
Mais de retour à son taudis,
Aussitôt la première chose
Fut le corps contre terre et l'âme au paradis,
De rendre grâce au ciel de sa bonne aventure;
Puis en digne patron des zélés osmanlis,
« Grand Mahomet, dit-il, pourvu que ceci dure
Seulement cinq ans accomplis,

Je te jure d'aller à ces lieux ennoblis
Par ta naissance et par ta sépulture.
Oh ! pour moi quelle joie inénarrable et pure,
Si je puis sur ce point contenter mes désirs !
Oui, la Mecque, Médine, objets de mes soupirs,
Dont au seul nom mon cœur tressaille d'allégresse,
Je vous irai voir, j'en fais vœu,
Si ce bon serpent du bon Dieu
Durant cinq ans tient sa promesse ; »
Et de fait, ce temps révolu,
Il étoit à partir déjà tout résolu,
Lorsqu'en s'y préparant un article l'arrête :
Il songe qu'il va se priver
D'un sequin chaque jour : la rente étoit honnête,
Et méritoit bien d'y rêver.
Mais en fait d'intérêt, un manant, une bête,
Inventifs en moyens, savent mieux les trouver
Qu'homme du monde et bonne tête.
Voici le tour qu'il prit pour sortir d'embarras :
Il s'en fut au serpent, comme un frère à la quête,
Le col tors, l'œil baissé, marchant à petits pas,
Lui fit, d'un ton piteux, une adroite requête
Sur son vœu qui le trouble, et, demi-prosterné,
Finit en le priant, avec très-humble instance,
De permettre qu'Osmin, de ses enfants l'aîné,
Garçon de vingt ans, bien tourné,
Sage, discret, fidèle et plein d'intelligence,
Eût l'honneur, pendant son absence,
De lui porter le déjeûné.
Le reptile d'abord, par un air refrogné,
Pour tout ce beau projet marqua sa répugnance,
Et, loin d'y consentir, au vieillard étonné

Fit cette verte remontrance :
« Pauvre homme, lui dit-il, quel désir effréné
Te prend si follement de courir à ton âge ?
Sur quoi, pour ton salut, plus vif qu'illuminé,
Fondes-tu le besoin de ce pélerinage ?
Mahomet, me dis-tu, l'a lui-même ordonné :
Oui ; mais non pas à toi, par l'hymen enchaîné.
Prends l'esprit du prophète, et lis bien ce passage ;
Ni sa loi, ni ton vœu si mal imaginé,
Ne sauroient te contraindre à faire un tel voyage.
Va, mon ami, crois-moi ; des tiens environné,
Crains Dieu, sers le prochain, et veille à ton ménage.
Voilà l'essentiel, le reste n'est qu'usage
Bon ou mauvais, suivant qu'il est subordonné
Aux principaux devoirs où ton état t'engage.
A l'égard de ton fils, que tu dis si bien né,
C'est de tous tes pareils l'ordinaire langage.
Chez eux l'amour-propre incarné,
Toujours dans un enfant offre une belle image ;
Un père en lui s'admire, et, d'un œil fasciné,
Se contemplant dans son ouvrage,
Par ses propres défauts souvent le trouve orné.
Au reste, pourtant je veux croire
Qu'à toutes les vertus le tien disciplinné
Mérite l'éloge et la gloire
Dont tu me l'as enluminé ;
Mais, le tout bien examiné,
Il ne me convient pas, en saine politique,
De me livrer ainsi, moi, serpent suranné,
A jeune adolescent au menton cetonné :
Je veux un homme fait, et dont la barbe pique ;
Tu m'entends ; songes-y : bon soir, point de réplique. »

Mahmoud, de ce sermon, interdit, consterné,
En petit béat obstiné,
Jugea le premier point tout-à-fait hérétique,
Et, comme père un peu berné,
Trouva le second fort caustique.
Mais il sait prudemment contenir son chagrin;
Car, s'il se fâche, adieu la rente du sequin,
Ou le voyage de la Mecque.
Pour venir donc à bout de son pieux dessein,
Et conserver son hypothèque,
Il retourne à la charge, et fait tant qu'à la fin,
Par son importune prière,
Le serpent, malgré soi, consent que le blondin
Exerce auprès de lui l'office de laitière.
Ravi de ce succès, il vous part de la main,
Vient tout dire à son fils, lui montre la manière
De servir en secret la bête familière
Qu'ils vont voir dès le lendemain;
Et, pour être plus sûr qu'il saura son chemin,
Et retrouvera bien le plane,
Il l'y conduit encor trois jours à meme fin;
Puis dans deux petits sacs mettant tout son frusquin,
S'en va joindre une caravane.
Bon voyage au vieux pélerin.
Laissons-le à sa façon, monté sur son roussin,
Courir à la béatitude,
Et voyons à présent ce que va faire Osmin.
Le serpent soupçonneux et fin,
Pour se guérir de toute inquiétude,
Avoit, en l'acceptant, exigé par prélude
Que, s'il vouloit toujours être son bien-aimé,
Il ne viendroit jamais armé.

Item, que sous sa solitude
Son kaïmack seroit porté,
Et que lui pourvoyeur se tiendroit écarté,
Tandis que lui reptile, en pleine quiétude,
Mangeroit à sa volonté.
Tout cela fut promis et fut exécuté,
Pendant près d'une année, avec exactitude.
Mais le temps à la longue engendre l'habitude,
L'habitude conduit à la sécurité,
Et souvent celle-ci mène à l'ingratitude,
Ainsi que l'animal, par son trop de bonté,
En fit une épreuve bien rude;
Car s'étant démenti de sa rigidité
En faveur de la mine prude,
Et de l'air de simplicité
Dont l'hypocrite Osmin s'étoit fait une étude
Pour masquer sa perversité,
Il lui donna la liberté
D'approcher, et fut même encore assez facile
Pour s'en laisser toucher en toute privauté.
« Oui-dà, dit à part soi ce cœur de crocodile,
Un jour qu'il l'avoit bien flatté,
Puisque vous êtes si docile,
Il faut mettre à profit votre docilité,
Et nous verrons un peu, monseigneur du reptile,
Ce que tient votre coffre-fort.
Depuis plus de six ans, tous les jours il en sort
Sequins d'un très-bon poids et meilleurs qu'à la ville;
Mais comptez que demain vous serez mis à mort,
Et qu'à vous succéder je serai fort habile.
C'est bien à vous, ma foi, bête rampante et vile,
A jouir d'un si grand trésor.

L'or n'est fait que pour l'homme, et l'homme est fait pour l'or;
L'un sans l'autre en ce monde est un être inutile;
Tant pis pour un père imbécille
Si, pouvant s'enrichir, il est demeuré gueux.
Foible d'esprit et scrupuleux
Ne sont que des mots synonymes. »
Osmin, ainsi frappé de ces belles maximes,
Forme déjà mille projets.
Il aimoit les grandeurs, les jouvenceaux, les dames,
Et tous les plaisirs à l'excès.
« Je veux d'abord, dit-il, épouser quatre femmes,
Avoir deux cents chevaux, au moins trente odaliks,
Cent valets, six sérails, dix ou douze chiffiks,
Le reste à l'avenant; et je ferai de sorte
Qu'on me verra peut-être un des premiers Pachas;
Car avec de l'argent que ne devient-on pas? »
De ce dangereux fou l'idée étoit si forte,
Qu'il n'en dormit non plus, durant toute la nuit,
Que pucelle à vingt ans, la veille de ses noces;
Mais, sitôt que l'aurore luit,
Ses malns avides et féroces
Brûlant déjà de s'assouvir
Du sang qu'il croit verser, de l'or qu'il veut ravir,
A sa ceinture il s'arme d'une hache,
Sous sa pelisse adroitement la cache,
Porte au serpent du kaimack
Une fois plus qu'à l'ordinaire.
Et lui dit : « *Monseigneur*, selon notre almanach,
C'est aujourd'hui *Bairam*; j'ai cru pouvoir vous plaire
En vous y faisant prendre part.
L'an passé, comme un sot, je n'osai pas le faire:
Excusez si je sens ma faute un peu trop tard;

Au surplus je voudrois, en l'avouant sans fard,
Pouvoir plus dignement vous témoigner mon zèle;
Mais que vous présenter? La nature, ni l'art,
Ne m'offrent rien à votre égard
De plus exquis que cette bagatelle. »
Par ces mots emmiellés le doucereux cafard
Enjôle de façon le reptile richard,
Que celui-ci, charmé, de tout le remercie,
Et barbotte, en mangeant, quasi comme un canard.
Alors ce déloyal, voyant qu'il officie,
Sans l'observer d'aucun regard,
Lui décharge un fendant; mais, que ce soit hasard,
Ou céleste bonté des forfaits ennemie,
Notre agile bête avertie
Voit le coup, et l'esquive en sautant à l'écart,
Pas si bien cependant que la hache qui part,
En faisant son chemin, ne lui coupe la queue.
On dit qu'elle en parut de rage toute bleue.
Que cela soit ou non, ce n'est rien que cela;
Pour le conte, il suffit que jaune, bleue ou brune,
Sautant au col d'Osmin, elle vous l'étrangla;
Et que, comme aux Pachas cette fin est commune,
Lui qui vouloit tant l'être, au moins le fut par-là.
Le serpent le suçoit encore avec délices,
Quand plusieurs passagers, courant de çà, de là,
Vinrent fort échauffés offrir de vains services,
Il n'en étoit plus temps; déjà de son étui,
L'âme du scélérat, qu'escortoient tous les vices,
Au fond des enfers avoit fui.
Quelqu'un le reconnut; on l'emporta chez lui,
Où tous les voisins se rendirent.
C'étoit de la maison l'espérance et l'appui.

On peut s'imaginer ce que dirent et firent
Les parents désolés dans leur premier transport;
Jamais douleur ne fut plus vive.
Mais tandis qu'en hurlant ils déploroient son sort,
Voici qu'à point nommé notre Mahmoud arrive.
Quel spectacle pour lui! quel retour! quel abord!
Il en tombe presque en foiblesse.
Du peu qu'on sait du cas on lui fait le rapport,
Et chaque mot qu'on dit le pénètre si fort,
Qu'il s'arrache le poil et rugit de détresse.
« Vrai Dieu, quel bon papa! Voyez quelle tendresse! »
Se disoient les voisins. Ils n'étoient pas au fait :
Lui seul sait où le bât le blesse;
Vu que, saintement fou, par un zèle indiscret
Qui fournira peu de copies,
Et comptant sur son fils qu'il croyoit si parfait,
Il ne lui restoit rien de tout son petit fait,
L'ayant tout mis en œuvres pies;
En sorte qu'accablé de regrets infinis,
De ne voir dans ses sacs, si dodus à la mine,
Que des colifichets et des haillons bénis,
Qu'il avoit rapportés du tombeau de Médine,
Il plaint bien moins le mort qu'il ne fait les vivants;
Car pour lui, pour sa femme, et neuf ou dix enfants,
Tout cela mis au pot eût fait maigre cuisine.
Que devenir dorénavant
Avec sa nombreuse famille,
Si son bienfaiteur le serpent
Ne le nourrit et ne l'habille?
Après donc quelque temps passé dans les douleurs,
A ses dépens plus sage, enfin il les surmonte,
Va devant l'animal répandre force pleurs,

Lui porte du laitage enjolivé de fleurs,
Croyant y bien trouver son compt.
Il s'informe de tout : l'animal le lui conte
Juste de point en point; puis, faisant le plongeon,
Plante là mon pleureur avec sa courte honte.
Mahmoud, au désespoir d'un si dur abandon,
En vain prie et gémit, tendrement le rappelle,
Traite son fils d'*ingrat*, de *monstre*, d'*infidèle*,
Maudit sa mémoire et ses jours....
« Mais moi, pauvre innocent, qui t'honore, qui t'aime,
Pourquoi, lui crioit-il, me fuis-tu comme un ours?
Nous étions tant amis, soyons-le encor de même,
Et de notre marché renouvelons le cours. »
Le reptile, inflexible à tous ces beaux discours,
Aussi soûl de le voir que dégoûté de crême,
Par ce trait simple et vif s'en défit pour toujours :
« Amis? soit, j'y consens, mais au moins d'une lieue;
Car pour de près, vois-tu, crois ce que je te dis :
Tant qu'il te souviendra que j'ai tué ton fils,
Et que je penserai qu'il ma coupé la queue,
Nous ne pourrons jamais être de vrais amis. »
Dès que la confiance est une fois perdue,
Ne comptez plus de la ravoir.
On peut, par amitié réelle ou prétendue,
En montrer le fantôme et le faire valoir;
Mais que du fond du cœur elle soit bien rendue,
Cela passe l'humain pouvoir.

PIÈCES DIVERSES.

VERS

POUR METTRE AU DESSOUS DU PORTRAIT DE BENSERADE.

Ce bel esprit eut trois talents divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule :
De plaisanter les grands il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers;
Il fut vieux et galant sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

VERS

POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE BONTEMPS, PREMIER VALET-DE-CHAMBRE DU ROI.

Vivre en faveur sans ostentation;
Faire du bien seulement pour le faire;
Être équitable au poids du sanctuaire;
Joindre au bonheur la modération;
N'être jamais à personne contraire,
Mais d'obliger saisir l'occasion;
Prendre les arts sous sa protection;
En beau chemin, content du nécessaire,
D'accumuler fuir la contagion,
Ce sont sentiers que peu d'hommes battirent
Sans s'écarter, et plus de cinquante ans;

Ce sont vertus qui de la cour sortirent
Le même jour que trépassa Bontemps.

EPITAPHE.

DE M. LE MARQUIS DE CRÉQUI.

Par le dieu des combats à l'honneur immolé,
Dans le milieu de sa carrière,
Créqui, dont on a tant parlé,
Créqui n'est qu'un peu de poussière.
S'il eût encor vécu, que de faits éclatans
Auroient enrichi nos histoires!
Mais au lieu de compter ses ans,
La parque a compté ses victoires.

MORALITÉ.

Jouissons, bergère,
Jouissons du temps :
Sa course légère
Entraîne les ans.
Après leur printemps,
Tout n'est que chimère,
Que douleur amère,
Que regrets cuisants.
Jouissons, bergére,
Jouissons du temps ;
Ce lieu solitaire
Est propre au mystère
Des amours contents ;
Le soleil éclaire

Moins qu'à l'ordinaire :
Ses feux complaisants
Forcent à se taire
Ta pudeur austère.
Jouissons du temps,
Jouissons, bergère.

AUTRE.

Toi qui sais que le temps, si léger à la fuite,
Échappe à nos désirs,
Tu remets à demain, quand je te sollicite
De goûter les plaisirs :
Qu'il est lent à venir ce demain ridicule !
En quels lieux se tient-il ?
En Norwège, en Guinée aux colonnes d'Hercule,
A la Chine, au Brésil ?
Quel titre à ce demain te donne confiance ?
En as-tu caution ?
On peut la discuter, et pour ton espérance
Je crains l'éviction :
Parmi tant de délais, j'aperçois la vieillesse
Qui te livre à l'ennui ;
Demain n'est qu'un nuage, Acanthe ; et la sagesse
Veut qu'on vive aujourd'hui.

AUTRE.

Amis, ne cherchons point dans la philosophie
De quoi nous consoler de nos plaisirs perdus :
Malheur à l'esprit qui s'y fie,
Et c'est le vrai chemin de consumer sa vie
En soupirs éternels et regrets assidus.

Aux volontés du sort pour ajuster la nôtre,
De ce qu'il nous refuse étouffons le désir :
Rien ne fait oublier l'absence d'un plaisir,
Comme la présence d'un autre.

AUTRE.

Un économe negligent,
Peut par mauvais ménage épuiser ta finances :
Un voleur peut en ton absence
Rompre tes coffres-forts et piller ton argent :
L'injure des saisons rendra ton champ stérile :
Le feu consumera tes maisons de la ville :
Sur tes troupeaux nombreux les loups s'acharneront :
Un banquier frauduleux te fera banqueroute :
Tes vaisseaux, par l'orage écartés de leur route,
Sur les écueils se briseront.
Pour te mettre à couvert d'une atteinte importune,
Fais du bien : hâte-toi, Damis ;
Tout est sous le pouvoir de l'aveugle fortune,
Hors ce qu'on donne à ses amis.

MADRIGAL.

Aux jardins de Paphos dépouillés de leurs charmes
On ne voit plus de danse, on n'entend plus de chants ;
Les Grâces sont en deuil, Vénus se fond en larmes ;
L'Amour a pris la clef des champs :
On promet un baiser de la reine des belles,

A qui du fugitif lui donnera nouvelles,
Non pas de ces baisers qu'à Vulcain l'enfumé
Elle donne à regret en présentant l'oreille,
Mais de ceux qu'Adonis, si tendrement aimé,
Obtint de sa bouche vermeille :
Venez, venez, déesse, et voyez dans mon cœur
Les funestes effets de sa cruelle flamme;
Voyez avec quelle rigueur
Il fait le dégât dans mon âme;
Il vint chez moi se reposer;
Le repos qu'il y prit, le perfide me l'ôte :
Délivrez-moi d'un pareil hôte,
Et je vous quitte du baiser.

ÉPIGRAMMES.

Sur la satire de Boileau *contre les femmes.*

Menacé d'un écrit fatal à son empire,
L'Amour, depuis dix ans, a le cœur affligé :
Elle paroît enfin, cette froide satire;
Amour, consolez-vous, le beau sexe est vengé.

AUTRE.

Dans folle noise, un badaud de Paris
D'un coup de pinte eut la tête ferue.
On le pansoit; il poussoit de hauts cris,
Qui s'entendoient des deux bouts de la rue.
Lors, dit le maître, ou donnez-moi congé,

Ou laissez voir, pour faire bonne cure,
Si le cerveau n'est point endommagé :
Ouvrer ne puis sans sonder la blessure.
Hélas ! monsieur, dit le pauvre blessé,
C'est temps perdu de chercher ma cervelle ;
De ce tourment tenez-moi dispensé ;
Brin n'en avois lorsque je pris querelle.

AUTRE.

Que Pernelle est contredisante !
Qu'il faut chèrement acheter
Cinq ou six cents écus de rente
Que d'elle j'espère hériter !
A toute heure elle fait la moue
Et contrôle ce que je dis :
Quand je plaisante, je médis ;
Je suis un flatteur, quand je loue ;
Un fanatique, quand je lis ;
Un dissipateur, quand je joue.
Si je suis gai, je suis un fou ;
Si je suis triste, un loup-garou :
Elle me tourne en ridicule,
Si j'ai parfois bon appétit ;
Si j'en manque, ma vieille dit
Que c'est un reste de crapule :
Vais-je à l'église fréquemment,
Je suis taxé d'hypocrisie ;
Si je n'y vais que rarement,
Je suis entiché d'hérésie :
Pour moi j'y perds l'entendement.
Un jour je lui disois : Ma tante,

Tout vous déplaît; tout vous tourmente,
Quand aurez-vous contentement?
Quand? reprit-elle: au monument;
Et pour moi la mort est trop lente.
Lors lui prit un éternûment,
Sur quoi je lui dis bonnement,
Mais de grand cœur: Dieu vous contente!

AUTRE.

DANS un endroit obscur passant avec Céphise,
Un amant trop discret lui disoit d'un ton doux:
Quelle commodité, trop aimable marquise,
Pour une amoureuse entreprise,
Si c'étoit une autre que vous!
Lors d'un souris moqueur insultant au coupable,
Et les yeux allumés d'amour et de courroux:
Oui, la commodité, dit-elle, est admirable,
Si c'étoit un autre que vous.

AUTRE.

PAUL, qui s'érige en auteur,
Donna dimanche une fête,
A deux pistoles par tête,
Chez un excellent traiteur.
Du récit d'un long ouvrage
Ce beau festin fut suivi;
Le convive à chaque page
Exclamoit comme ravi.
Blaise dit tout bas à George:
Vous mentez tous par la gorge;
Cela n'a rien de piquant.
George répondit à Blaise:
Tais-toi, critique choquant;

D'accord : c'est une fadaise ;
Mais, si sa pièce est mauvaise,
Son repas est éloquent.

AUTRE.

Tu me dis que j'épouse Claire,
Et qu'elle a des louis l'un sur l'autre entassés :
Damon, Claire est trop vieille, et ne l'est pas assez :
Vingt ans plus, vingt ans moins, je ferois son affaire.

AUTRE.

Damon me dit à tout propos :
Je ne reçois point tes excuses ;
Marque-moi quelque jour où je puisse en repos
Entendre les beaux vers que t'inspirent les Muses.
A ce discours flatteur en garde je me tiens :
Il m'en cuiroit, si je m'en laissois prendre.
Ce ne sont pas mes vers qu'il désire d'entendre ;
Il veut me réciter les siens.

AUTRE.

J'ai reçu de la venaison.
Où dois-je la garder par ces chaleurs ? Opine. —
Conserve-la dans ta cuisine ;
C'est le lieu le plus froid qui soit dans ta maison.

AUTRE.

Quand un ami tendre et sincère
Prévient et comble vos souhaits ;
Il faut divulguer ses bienfaits ;
C'est être ingrat que de se taire.

En amour, c'est une autre affaire,
Il faut savoir dissimuler:
Les faveurs veulent du mystère;
C'est être ingrat que de parler.

SANLECQUE.

POEME.

SUR LES MAUVAIS GESTES DE CEUX QUI PARLENT EN PUBLIC,

ET SURTOUT DES PRÉDICATEURS.

C'est en vain qu'un docteur qui prêche l'Evangile
Mêle chrétiennement l'agréable et l'utile.
S'il ne joint un beau geste à l'art de bien parler,
Si dans tout son dehors il ne sait se régler,
Sa voix ne charme plus, sa phrase n'est plus belle,
Dès l'exorde j'aspire à la *gloire éternelle*;
Et, dormant quelquefois sans interruption,
Je reçois en sursaut sa bénédiction.

Vous donc qui, pour prêcher, courez toute la terre,
Voulez-vous qu'un grand peuple assiége votre chaire?
Voulez-vous enchérir les chaises et les bancs,
Et jusques au portail mettre en presse les gens?
Que votre œil avec vous me convainque et me touche;
On doit parler de l'œil autant que de la bouche;
Que la crainte et l'espoir, que la haine et l'amour,
Comme sur un théâtre, y parlent tour à tour.
Il est des damoiseaux dont l'œillade amoureuse
Accompagne toujours la phrase précieuse:
Qu'un air pareil jamais n'efféminé vos yeux.
J'aimerois mieux encor ces prêcheurs furieux,

Qui portant vers le ciel leurs regards effroyables,
Apostrophent les saints comme on chasse les diables;
Et qui voulant prouver que le Seigneur est doux,
Gâtent leurs arguments par des yeux en courroux.

Surtout, gardez-vous bien, mémoires chancelantes,
De montrer dans vos yeux deux prunelles roulantes:
Quelle pitié de voir l'orateur entrepris,
Relire dans la voûte un sermon mal appris!

Vos yeux vous rendent sots de plus d'une manière.
Pourquoi, quand vous criez, fermez-vous la paupière?
Tel jadis l'Andabate, armé de son poignard,
Combattoit à l'aveugle, et vainquoit par hasard.

Mais vous, qui blâmez tant la paupière cousue,
Ne m'ouvrez pas des yeux où rien ne se remue.
Quel acteur êtes-vous, lorsque vous me parlez?
Votre gosier s'enflamme, et vos yeux sont gelés.
C'est ainsi qu'autrefois on voyoit des idoles,
Sans animer leurs yeux, animer leurs paroles.
Mais si votre œil enfin s'obstine à se glacer,
Au cercle de Benoit [1] il faudra vous placer.

Jadis un charlatan, docteur en médecine,
Devina (car chez eux vous savez qu'on devine)
Que l'œil pouvoit avoir lui seul plus de cent maux.
Mais moi, qui de cet œil dois compter les défauts,
Sans faire le devin, j'en trouve plus de mille.
Tantôt je ris de voir une paupière agile

[1] Ouvrier en figures de cire.

Se mouvoir par article, et joindre à chaque instant
Le jour avec la nuit dans un œil clignotant.
Tantôt, d'un cours réglé la prunelle agitée,
D'un coin de l'œil à l'autre est sans cesse emportée.
Ainsi, du Marché-neuf le Maure [1] ingénieux
Fait jouer par minute un ressort dans ses yeux.
L'un, poussant dans les airs ses regards pleins de zèle,
Jusqu'au haut de son œil fait enfuir sa prunelle.
L'autre, sans y penser, nous met dans l'embarras,
En voyant du côté qu'il ne regarde pas.
Ici, cet œil qui craint la trop grande lumière,
N'ose voir qu'au travers des poils de sa paupière.
Là, ce jeune étourdi regarde à tout hasard.

Mais voyons comment l'œil doit jeter son regard.
Veut-il de la tristesse exprimer les alarmes;
Qu'une foible prunelle y nage dans les larmes.
Veut-il paroitre gai; que les jeux et les ris
Fassent autour de lui mille agréables plis.
Doit-il être en fureur; que ses vives prunelles
D'une comète en feu dardent mille étincelles.
Doit-il être percé des traits de la pitié;
Que la languenr l'abatte, et le ferme à moitié.
Dans l'amour, il est doux; dans la haine, sévère.
Il est troublé, s'il craint; il est clair, s'il espère.
Dans un étonnement il ne peut se mouvoir.
Dans une rêverie il regarde sans voir.
L'œil sait toujours du cœur les premières nouvelles.
C'est lui qui le premier épouse ses querelles,

[1] Tête de Maure qui remue les yeux, dans l'horloge du Marché-neuf.

Qui sert ses passions, qui suit ses intérêts,
Qui n'est point en repos si le cœur n'est en paix.
L'œil enfin pleure ou rit, quand le cœur le désire.

Mais que jamais le front n'ose les contredire.
Il faut qu'à sa manière il fasse ce qu'ils font.
Ce qu'on voit peint dans l'œil doit être écrit au front.

Il ne faut donc jamais que le front se siffonne,
S'il ne reçoit du cœur une loi qui l'ordonne,
Et si l'œil ne subit la loi tout le premier.
Un docteur sans cela déclame en écolier.

Ainsi n'ayez point l'air de ce missionnaire,
Qui, n'ayant ni le cœur ni l'œil pleins de colère,
Contraint toujours son front à se rider pour rien.

Que votre bouche aussi s'ouvre et se ferme bien;
Souvent d'un seul côté la bouche se renverse,
Et fait prendre à ses mots un chemin de traverse.
Souvent, la bouche ouverte, on a beau s'efforcer,
Chaque lourde syllabe est une heure à passer.
Ici, cet orateur qui pousse une invective,
A chaque mot qu'il dit fait pleuvoir sa salive.
Là, je ris de ce fat qu'on voit à tout propos
Caresser sa pensée, et rire à tous ses mots.
L'un, quand son front se ride, ayant un œil farouche,
Pour la moindre syllabe ouvre toute la bouche,
Et, craignant que sa voix n'avorte entre ses dents,
Lance de ses poumons des mots toujours tonnants.
L'autre, pour éviter ces manières outrées,
Ne parle qu'au travers de ses lèvres serrées,

Et, comme un instrument qui ne rend que des sons,
De ses mots retenus ne nous dit que les tons.
Enfin on peut compter plus de mines burlesques
Que n'en grava jamais Calot dans ses grotesques;
Et souvent tel qui croit les autres grimaciers,
Est au haut de ma liste écrit tout des premiers.

Vous donc de qui la bouche est digne de censure,
Croyez qu'il est honteux d'en outrer la figure.
Ne remuez jamais vos lèvres qu'en parlant,
Et ne les ouvrez pas pour attraper du vent.

N'allez pas publier la loi de l'évangile
De l'air impétueux dont parloit la Sibylle.
On soutient un mensonge avec emportement,
Mais une vérité doit se dire aisément.

Toutefois il est vrai qu'un ton plein d'énergie
Doit des cœurs assoupis guérir la léthargie;
Mais quoique de la voix il faille s'efforcer,
La bouche n'a jamais le droit de grimacer.

Il ne suffit donc pas à l'acteur qui se forme
Que son œil et son front reçoivent la réforme.
Sa bouche doit encore, en se réglant sur eux,
Joindre son action à ce qu'ils font tous deux;
Afin qu'après cela tous trois d'intelligence
Forment sur le visage une triple alliance.
Ne croyons pourtant pas un visage parfait,
Sitôt que dans l'acteur ce bel accord s'est fait.
Le moindre mouvement d'une tête volage
Pourroit d'un ange même enlaidir le visage.

En effet, quand vos yeux, remplis de majesté,
Des célestes esprits répandroient la clarté ;
Quand Dieu sur votre front graveroit la figure
De ce TAU glorieux dont parle l'Écriture ;
Quand votre bouche enfin, faisant sortir sa voix,
D'un ton de précurseur feroit trembler les rois
(Ne prenez point ceci sur le pied d'hyperbole) :
Si l'on voyoit toujours, de parole en parole,
Sur le pivot du cou votre tête tourner,
Ces trois talents qu'en vous je viens d'imaginer,
Cette voix si terrible au plus fier auditoire,
Ces yeux où Dieu feroit un essai de sa gloire,
Ce front scellé du sceau de sa divinité,
Tout cela n'auroit plus qu'une vaine beauté.

Il ne faut pas aussi, gravités espagnoles,
Qu'une tête immobile énerve vos paroles.
On a de l'air d'un fat quand on est trop Caton.
Que ceux qui dans leur sein enfoncent leur menton
Ne mettent plus ainsi leur col à la torture,
L'art ne permet jamais de forcer la nature.
Pour ceux de qui la tête affecte un air penché
Tartufe eût fait comme eux, s'il eût jamais prêché.
Mais vous, de qui les mains et la tête branlante
Forcent chaque syllabe à devenir tremblante,
Vous deviez autrefois avoir été choisis
Pour faire les trembleurs à l'opéra d'Isis.

Nous voyons des prêcheurs coiffés à la moutonne,
Se faire les yeux grands, et la bouche mignonne,
Se radoucir la voix, et pour tout geste enfin
Aux dames d'alentour faire la belle main.

Est-ce là nous tracer le chemin de la gloire?
Non; c'est faire l'amour à tout un auditoire.
Mais ce n'est pas ici qu'il faut moraliser,
Un maître n'a le droit que de dogmatiser.

Songeons à ce docteur dont la voix pédantesque
Donne un nouveau relief à son air soldatesque.
Vous le voyez toujours campé comme un lutteur,
Avec ses poings fermés morguer son auditeur.
Il semble, quand il veut pousser un syllogisme,
Qu'il appelle en duel tout le christianisme;
Ou que, de sa fureur nous prenant pour témoins,
Il veuille défier le diable à coups de poings.
Mais l'âme des chrétiens devient un champ stérile,
Quand de tels insensés y sèment l'évangile.
Car il n'est point de fou qui prêche utilement,
Et la sagesse en nous doit parler sagement.

On raconte qu'un jour certain missionnaire,
Après mille raisons ne sachant plus que faire,
Pour convertir un Suisse instruit par Melanchthon,
Le convainquit enfin à grands coups de bâton.
Or, si pour une fois le zèle apostolique
A rendu par miracle un bâton pathétique,
Conclura-t-on d'abord qu'un docteur furibond
Ait droit de s'escrimer de son bras vagabond?
Non, non. Un orateur n'est point une furie.

Prêchez donc sans fureur, et sans effronterie.
Ne soyez ni trop lent, ni trop précipité;
Distinguez bien l'air vif d'avec l'air emporté.
Soyez grave sans faste, aisé sans nonchalance,

Modeste sans froideur, hardi sans insolence.
Joignez vos agréments aux règles de notre art;
Quiconque plaît sans lui, ne plaît que par hasard.
Sans lui craignez toujours quelque trait de satire.
Et si cet orateur que tout Paris admire,
Néglige avec succès l'art qu'il sait mieux que moi,
C'est qu'il est comme un prince au-dessus de la loi.

Je connois parmi nous certains sots immodestes,
Qui pour un mot tout seul vont nous faire cent gestes.
J'en sais d'autres aussi, pour le moins aussi sots,
Qui, pour un geste seul, vont nous dire cent mots.
Mais du geste et du sens la mesure pareille
Doit autant charmer l'œil qu'elle charme l'oreille.
Si le geste et le sens sont toujours de complot,
Un seul geste jamais ne dément un seul mot.
Sur-tout n'imitez pas cet homme ridicule,
Dont le bras nonchalant fait toujours la pendule.
Au travers de vos doigts ne vous faites point voir,
Et ne nous prêchez point comme on cause au parloir.
Chez les nouveaux acteurs, c'est un geste à la mode
Que de nager au bout de chaque période.
Chez d'autres apprentis l'on passe pour galant,
Lorsqu'on écrit en l'air, et qu'on peint en parlant.
L'un semble d'une main encenser l'assemblée.
L'autre à ses doigts crochus paroît avoir l'onglée.
Celui-ci prend plaisir à montrer ses bras nus.
Celui-là fait semblant de compter ses écus.
Ici, ce bras manchot jamais ne se déploie.
Là, ces doigts écartés font une patte d'oie.
Souvent, charmé du sens dont mes discours sont pleins,
Je m'applaudis moi-même, et fais claquer mes mains.

Souvent je ne veux point que ma phrase finisse,
A moins que pour signal je ne frappe ma cuisse.
Tantôt, quand mon esprit n'imagine plus rien,
J'enfonce mon bonnet, qui tenoit déjà bien.
Quelquefois en poussant une voix de tonnerre,
Je fais le timballier sur les bords de ma chaire.

Le reste n'y est pas.

ÉPIGRAMME.

CONTRE UN MAUVAIS AUTEUR
QUI AVOIT FAIT UN POËME INTITULÉ
Tombeau de Turenne.

QUAND je vois Baudinet [1] avoir l'ame si vaine,
Que de nommer ses vers le tombeau de Turenne,
J'en raille et je le dis tout net.
Quoi ! c'est-là le Tombeau d'un si grand capitaine?
Non, non, mettons au bas d'un tombeau si mal fait :
« Ci-gît le pauvre esprit qu'a perdu Baudinet. »

[1] Nom en l'air.

PLACET AU ROI,

POUR LUI DEMANDER UNE ABBAYE.

Nous avons, grand Héros, deux desseins différents :
Vous, de vaincre vingt rois, et moi, vingt concurrents.
Mais l'un de ces desseins est mieux conçu que l'autre.
Que cependant tout iroit bien,
Si vous me répondiez du mien
Comme je vous réponds du vôtre!

CHANSON.

A MADAME DE PONTCHARTRAIN,

Qui dans le château de Pontchartrain pressoit depuis plusieurs jours l'auteur de faire contre elle une satire.

Ah ! quel écueil pour ma satire
Que madame de Pontchartrain !
Plus j'y veux trouver à redire,
Plus je vois que je rêve en vain.
Est-il un plus cruel martyre
Pour un railleur du genre humain ?
Ah ! quel écueil pour ma satire
Que madame de Pontchartrain !

C'est bien malgré moi que j'admire
Ce port noble, cet air serein,
Et ce majestueux sourire
Dont le pouvoir est souverain.
Ah ! quel écueil pour ma satire
Que madame de Pontchartrain !

Adieu, Toureil, je me retire :
Ma muse ailleurs ira son train.
Elle ne vit que de médire,
Elle mourroit ici de faim.
Ah ! quel écueil pour ma satire
Que madame de Pontchartrain !

SONNET.

A MONSEIGNEUR DE PONTCHARTRAIN,

CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES, ET GRAND ENNEMI DES LOUANGES.

Au sujet de la survivance de sa charge de secrétaire d'Etat, qui venoit d'être donnée à Monseigneur son fils.

La glorieuse survivance
Que ton fils vient d'avoir du roi !
Qu'il est digne, même sans toi,
D'une si belle récompense !

Il a ton esprit, ta prudence.
Il est ton fils en tout emploi.
Enfin tout ce que je lui voi
Est né pour la surintendance.

Je m'aperçois que tu pâlis
A son éloge que tu lis :
La délicatesse est extrême.

Surtout, point de mauvaise humeur.
Je suis audacieux rimeur,
Je te.... je te loûrois toi-même.

MADRIGAL.

AU ROI,

Pour remercier sa majesté de ce qu'elle avoit témoigné qu'elle ne cherchoit que l'occasion de faire du bien à l'auteur.

Grand roi, si ton bienfait n'est que digne de moi,
Ma pauvreté sera toujours extrême.
Il ne faut pas aussi qu'il soit digne de toi,
Il te rendroit pauvre toi-même.

BILLET

A MONSEIGNEUR DE PONTCHARTRAIN,

POUR AVOIR UNE PROMPTE AUDIENCE.

Certain rimeur jadis pédant,
(Qui pourtant n'est pas impudent,
Pourroit-il avoir audience ?
Bon Dieu ! qu'il seroit réjoui,
Si vous aviez la patience
D'ajouter à ces mots un oui !

LAINEZ.

PIÈCES DIVERSES.

LES DEUX AMOURS AU BAL,

À MADAME DE ***.

Deux habitants du pays de Cythère,
Amours nommés en langage vulgaire,
De par Vénus ayant commission,
Alloient remplir chacun leur mission.
L'un, de plaisirs et de fêtes avidé,
Ne respiroit que le monde et le bruit;
L'autre, toujours doux, modeste, timidé,
Fuyoit la foule et l'éclat qui la suit.

Nos voyageurs avoient fait longue traite;
Amours ne sont de roc ou de métal;
Où ferons-nous ce soir notre retraite?
Dit l'un des deux, à voix basse et discrète?
Où? d'un ton haut lui répond l'autre, au bal.
De gîte, ami, là nous n'aurons disette:
C'étoit alors le temps du carnaval.
Vers du M*** soudain prenant la route,
Comme un éclair ce dieu perce la voûte
D'un cabinet de cent feux éclairé.
D'objets brillants le bal étoit paré.
Les ris, les jeux, se mêlant dans la danse,

En folâtrant en marquoient la cadence.
Là, notre Amour, l'amateur du fracas,
Le turbulent, j'entends, non le modeste,
Notre Amour, dis-je, animant tout du geste,
Mettant en œuvre et bruns et blonds appas,
Que sais-je enfin ? toute la mécanique
Dont ces dieux-là se servent en tel cas,
Pas ne tarda qu'il ne trouvât pratique :
Mais las ! tandis qu'exerçant ses talents,
De plus d'un cœur il sait s'ouvrir l'entrée ;
Son compagnon, Amour du bon vieux temps,
Du temps jadis, renouvelé d'Astrée,
Dans son maintien, tremblant, mal assuré,
Baisse les yeux, en un coin retiré.
En vain pour lui son air demande grâce ;
Point de pitié pour le pauvre étranger ;
Nul cœur n'est là qui s'offre à l'héberger.
Nul : je dis trop : en un il trouva place,
En un je dis, et ce cœur fut le mien.
Ne demandez, Iris, par quel moyen
Ce jeune enfant sut chez moi s'introduire,
S'il me surprit, si je le voulus bien,
Point ne saurois au juste vous le dire :
Hors vous, alors mes yeux ne voyoient rien.

PORTRAIT DE MADAME DE MARTEL [1],

Connue auparavant sous le nom de Mademoiselle COULON.

Le tendre Apelle, un jour, dans ces jeux si vantés
Qu'Athènes autrefois consacroit à Neptune,
Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés,
Et prenant un trait de chacune,
Il fit de sa Vénus un portrait immortel.
Sans cette recherche importune,
Hélas ! s'il avoit vu la divine Martel,
Il n'en auroit employé qu'une.

POÉSIES ANACRÉONTIQUES.

SUR UNE BELLE JOURNÉE D'AUTOMNE.

Que vois-je à mon réveil !
Un ciel en feu tout à coup change :
Que devient à l'instant cet affreux appareil
D'un dieu qui gronde ou qui se venge ?
Le nuage craintif fuit devant le soleil,

[1] Dame connue par sa beauté autant que par son esprit.

Au souffle d'un zéphyr, un aquilon se range.
Ou Vénus en ce jour
Fait un nouveau frère à l'Amour,
Ou Bacchus fait vendange.

JOUISSANCE.

Coulez, coulez sans bruit, favorable rideau;
Faites prendre au grand jour les traits de la nuit même.
L'Amour a quitté son bandeau,
Il voit à plein tout ce qu'il aime
Sous le secret de son flambeau.
Que de jeux ! que d'efforts dans sa tendresse extrême !
Dix fois je l'ai vu du tombeau
Remonter, plein de gloire, à sa grandeur suprême.
L'Amour content est un peu blême,
Mais il est beau.

ACCOMMODEMENT AVEC LA RAISON.

Quoi ! toujours, Raison trop sévère,
Tu t'opposes à mes désirs,
Et viens troubler tous mes plaisirs !
Vois-tu cette bougie? Imite sa lumière :
Elle anime nos jeux, et ce charmant repas
Eclaire mes plaisirs et ne les trouble pas.

SUR UN CYGNE

Auquel l'auteur jetoit du pain en se promenant le long du canal de Fontainebleau.

Cygne voluptueux,
Veux-tu savoir, entre nous deux,
Pourquoi je t'aime?
Tu vis libre avec mille attraits,
Tu bois sans contrainte à longs traits,
Cygne, je bois, je vis de même;
Et Bacchus viendroit chez Rousseau [1]
Régler sur mes plaisirs la volupté suprême,
Si j'avois pour goûter un Champagne nouveau,
Ce col, qui ne te sert que pour boire de l'eau.

SUR LA TOCANNE, VIN DE PRIMEUR.

Ah! que je suis content de mon amour nouvelle!
Que de charmes, que d'agréments!
Elle est jeune, brillante, aimable et naturelle,
Et, quoique peu fidèle,
La volage fait mille amants,
Qui, sans être jaloux, n'ont du goût que pour elle.
Qu'elle enchante dans ce repas!
Qu'elle fait entre nous une agréable guerre!
A tant d'attraits, à tant d'appas,
Quoi! vous ne la connoissez pas?
Voyez-la briller dans mon verre.

[1] Fameux marchand de vin.

ÉPIGRAMMES.

LA COQUETTE.

Une coquette et des plus belles
Me dit à l'âge de vingt ans,
Que les cornes qu'Amour donne aux maris rebelles
Sont à peu près comme les dents :
En naissant elles font les maux les plus cuisants,
Dans la suite on mange avec elles.

CONTRE LINIÈRE.

Racine est mort, Linière vit ;
Juges si le bon goût pâtit.

CONTRE LE MÊME.

Qu'a donc Linière aujourd'hui?
Qu'il est sot avec un air sage !
Je vois le chagrin et l'ennui
Peints à grands traits sur son visage.
N'iroit-il point souper chez lui?

CONTRE DUCHÉ.

Quelle route, Duché, désormais vas-tu suivre?
Exilé du sacré vallon,
Vas-tu vendre au Liban tes écrits à la livre?
Ton *Jonathas* est mort par arrêt d'Apollon,
Quand le peuple hébreu le délivre;
Et la ville et la cour font mourir *Absalon*,
Quand ta muse le fait revivre.
Quelle route, Duché, désormais vas-tu suivre?

Je sens que je deviens puriste;
Je plante au cordeau chaque mot:
Je suis les Dangeaux à la piste,
Je pourrois bien n'être qu'un sot.

DU CERCEAU.

ÉPITRE.

A MONSIEUR ESTIENNE, LIBRAIRE DE PARIS,

Sur ce qu'il avoit prié l'Auteur de lui permettre d'imprimer ses Poésies.

Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.
Au nom de Dieu, quartier, monsieur Estienne!
Jamais en rien, vous le savez, hélas!
Ne vous fis tort, au moins qu'il me souvienne;
Et si l'ai fait, encor, posez le cas,
Gardez-vous bien que rancune vous tienne,
Les rancuniers sont mal menés là-bas.
Si ne voulez que tel mal vous avienne,
Pardonnez-moi d'une âme bien chrétienne,
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.

Je sais, qu'en l'art de bien mouler un livre
Vous égalez ces Estiennes fameux
Que vous comptez au rang de vos aïeux,
Et qui, dans vous commençant à revivre,
Nous font trouver dans un de leurs neveux
Ce que leur siècle a tant prisé dans eux :
Mais quand bien même, en dépit de la Parque,
Pour m'imprimer, revenant sur leurs pas,
Ils se pourroient échapper de la barque,

Où tous mortels vont après leur trépas;
Fût-ce Robert, ou fût-ce Charle Estienne,
Je lui dirois toujours la même antienne,
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.

Ne croyez pas qu'un chagrin misanthrope
Me fasse ici le prendre sur ce ton :
J'aime la gloire en enfant d'Hélicon;
Mais tel souvent après elle galope
Dont le Pégase à chaque moment choppe,
Et qu'elle fuit comme on fuit un larron.
Je la connois, j'ai fait son horoscope;
Quand on dit oui, la quinteuse dit non.
Or, s'il vous plait, en pareil accessoire
Irois-je faire un procès à la gloire?
Procès sur quoi? D'ailleurs c'est un grand cas
Si par procès la dame s'aprivoise;
Mais faisons mieux, et pour éviter noise,
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.

Vous me direz : cela vous plaît à dire.
Je sais le cas qu'on fait de vos écrits :
Les ai souvent oui priser et lire,
Par maints quidams, soi-disant beaux esprits;
La presse est grande à les faire décrire,
Or, mieux vaudroient moulés que manuscrits.
Grâces vous rends de votre courtoisie;
Car c'est de vous que part le compliment,
Honteux serois de mentir si crûment
A mon profit; de vous c'est ambroisie
Que je savoure assez bénignement.
Mais que mes vers soient bonne marchandise,

Comme prêchez, ou de mauvais aloi,
Comme entre nous me le paroît à moi;
Quand seroit vrai qu'à Paris on les prise,
Ne laisserois de vous dire tout bas,
Pour des raisons que trouverez de mise,
Monsieur Étienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Quelque parfait que puisse être un ouvrage,
En l'imprimant on lui fait mauvais tour;
Presque toujours il en reçoit dommage,
Maint en ai vu se hâler au grand jour.
Sur quoi souvent à part moi je recole:
Petit écrit donné sous le manteau,
Qu'on se dérôbe, et qui vient par bricole,
Ou bien moulé chez Pierre du Marteau,
Fût-il mauvais, nous paroît toujours beau,
Et pour l'avoir on ne plaint la pistole;
Qu'il cesse d'être et secret et nouveau,
On n'en voudra débourser une obole.
J'ai ce sonnet, mon voisin ne l'a pas,
Voilà par où le sonnet m'a su plaire,
Ce point de vue en fait le grand appas;
Est-il public, n'en fait-on plus mystère;
Il perd son sel dès-lors, et tombe à bas:
Monsieur Etienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Vers manuscrits souffrent des négligences
Qu'à vers moulés on ne pardonne pas:
Dans les premiers on les nomme licences,
Là tout s'excuse et se passe au gros sas;
Dans les seconds la moindre tache est crime.
Point de quartier de la part d'un lecteur,

Qui, sur le tour, la cadence et la rime,
Ne fait jamais nulle grâce à l'auteur.
Tant que mes vers sous la simple écriture
N'étant moulés, ni reliés en veau,
Dans les réduits iront *incognitò*,
Pour eux ne crains de fâcheuse aventure :
La pitié seule, en dépit des malins,
Garantira ces pauvres orphelins
De coups de bec : mais sur votre boutique
Si me mettiez jamais en rang d'oignon,
Point ne seroit de petit compagnon,
Point de grimand qui ne me fît la nique ;
Tels en savez qu'on a mis en beaux draps :
Monsieur Etienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Dès qu'à Paris on affiche un ouvrage,
C'est le tocsin que l'on sonne sur lui ;
Gens du métier, à qui tout fait ombrage,
Et toujours prêts à donner sur autrui,
Pour l'accabler l'attendent au passage.
Nouvel auteur qui se met sur les rangs,
A son début doit compter, s'il est sage,
De bien payer à ces petits tyrans
Sa bienvenue et son apprentissage.
Pour les lauriers, et la gloire et l'encens,
Qu'aux siens Phébus assigne pour tout gage,
Qu'il ne prétende être admis à partage.
Leur part en souffre, et c'est, selon leur sens,
Soupe de pain qu'on ôte à leur potage.
Sur ce pied-là, que de gens sur les bras !
Leur tenir tête, et montrer bon visage,
Seroit le mieux si j'avois du courage ;

Mais il me manque, et je crains les combats.
Monsieur Etienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Je le vois bien, contre toute aventure,
L'espoir flateur du débit vous rasseure ;
Car encor bien que soyez gracieux,
Point ne croirai, soit dit sans vous déplaire,
Qu'alliez-vous mettre en frais pour mes beaux yeux.
Si le faisiez, ne seriez bon libraire.
Mais s'il avient, comme tout se peut faire,
Que mes écrits, par un triste destin,
Triste pour sûr, mais assez ordinaire,
De la boutique aillent au magasin ;
Et que de-là, moisis dans la poussière,
Ils soient enfin livrés à la beurrière,
Et tous en bloc vendus pour un douzain ;
Qu'en direz-vous ? Ce seroit bien le pire,
Vous en seriez pour nombre de ducats ;
Et quant à moi, je n'en ferois que rire,
En vous disant, avois-je tort de dire,
Monsieur Etienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Mais supposons, contre toute apparence,
Que lesdits vers, puisque ainsi vous le plaît,
Par la faveur d'une heureuse influence,
Seront prisés et vendus, qui plus est.
Je ne dis pas que ne soit quelque chose ;
Force écrivains s'en contenteroient bien ;
Et puis de gloire une petite dose
Chez les rimeurs ne gâta jamais rien.
Mais croyez-vous, quoique l'ouvrage plaise,
Que l'on n'ait rien d'ailleurs à discuter,

Et que l'auteur en soit plus à son aise ?
J'ai vu, pour moi, bien des gens en douter;
Maints en connois qu'on a menés bien roide,
Et, comme on dit, plus vite que le pas;
Chat échaudé, croyez-moi, craint l'eau froide.
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Pour ces raisons, et pour bien d'autres causes
Que sur ce point je pourrois alléguer,
Mes petits vers resteront lettres closes,
Et vous plaira ne les point divulguer.
De mon vivant ne veux les voir paroître;
Quand serai mort, alors serez le maître;
Si demandez quand sera: vous dirai,
Que ce sera le plus tard que pourrai.
Vous convient donc un peu de temps attendre :
Et vous prendrez, je crois, le tout en gré :
Ne voudriez que je m'allasse pendre
Pour abréger, au moins rien n'en ferai;
Si le comptiez, compteriez sans votre hôte;
Mais moi défunt, je suis à vous sans faute.
Prenez mes vers, faites-en vos choux gras,
Force sera de souffrir ce martyre,
Parce qu'alors ne pourrai plus vous dire,
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Ne sais-je même encore, quand j'y pense,
S'il y feroit bien sûr après ma mort;
Ne vous hâtez de vous mettre en dépense,
Que n'aie eu temps de m'endormir bien fort.
Certains défunts, qu'il ne vous en déplaise,
Sont quelquefois d'humeur assez mauvaise :

On parle tant partout de revenants;
Si par hasard j'allois être du nombre,
Ce que je pense étant chez les vivants,
Le penserois tout de même étant ombre.
Or, vous le dis, avenant mon trépas,
Si m'aperçois que chez vous on s'empresse
A me mouler et mettre sous la presse,
Point ne vous puis répondre qu'en ce cas
Sur le minuit quelquefois ne revienne,
En vous criant, quartier, monsieur Estienne!
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.

POÉSIES DIVERSES.

NÉCESSITÉ DE LA CRITIQUE,

OU LE GRAND PREVÔT DU PARNASSE.

On gronde contre la satire,
Et Cottin dit qu'on a raison.
Mais quoi que Cottin puisse dire,
Dans l'étrange démangeaison
Qu'en notre siècle on a d'écrire,
Il nous faut ce contre-poison.
Écrire en vers, écrire en prose,
Au temps passé c'étoit un art;
Au temps présent c'est autre chose.
Tant bien que mal, à tout hasard,
Rime qui veut, qui veut compose,
Se dit habile, ou le suppose,
Entre au chorus ou chante à part,

Est pour un tiers ou pour un quart,
Fournit le texte, ou fait la glose,
Et tout le monde en veut sa part.

Dites-nous, Muses, d'où peut naître
Cette heureuse fécondité?
Est-on savant quand on veut l'être?
Cela n'a pas toujours été.
Il en coûtoit à nos ancêtres,
Ce ne fut pas pour eux un jeu;
Ce qui coûtoit à ces grands maîtres,
Pourquoi nous coûte-t-il si peu?

Vanité sotte, qui présume,
Par un aveugle et fol orgueil,
De son esprit et de sa plume,
Voilà d'abord le grand écueil.
Item, le temple de mémoire
Est un très-dangereux appas.
Mais en griffonnant pour la gloire,
L'encre toujours ne coule pas;
Et quelquefois avient le cas
Que l'on casse son écritoire.
Item, soit à bon titre, ou non,
On dit, mes œuvres, mon libraire,
Et l'on voit en gros caractère
Afficher son livre et son nom.
Item, chacun a sa folie;
Item, aujourd'hui tout est bon,
Et tout ouvrage se publie.
Ce qu'un homme a rêvé la nuit,
Ce qu'il a dit à sa servante,

Ce qu'il fait entre sept et huit,
Qu'on l'imprime et le mette en vente,
L'ouvrage trouve son débit;
Et quelquefois, sans qu'il s'en vante,
L'Auteur y gagne un bon habit.
Item, quand on ne sait mieux faire,
On forge, on ment dans un écrit.
Item, on ne sauroit se taire,
Et nous avons tous trop d'esprit.
Autre grand *Item*, il faut vivre :
Voilà comment se fait un livre.

De-là nous viennent à foison
Maigres livrets de toute sorte.
Ils n'ont ni rime ni raison;
Cela se v nd toujours, qu'importe?
Tous les sujets sont presque usés,
Et tous les titres épuisés;
Jusques à des contes de fées,
Dont on a fait long-temps trophées:
Le désordre croît tous les jours;
Je crie, et j'appelle au secours.
Quand viendra-t-il quelque critique
Pour réformer un tel abus,
Et purger notre république
De tant d'écrivains de bibus!
A l'aspect d'un censeur farouche,
Qui sait faire valoir ses droits,
Un pauvre auteur craindra la touche,
Et devant que d'ouvrir la bouche,
Y pensera plus d'une fois.
Je touche une fâcheuse corde

Et crois déjà de tous côtés
Entendre à ce funeste exorde
Nombre d'auteurs épouvantés,
Crier tout haut, miséricorde !
Soit fait, messieurs, j'en suis d'accord;
Mais quand le public en furie
Contre vous et vos œuvres crie
Miséricorde encor plus fort,
Que lui répondre, je vous prie ?
C'est un mal, je ne dis pas non,
Qu'un censeur rigide et sévère,
Qui le prend sur le plus haut ton,
Qu'on hait, et pourtant qu'on révère ;
Mais si c'est un mal, c'est souvent
Un mal pour nous bien nécessaire;
Un critique, au pays savant,
Fait le métier de commissaire.

Bornons-nous, sans aller plus loin,
A la seule gent poétique;
Plus que toute autre elle a besoin
De commissaire et de critique.
Les poëtes sont insolents,
Et souvent les plus misérables
Se trouvent les plus intraitables.
Fiers de leurs prétendus talents,
Ils prendront le pas au Parnasse,
Et sur Virgile et sur Horace,
S'il n'est des censeurs vigilants,
Pour chasser ces passe-volants,
Et marquer à chacun sa place.
D'abord ces petits avortons

Viennent se couler à tâtons :
Ils sont soumis, humbles, dociles,
Souples à prendre des leçons
Des Horaçes et des Virgiles;
Et devant ces auteurs habiles
Sont muets comme des poissons.
Mais quand enfin cette vermine
Sur le Parnasse a pris racine,
Elle s'ameute et forme un corps
Qui se révolte et se mutine;
Dès qu'une fois elle domine,
Adieu Virgile et ses consorts:
Dans quelque coin on les confine,
Et si Phébus faisoit la mine,
Lui-même on le mettroit dehors.

Comment Ronsard et sa Pléiade,
Dont un temps le règne a duré,
Dans leur grotesque mascarade
Nous l'avoient-ils défiguré!
Crasseux, déguenillé, maussade,
Plus bigarré qu'un arlequin;
Affublé d'un vieux casaquin,
Fait à peu près à la françoise,
Mais d'étoffe antique et gauloise,
Sans goût, sans air, le tout enfin
Brodé de grec et de latin.
C'étoit dans ce bel équipage
Qu'Apollon, noir comme un lutin,
Se faisoit partout rendre hommage :
Mais, après un long esclavage,
Enfin Malherbe en eut pitié,

Et l'ayant pris en amitié,
Lui débarbouilla le visage,
Et le remit sur le bon pié :
Renvoyant à la friperie
Ses haillons et sa broderie.

Alors dans le sacré vallon
On décria la vieille mode ;
Et Malherbe sous Apollon
Fit publier un nouveau code,
Défendant ces vieux passements,
Qu'avec de grands empressements
On alloit chercher pièce à pièce,
Au Latium et dans la Grèce.
Ronsard en fut triste et marri,
Perdant beaucoup à ce décri ;
Il en pleura même, et de rage
Il se souffleta le visage,
Et s'alla cacher dans un trou,
En se soufletant tout son sou.
Les Muses n'en firent que rire,
Et demandoient par quel hasard
Ronsard, si vanté pour bien dire,
Donnoit des soufflets à Ronsard.

Cependant tout changea de face
Sur l'Hélicon et le Parnasse ;
C'étoit un air de propreté,
Plein de grandeur et de noblesse ;
Rien de fade, ni d'affecté
N'en altéroit la dignité :
Le bon goût et la politesse

Brilloient dans la simplicité.
Laissant la frivole parure
Aux fades héros de romans,
On emprunta de la nature
Ses plus superbes ornements.
Vous eussiez vu, les jours de fêtes,
Phébus et les neuf doctes sœurs
N'employer, pour orner leurs têtes,
Que des lauriers mêlés de fleurs.

Mais cette mode trop unie
Ennuya bientôt nos François;
Au mépris des nouvelles lois
Ils revinrent à leur génie,
Et réclamèrent tous leurs droits.

Nous aimons trop la bigarrure,
Je ne puis le dire assez haut,
Voilà notre premier défaut,
Et c'est depuis long-temps qu'il dure.
Il durera, j'en suis garant,
Quoique le bon sens en murmure :
Si l'on le quitte, on le reprend,
Même en dépit de la censure;
On veut du rare et du nouveau;
Le tout sans règle et sans mesure :
En outre on lasse le pinceau;
Mais à charger trop le tableau
On vient à gâter la peinture;
Et, voulant le portrait trop beau,
On fait grimacer la figure.
Soit poëtes, soit orateurs,

C'est là qu'en sont bien des auteurs.
Nous nous mettons à la torture
Pour alambiquer un écrit;
Nous voulons partout de l'esprit,
Du brillant, de l'enluminure:
C'est un abus, ne forçons rien,
Laissons travailler la nature,
Et sans effort nous ferons bien.
Il en coûte pour l'ordinaire,
Par cet entêtement fatal,
Plus à certains pour faire mal,
Qu'il n'en coûteroit pour bien faire.

Me voilà dans un fort beau champ;
Mais je prêche, et peut-être ennuie,
Comme bien d'autres en prêchant;
Je finis donc, et je m'essuie:
Bel exemple, sans me flatter,
Si l'on vouloit en profiter.

Or, durant cette maladie
Dont l'Hélicon fut infecté,
On bannit la simplicité
Sous Malherbe tant applaudie.
Pointes, équivoques dans peu,
Et jeux de mots vinrent en jeu;
On vit l'assemblage grotesque
Du sérieux et du burlesque:
Le phébus, le galimatias,
Parurent avec assurance;
Et comme si l'on n'étoit pas
Assez fou, quand on veut, en France,

On fut avec avidité
Chercher jusques dans l'Italie
Des secours dont par charité
Elle assista notre folie.
Apollon se muoit en vain
De faire mainte remontrance :
Nos gens suivoient toujours leur train,
Et tout alloit en décadence.

Mais quand ce dieu plein de prudence
Eut pris Boileau pour son prevôt,
Combien d'auteurs firent le saut!
On voyoit détaler en bande
Tous ces messieurs de contrebande;
Chapelain couvert de lauriers
Sauta lui-même des premiers,
Et perdit, dit-on, dans la crotte,
Et sa perruque et sa calotte.[1]
Il crioit, prêt à trébucher,
Sauvez l'honneur de la Pucelle;
Mais Boileau, plus dur qu'un rocher,
N'eut pitié ni de lui, ni d'elle.

Pradon voulant parlementer,
Fit d'abord de la résistance,
Et parut quelque temps lutter:
Même en poëte d'importance,
Il appela de la sentence;

[1] Allusion à une parodie du Cid sur Chapelain, parodie à laquelle Boileau a, dit-on, contribué.

Mais il fallut toujours sauter,
Et l'on n'a point jugé l'instance.
Sous le manteau de Régulus [1]
On eût épargné sa personne;
Mais le pauvre homme n'avoit plus
Qué le justaucorps d'Antigone. [2]

QUINAULT, par la foule emporté,
Quinault même fit la culbute;
Mais un appel interjeté
Le vengea bientôt de sa chute.
On vit les Muses en rumeur
A l'envi prendre en main sa cause:
Quelques gens de mauvaise humeur
Vouloient pousser plus loin la chose,
Insistant qu'on fît au plus tôt
Le procès au pauvre prévôt.
Mais hélas! qu'un prevôt s'échappe,
Le cas est digne de pardon;
Il n'est pas infaillible, non,
Plus ne prétendroit, fût-il pape.

CEPENDANT les plus emportés,
Dans cette émeute générale,

---

[1] Tragédie de Pradon qui fut bien reçue.

[2] Autre tragédie du même auteur, qui fut mal reçue. C'est par allusion au sort de ces deux pièces qu'un seigneur ayant trouvé Pradon qui portoit un assez mauvais justaucorps sous un beau manteau d'écarlate, lui dit: *Pradon, voilà le manteau de Régulus, et le justaucorps d'Antigone.*

Etoient les rimeurs maltraités.
Les Cotins, chefs de la cabale
Murmuroient et crioient tout haut,
Voyez-moi ce prevôt de balle,
Il n'a pas épargné Quinault.
Mais Phébus, d'une œillade fière,
Les rejetant avec mépris,
Leur dit d'un ton ferme et sévère,
Paix, canaille de beaux esprits,
Qui n'avez fait ici que braire,
Si sur Quinault on s'est mépris,
J'y veillerai, c'est mon affaire.
Quant à vous, perdez tout espoir,
Et ne me rompez plus la tête;
Mon prevôt a fait son devoir.

Ainsi se calma la tempête,
Et Quinault, s'étant présenté,
Dans ses griefs fut écouté.
On déclara, vu la requête,
Bien appelé comme d'abus,
Et le prevôt resta camus.
Il fut même sur le Parnasse
Réglé, sans contestation,
Qu'auprès d'Orphée et d'Amphion
Il iroit reprendre sa place;
Et puis Phébus, d'un air humain,
Lui mit sa propre lyre en main,
Non que la sienne fut usée;
Mais par un noble et fier dédain
De la voir à tort méprisée,
En tombant il l'avoit brisée :

On en fit recueillir soudain
Tous les morceaux jusques au moindre;
Mais on les recueillit en vain,
Et l'on ne put les bien rejoindre.

Tel fut le destin de Quinault,
Seul de tous où le commissaire,
A son égard un peu corsaire,
Se soit trouvé pris en défaut.
Pourtant en paya-t-il l'amende,
Et de mainte muse en courroux
Essuya verte réprimande,
On a dit même quelques coups.
Dans tout le reste irréprochable,
Faisant sa charge avec hauteur,
A tout mauvais et sot auteur
Il fut prevôt inexorable.
Sur les grands chemins d'Hélicon,
Dont il fit presque un Montfaucon,
On voyoit de loin les squelettes
De cent misérables poëtes;
Exemple dont le seul aspect
Tenoit les rimeurs en respect.
Il est bien vrai qu'en sa vieillesse
Il laissa tout à l'abandon,
Et fit sa charge avec mollesse;
Quand on est vieux, on devient bon.
Un reste de terreur empreinte
Retenoit pourtant les esprits,
Et l'on ne pensoit qu'avec crainte
Au sort de tant d'auteurs proscrits.
Dans cette vieillesse impuissante,

Son ombre encore menaçante
Arrêtoit les plus résolus;
Mais cette ombre fière et glaçante,
Cette ombre même, hélas! n'est plus.
Dans cette espèce d'interrègne,
Tout dégénère et dépérit,
Et faute d'un prevôt qu'on craigne,
Chacun sur pied de bel esprit
Arbore déjà son enseigne.
Les Cotins, bravant les lardons,
De tous côtés semblent renaître;
Et comme en un temps de pardons,
On voit hardiment reparoître
Les Pelletiers et les Pradons.

Apollon, c'est vous que j'appelle,
De ce mal arrêtez le cours.
Le prix de la gloire immortelle
Est en proie aux joueurs de vielle;
Et la plus brillante des cours,
Votre cour autrefois si belle,
Devient un grenier de gabelle,
Et s'encanaille tous les jours.
Déjà qui veut sur le Parnasse
S'établit comme en son foyer.
Tel croit tout charmer, qui croasse,
Tel en chantant semble aboyer.
Tel peignant sans art et sans grâce
A peine est digne de broyer.
Tel fait des vers qui, quoi qu'il fasse,
Semblent tous faits par contumace;
Et tel pour titre ose employer

Des vers qu'il prit à la tirace,
Savant dans l'art de giboyer.
Confondu parmi cette crasse,
Corneille, pour garder sa place,
En est réduit à guerroyer ;
Et Racine rencontre en face
Tantôt le Clerc, tantôt Boyer.
Quel dépit pour le grand Horace,
D'avoir à soutenir l'audace
D'un fat qui vient le coudoyer !
Le mal plus loin va se répandre,
Si l'on n'y met ordre au plus tôt ;
Muses, songez à vous défendre ;
Au spécifique, un bon prevôt :
Un bon prevôt, mais où le prendre ?

Je pourrois, s'il m'étoit permis,
En nommer un digne de l'être,
Par ses soins en honneur remis,
Et plus grand qu'il n'étoit peut-être ;
Homère assez le fait connoître.
Il a tous les talents qu'il faut
Pour un emploi si nécessaire ;
Je ne lui vois qu'un seul défaut :
C'est que ce métier salutaire,
De blâmer ce qui doit déplaire,
De reprendre et n'épargner rien,
Ce métier qu'il feroit si bien,
Il ne voudra jamais le faire.
Attaqué par maint trait félon,
Jamais contre le noir frelon
Il n'employa ses nobles veilles ;

Et comme le roi des abeilles,
Il fut toujours sans aiguillon.

A son défaut cherchez quelque autre
Qui, plus hardi, qui, moins humain,
Pour votre gloire et pour la nôtre
Ose à l'œuvre mettre la main.
Du Parnasse arbitre suprême,
Si vous prisez mon zèle extrême,
Faites-le voir en m'exauçant.
Helas! peut-être en vous pressant
Fais-je des vœux contre moi-même.

PLAINTES

SUR LA LENTEUR ET LA NÉGLIGENCE DU MESSAGER DU MANS.

Ce n'est point l'intérêt, ni l'amour de la gloire,
Qui me fait en ce jour importuner les cieux;
Je n'ai rien à prétendre au temple de mémoire,
Le vif éclat de l'or n'éblouit point mes yeux :
De ces foibles honteux mon âme préservée
N'écoutera jamais de si bas sentiments;
Tout ce que je demande, est la prompte arrivée
Du messager du Mans.

Déja plus de vingt fois le soleil et la lune
Ont regné tour à tour,
Depuis que je languis dans ma triste infortune.
Déjà la lumière du jour
A vingt fois pour le moins fait place à la chandelle,
Sans que, durant un si long temps,

On ait vu dans ces lieux la noble haridelle
Du messager du Mans.

Cependant je languis, et ma douleur profonde
Me fait perdre le jugement :
Qu'avez-vous, me dit tout le monde?
Vous êtes depuis peu tout je ne sais comment.
Hélas ! si l'on savoit la cause
De ces maux cruels et pressants !
Si l'on savoit ; et quoi? Non, je ne puis, je n'ose,
Et je ne le dirai qu'au messager du Mans.

Quel démon cruel et barbare
Si long-temps l'arrête en chemin?
Quel ennemi secret, quel envieux destin,
L'un de l'autre tous deux si long-temps nous sépare?
Non, je ne puis souffrir tous ces retardements,
Je veux moi-même aller le chercher et le suivre ;
Car c'en est trop, et je ne puis plus vivre,
Si je ne vois le messager du Mans.

Quoi ! tout le jour à ma pensée
Son image viendra s'offrir ;
Et ma douleur présente, et ma douleur passée,
Me feront doublement souffrir ?
Encore si la nuit, dans un repos tranquille,
Contre tous mes chagrins je trouvois un asile !
Mais non, quand le sommeil vient assoupir mes sens,
Si je rêve, je rêve au messager du Mans.

Si pour calmer un peu ma triste inquiétude
Je prends quelque livre à la main,

D'abord son souvenir vient troubler mon étude,
Et me fait perdre mon latin.
Oui, j'ai beau tout tenter, rien ne peut m'en distraire,
Et je passe souvent tout le jour, à quoi faire?
Le dirai-je? à compter les heures, les moments
Que retarde en chemin le messager du Mans.

Avouons ici ma foiblesse;
Jamais le plus touché des plus tendres amants
A-t-il plus fait pour sa maîtresse?
Non, jamais les Cyrus, les héros de romans,
N'ont soupiré, j'ose le dire,
Après le cher objet qui causoit leurs tourments,
Comme nuit et jour je soupire
Après le messager du Mans.

Si quelqu'un vient à ma rencontre,
Je vais le prendre au dépourvu.
Et lui disant : Ne l'avez-vous point vu?
Bon gré mal gré je veux qu'il me le montre.
S'il me demande : Et qui? je demeure en suspens,
Et j'admire son ignorance,
Croyant que comme moi tout le monde ici pense
Au messager du Mans.

J'ENTENDS crier : Grande nouvelle!
J'accours avec empressement;
De quoi s'agit-il donc? vétille, bagatelle,
D'une victoire seulement.
Et qu'ai-je affaire ici de nouvelle de guerre?
A tous moments, en tous lieux j'en entends;
On m'en dit d'Allemagne, on m'en dit d'Angleterre,
Et l'on ne m'en dit point du messager du Mans.

Un voyageur enfin, plus charitable,
Entrant dans ce qui fait ma peine et mon souci,
M'annonce d'un air agréable
Qu'il le vit l'autre jour, quoiqu'un peu loin d'ici.
J'admire son bonheur; et je lui porte envie,
Je le montre à tous les passants;
Et renforçant ma voix devant tous je m'écrie :
L'heureux homme ! il a vu le messager du Mans.

Je fais le guet, planté tout le jour sur ma porte,
Tantôt assis, tantôt debout;
Et soit qu'on entre, ou soit qu'on sorte,
Je vois et j'examine tout.
L'esprit tout occupé de cette unique affaire,
Alerte au moindre bruit, si par hasard j'entends
Quelque cheval hennir, ou bien quelque âne braire,
Je crois toujours que c'est le messager du Mans.

Entendrai-je bientôt gringotter ses sonnettes,
Le verrai-je bientôt entrer superbement,
Claquant son fouet et piquant ses mazettes,
Quand viendra-t-il ce messager charmant?
Les forêts, les rochers, et les creux des fontaines
Retentissent partout de mes gémissements;
Seras-tu donc le seul insensible à mes peines,
Barbare messager du Mans?

Hélas ! lorsqu'à Rouen tu me faisois tant d'offres,
Si tu voulois si tard m'apporter mes deux coffres,
Falloit-il t'en charger,
Bourreau de messager?
Je m'en souviens encor, tu ne peux t'en défendre,

Dans six jours au plus tard tu devois me les rendre,
Tu me l'avois juré ; sont-ce là tes serments,
Perfide messager du Mans ?

Que diras-tu pour ton excuse,
Si rien pourtant peut t'excuser ?
Cherche quelque détour, invente quelque ruse,
Ingrat, je t'aiderai moi-même à m'abuser.
Pour toi je sens encore un reste de tendresse,
Malgré tous mes ressentiments :
O ciel ! peut-on avoir tant de foiblesse
Pour un maraud de messager du Mans !

Parle enfin, dis-moi quelque chose ;
Qui t'a si long-temps retenu ?
De ces délais cruels viens m'apprendre la cause !
Dis, ne devrois-tu pas être déjà venu ?
Quoi ! tes rosses n'ont pu faire un si long voyage ?
Des brigands t'ont volé tout ton pauvre équipage ?
On t'a roué de coups ? Plût à Dieu ! Mais tu mens,
Traître de messager du Mans.

Dis plutôt qu'à trinquer bornant ta diligence,
T'arrêtant à chaque bouchon,
Partout où tu trouvois le cidre, ou le vin bon,
Tu ne songeois, coquin, qu'à te garnir la panse.
Dis qu'avec tes pareils, tous mauvais garnements,
Sans cesse t'amusant à boire,
De mes coffres reçus tu perdis la mémoire,
Fripon de messager du Mans.

Rien ne peut désormais arrêter ma colère ;
Tu périras, ingrat, l'arrêt en est porté ;

Non, je n'écoute plus ni soupirs, ni prière,
Tu n'as que trop long-temps outragé ma bonté.
Je veux que sans miséricorde
On t'attache au bout d'une corde,
Pour être un bel exemple aux messagers trop lents,
Pendard de messager du Mans.

Venez, implacables furies,
Tisiphone, Mégère, et vous, triste Alecton,
Sortez du manoir de Pluton,
Pour exercer toutes vos barbaries.
Inventez, s'il se peut, quelques nouveaux tourments:
Vous punissez là-bas de peines éternelles
Des ombres bien moins criminelles,
Que n'est le messager du Mans.

Mais quē dis-je? où m'emporte une triste vengeance?
Calmons-nous pour un temps, soyons plus retenus:
Ayons encor quelque indulgence,
Du moins jusqu'à ce que mes coffres soient venus.
La prudence le veut, la raison le demande:
Laissons après cela travailler les sergents;
Qu'on brûle si l'on veut, qu'on assomme ou qu'on pende,
Le messager du Mans.

Cependant j'en tiens pour mon compte;
Mais si jamais j'y suis repris,
Si messager du Mans après cela m'affronte,
Je veux être étrillé de la Flèche à Paris:
Je veux aller le trot d'ici jusqu'en Bohême,
Je veux avoir procès avec des bas-Normands,
Et pour dire encor plus, je veux passer moi-même
Pour messager du Mans.

LA NOUVELLE ÈVE,

CONTE.

PAIN dérobé réveille l'appétit.
A tout péché la loi qui l'interdit
Est un attrait, est une rocambole.
D'aller vers là, de revenir ici,
Est-il permis quand on le veut ainsi,
On s'en soucie autant que d'une obole :
Mais que la loi dise, je le défends,
Nous y courons, et notre cœur y vole.
D'Ève en cela nous sommes tous enfants:
Ne la traitons point trop en criminelle;
Elle eut grand tort, je ne l'excuse point,
De là nous vint la tache originelle;
Mais tel lui fait son procès sur ce point,
Qui dans sa place en auroit fait comme elle.

AINSI parloit certain époux, un jour,
A sa moitié, qui contre notre mère
Murmuroit fort, la blâmoit en colère,
De nous avoir joué le vilain tour,
Dont vint, hélas ! toute notre misère.
Ah ! disoit-elle, avoir précipité
Et son époux et sa postérité,
Dans tant de maux ! pourquoi? Le tout en somme
A l'appétit d'une insipide pomme;
Notre mère Ève avoit bien mauvais goût.
Bon ou mauvais, le fruit ne fut la cause,
Dit le mari, du mal qui gâta tout,

Mais bien la loi qui défendoit la chose ?
Cette défense en fit tout le ragoût.
Qu'ainsi ne soit, poursuivit-il; je gage
Que qui voudroit vous interdire ici
Chose d'ailleurs dont vous n'auriez souci,
Je dis bien plus, qui vous feroit dommage,
Vous en seriez aussitôt à la rage.
Moi ! dit la dame. Oui, vous, dit le mari,
Vous le feriez, sans faute, je le jure,
Et je suis prêt d'en faire le pari.
Elle y consent, accepte la gageure.
Somme d'écus, et grosse, à ce qu'on dit,
Fut stipulée entre eux deux à crédit.

Je ne veux point, dit l'époux débonnaire,
Vous commander chose pénible à faire.
Voici le fait. Quand vous allez au bain,
La mare à gauche est sur votre passage;
Si vous pouvez, en faisant le chemin,
Un mois durant, en tout être assez sage
Pour ne plonger au bord du marécage
Les deux pieds nus, je vous quitte le gain.
Mais en passant prenez garde au naufrage,
Vous payerez le pari haut la main.

Or, cette mare étoit, à le bien dire,
Un vrai bourbier égoût de basse-cour;
Pour l'éviter on eût fait un grand tour.
De ce défi l'on se met fort à rire,
La dame y taupe, et de grand appétit,
C'étoit marché donné, sans contredit,
Autant valoit argent dans sa cassette :

On met déjà la gageure à profit,
On songe à faire et telle et telle emplette;
Nouveaux bijoux viendront sur la toilette,
Et sur le tout, un bel et bon habit.

On s'en va donc au bain à l'ordinaire,
Non sans lorgner la mare en tapinois;
Dans un début c'en étoit assez faire,
On s'en tint là pour la première fois.
Allant, venant, bientôt on s'accoutume
A l'eau verdâtre, à la fange, à l'écume;
Avec le temps on s'accoutume à tout :
On fit bien plus, enfin, on y prit goût.
L'esprit de l'homme est une étrange pièce,
Et quand je dis de l'homme à cet égard,
La femme est là comprise sous l'espèce,
Pour les deux tiers au moins et demi-quart.
Le fait présent rend la chose notoire.
La bonne dame alla se figurer
Certain plaisir, si l'on en croit l'histoire,
A barboter dans une eau sale et noire;
Et le défi commença d'opérer.
L'eau de son bain, encor que claire et nette,
Lui sembloit fade au prix de celle-là;
Peut-être aussi le diable s'en mêla :
Quoi qu'il en soit, la dame fut discrète,
Et n'en dit rien d'abord à Jeanneton,
Qui la suivoit; c'étoit sa chambrière,
Et qui pis est, confidente, dit-on,
D'une humeur souple, et très-fine ouvrière,
Elle entendoit la dame à demi-ton;
Avoit d'ailleurs l'ame si complaisante,

Que dans cent ans, ou plus que je ne mente,
A sa maîtresse elle n'auroit dit non.
Mais c'est assez parlé de la suivante,
A la signore il nous faut revenir.
A chaque instant la passion s'augmente,
Dans son harnois on a peine à tenir :
La mare étoit toujours plus attrayante,
Pour résister il falloit faire effort,
On s'approchoit toujours plus près du bord.
Ce n'étoit plus le bain, c'étoit la mare
Que l'on cherchoit par un ragoût bizarre.
Là barbotoit maint petit caneton,
On les montroit du doigt à Jeanneton,
On leur portoit envie ; et si la dame
Eût pu contre eux troquer honnêtement,
Elle eût voulu, dans le fond de son ame,
Devenir cane, au moins pour un moment.

Mais bien souvent l'occasion prochaine
Beaucoup plus loin que l'on ne veut nous mène.
La dame un jour sur le bord s'arrêtant,
Dans un accès subit et violent,
Vint à tirer un pied hors de la mule,
Et de la plante en effleura l'étang.
La bonne dame en resta là pourtant,
Et le remit aussitôt par scrupule ;
Non que son cœur ne fût bien combattu,
Mais il est bon d'avoir de la vertu.

On, le mari, par certaine ouverture,
Guettoit sa femme, observoit son allure,
Rioit sous cape, et comptoit par ses doigts,

Qu'elle n'iroit jamais au bout du mois.
Il comptoit bien, remarque la chronique.
Deux tiers n'étoient passés à beaucoup près,
Qu'arrive enfin, enfin le jour critique.
Le traître époux, qui voyoit les progrès,
A sa moitié voulut donner le change,
Dit qu'il alloit mettre ordre à la vendange,
Puis faire un tour, pour revenir au frais.
Il sort aux champs, et quelque temps après
Par le dehors rabat chez la fermière;
Là se tient clos, et se met aux aguets.
Bientôt il voit et dame et chambrière
Se mettre en marche avec tous leurs agrès.
Allant au bain, l'on fait pose au marais,
On le contemple, ou s'en arrache à peine,
Comme du bord d'une claire fontaine;
En soupirant l'on s'en arrache enfin,
Et vers l'étuve on poursuit son chemin.

Mais dans le bain un feu secret consume,
On en sortit plus tôt que de coutume,
L'esprit rêveur, l'air inquiet, chagrin;
On se tourmente et l'on chicane en vain,
La passion presse, le cœur chancelle,
Et la vertu ne bat plus que d'une aile.

C'est trop souffrir, non, Jeanneton, vois-tu,
Dit la maîtresse, en annonçant l'antienne,
Il n'est défi, ni gageure qui tienne,
Je ne m'en mets en peine d'un fétu :
Je te le dis tout net, et le déclare,
J'ai résolu d'essayer de la mare.

Dis sur cela tout ce que tu voudras,
Que l'on le sache, ou ne le sache pas,
Ce m'est tout un; il iroit de ma vie,
Que je voudrois en passer mon envie.

Vraiment, madame, est-ce donc si grand cas,
Dit Jeanneton ! pourquoi tant de mystère ?
Je m'en doutois; vous êtes bonne aussi
De vous troubler et prendre du souci :
Vous le voulez? Eh bien, il faut le faire.
Premièrement, monsieur n'est pas ici.
Qui vous verra ? Personne, je l'assure.
Quitte, après tout, à perdre la gageure,
Le grand malheur ! en mourrez-vous de faim?
Contentement passe richesse enfin.
Mais non, si bien nous ourdirons la trame,
Que vous aurez le plaisir et le gain.
Va, Jeanneton, tu vaux trop, dit la dame;
Ne mettons point la partie à demain.

Sur ce propos, on s'ajuste, on s'agence,
Et vers la mare on marche en diligence,
A beaux pieds nus, et pantoufles en main.
La dame alloit la première et bon train,
Et Jeanneton faisoit l'arrière-garde.
Chemin faisant, l'on observe avec soin,
S'il n'est point là de mouchard qui regarde:
Nul ne paroît, et monsieur est bien loin.
Les pieds brûloient, d'abord on en hasarde
Un dans le lac, pour sonder le terrain.
On le retire, et l'autre prend sa place,
Que tout de même on retire soudain.

Pour faire court, après quelque grimace,
Tous deux de suite, on vous les plonge à plein
Jusqu'à la vase, où gitoit la grenouille.
Dieu sait la joie ! on s'en donne à loisir ;
On est à même, on tripote, on patrouille,
Et jamais bain ne fit tant de plaisir.

Durant cela, l'époux, ne vous déplaise,
De son réduit voyoit le tout à l'aise,
Et se savoit très-bon gré dans le cœur
De n'avoir point mis à plus forte épreuve
Une vertu si fragile et si neuve ;
Il en pouvoit arriver du malheur.
Il en frémit, et, sur cette pensée,
Croyant l'affaire assez avant poussée,
Sort vers la dame avec un ris moqueur.
Un revenant eût fait moins de frayeur.
Et vite, et vite, on se sauve, on détale ;
Mais à pieds nus, l'on ne court pas si fort :
Le mari joint la dame dans la salle :
Hé bien, dit-il, dès le premier abord,
Que pensez-vous de la pomme fatale ?
Ève, à présent, a-t-elle si grand tort ?

LES TISONS.

Puisque des vents du nord la cohorte incivile,
Sortant de ses froides prisons,
Vient encore infester la campagne et la ville,
Cherchons en nos foyers contre eux un sûr asile,
Et revenons à nos tisons.
Chers tisons, on a tort de vous quitter sans peine,

Aux premières lueurs de la belle saison ;
Un rayon de soleil échappé dans la plaine,
Fait à tous vos clients déserter la maison :
Chacun vous abandonne, on sort, on se promène ;
On foule l'herbe et le gazon ;
Ce n'est que le froid seul qui vers vous nous ramène ;
Ce devroit être la raison.

Je reconnois que rien n'égale
Le vif éclat de ces couleurs,
Que sur l'émail brillant des fleurs
Un printemps naissant nous étale.
L'âme s'épanouit au tendre et doux effort,
Que pour rendre aux forêts leur première verdure
Fait à chaque instant la nature :
Tout germe par ses soins, tout repousse, tout sort ;
Mais, il faut l'avouer, ce riche éclat m'alarme,
Il débauche nos sens, il flatte notre orgueil ;
Et comme j'en connois le charme,
J'en connois aussi tout l'écueil.
Bientôt l'esprit s'éveille et l'homme se dissipe.
Adieu, sages réflexions !
Le cœur s'échappe et s'émancipe,
Entraîné par ses passions :
Il suit, esclave volontaire,
Un penchant long-temps combattu ;
Tisons que vous aurez à faire,
Pour rendre l'homme à sa vertu !

Travaillez-y, c'est votre ouvrage ;
Employez ces moyens insinuants et doux
Que selon les sujets, les esprits et les goûts,

Quand et comme il vous plaît vous mettez en usage.
Que j'entends bien votre langage!
Que j'y remarque de douceur!
Et que vous savez bien vous ouvrir un passage
Jusque dans le fond de mon cœur!
Par d'utiles leçons, que j'écoute et que j'aime,
Vous me ramenez à moi-même.
On badine avec vous, et tout en badinant
La vérité se fait entendre;
Vous blâmez ma conduite, et, loin de la défendre,
Je la condamne incontinent:
Que quelque autre censeur eût osé me reprendre,
Pour m'excuser, peut-être aurois-je fait effort,
Mais sans peine avec vous je conviens que j'ai tort.

Vous m'apprenez, et mieux qu'un livre,
Ce qu'il faut éviter ou suivre;
Et je m'instruis plus avec vous
Que je ne le ferois même avec ce Sénèque,
Qui, de nos entretiens jaloux
Se morfond dans un coin de ma bibliothèque,
Et peut-être tout bas murmure contre nous.
Qu'il murmure s'il veut, c'est tout ce que sait faire
Ce doucereux atrabilaire,
Sous qui le stoïcisme a jadis triomphé;
Philosophe bien étoffé,
Au milieu d'une cour délicate et brillante,
Qui le croiroit? ce stoïque effronté,
Avec un million de rente,
En termes tout fleuris prêchoit la pauvreté.
Mais dans ses vains écrits je ne vois rien qui touche,
Antithèses, brillants fatras;

En vain aux passions il livre cent combats,
Tout au plus il les effarouche,
Mais il ne les réforme pas.
La vertu qui chez lui paroît notre ennemie,
N'est qu'une vertu de chimie :
Loin d'aimer à la suivre, on la craint, on la fuit,
Et malgré les grands mots qu'avec pompe il étale,
De vos avis secrets je tire plus de fruit,
Que du clinquant de sa morale.

Je prise moins encor ces auteurs fastueux,
Déclamateurs guindés, gens à flux de paroles,
Orateurs la plupart frivoles;
Dans leur marche toujours bouillants, impétueux,
Sur de vains lieux communs ils aiment à s'étendre;
Tisons, vous m'en dites moins qu'eux,
Et vous m'en faites plus entendre.

Peut-être trouverois-je à beaucoup moins de frais
Plus de plaisir et de fruit dans l'histoire;
Mais les historiens, même les plus parfaits,
Conviennent si peu sur les faits,
Que je ne sais bien souvent auquel croire.

D'ailleurs que disent-ils? ce qu'ils ont ramassé
Des chroniques du temps passé.
Et que m'importe à moi de tous les coups d'épée
Qu'ont fait donner jadis et César et Pompée?
Ce qui se passe sous nos yeux,
Ce qui peut de plus près nous toucher, nous instruire,
Voilà les faits dont je suis curieux;
Et c'est ce qu'avec vous je m'occupe à déduire.

Peut-être ici quelqu'un, qui n'en fait pas semblant,
Prête déjà l'oreille, et croit qu'à basse note
Je vais, en vous ravitaillant,
Développer quelque anecdote.
Qui qu'il soit, il nous connoît peu,
Ni vous, ni moi, Tisons, nous ne nous mêlons guères
De vouloir au hasard, sans guide, sans aveu,
Pénétrer des secrets, qui pour nous sont mystères.
Pourquoi fait-on ceci? Que ne fait-on cela?
Je laisse aux cerveaux frénétiques
De nos fainéants politiques
A sonder ces abimes-là.
Tandis que le navire flotte,
J'ignore jusques au danger,
Et me remets de tout, tranquille passager,
A la sagesse du pilote.

A quoi donc nous occupons-nous,
Quand vous et moi, Tisons, nous sommes tête à tête;
Le grand livre du monde où les sages, les fous
Egalement figurent tous,
A nos réflexions de lui-même se prête.
Ce que j'ai vu le jour se retrace le soir,
Dans mon esprit comme dans un miroir.
Le fracas d'une grande ville,
Où chez les petits et les grands
Les passions sont le premier mobile;
Tous ces gens animés d'intérêts différents,
Qui, pleins de leurs projets, occupés de leurs vues,
Toujours pressés, toujours courants,
Roulent de toutes parts ainsi que des torrents,
Et viennent inonder les rues....

A juger d'eux en ce moment,
Par leur activité, par leur empressement,
Vous croiriez qu'ils n'ont qu'une affaire,
Et que tout leur bonheur dépend uniquement
De ce qu'en ce jour ils vont faire.
La nuit enfin les chasse, ils rentrent au logis:
Rentrent-ils plus contents qu'ils n'en étoient sortis?
Hélas! plus accablés cent fois d'inquiétude
Qu'ils ne l'étoient en sortant le matin,
Ils n'ont trouvé dans leur chemin
Que dureté, qu'ingratitude:
Occupés à ronger leur frein,
Ils se font de leurs maux une triste habitude,
Et malgré la rigueur d'un sort trop inhumain,
Victimes de leur servitude,
Ils recommenceront encor le lendemain.
La coutume en effet les condamne à ces peines;
Sans murmurer contre elle, il faut baisser les bras;
C'est agir, travailler, que de porter ces chaînes,
Et l'on est fainéant, si l'on ne le fait pas.

Ainsi le conçut dans Athène
Ce cynique fameux, qui, par un trait nouveau,
Pour n'être seul oisif, remuoit son tonneau.
Il faisoit bien, j'en fais de même,
Et, fondé comme lui sur de bonnes raisons,
J'entre autant que je peux dans le commun système
En remuant et tournant mes tisons.
Arbitre de leur sort, sans craindre de reproche,
Je les tourne, retourne, et règle entre eux les rangs;
Je les écarte ou les rapproche,
Je les hausse, les baisse, ainsi que je l'entends:

Mais que me revient-il des peines que je prends ?
Et que vous revient-il des vôtres,
Gens importants, gens affairés,
Qui, dupes de vos soins, et tous les jours leurrés,
Vous croyez cependant plus sages que les autres ?
Avouez-le de bonne foi,
Vous tisonnez tous comme moi.

Nous suivons en cela l'exemple de nos pères :
Ils ont tisonné tous ; ainsi que nos aïeux,
De même dans leur temps en feront nos neveux :
Je suis donc tisonneur, et ne m'en cache guères ;
Mais du moins est-il vrai que j'ai bien des confrères ;
J'en ai dans tous les rangs et dans tous les états :
Et tel est du métier qui ne le pense pas.
Ce savant, par exemple, attaché sur son livre,
Mais qui n'invente rien, ne dit rien de nouveau,
Des auteurs qu'il regratte, et qu'il vend à la livre,
Croit égaler la gloire, et que son nom doit vivre,
Comme le leur, au-delà du tombeau ;
Il se flatte, Dieu lui pardonne ;
Mais il est mon confrère, et comme moi tisonne.
D'autres en font autant, qu'on pourroit blasonner ;
Et plus on voit de près les allures des hommes,
Plus on est convaincu que tous tant que nous sommes
Nous ne faisons que tisonner.

Ici le champ est vaste et la matière est belle ;
Mais, sans autre détail, bornons-nous à ces traits :
Dans sa malignité caustique et criminelle,
Le lecteur a l'ame cruelle,
Et voudroit portraits sur portraits.

C'est par-là que chez nous prospère
Le venin dangereux de ces livres parlants,
Où, sous des traits à peu près ressemblants,
On croit de son prochain trouver le caractère.
On ne nomme point, dira-t-on :
Tant pis, le plus souvent il vaudroit mieux le faire;
Et, faute de fixer le lecteur par un nom,
A droite, à gauche, il sonde, il devine, il soupçonne;
Et c'est en nommer cent que ne nommer personne.

Pour nous qui sommes seuls, et qui parlons tout bas,
Tisons, de mes discours et de tous mes mystères
Uniques confidents et sûrs dépositaires,
Cette précaution ne nous regarde pas.
Avec d'autres que vous je suis sur la réserve,
J'écoute tout, j'approfondis,
Et pèse assez ce que je dis;
Mais sans crainte avec vous je me livre à ma verve.
Je vous ouvre mon cœur, je vous dis mes secrets,
Et dans les vôtres je sais lire :
C'est peu de chose, et même on n'en feroit que rire;
Mais n'importe, Tisons, soyons toujours discrets,
Et gardons-nous de les redire.

LES BOTTES DE FOIN.

CONTE.

Dans un canton de Beauce est une ville
En fainéants et sots railleurs fertile.
Tous les matins en manteau rouge ou noir
Dans le marché s'assemblent les notables.

Nouvelles là bourdonnent il faut voir :
Sûres ou non, fausses ou véritables,
Tout est d'aloi. Politiques profonds,
Sur la gazette ils font des commentaires,
Du cabinet percent tous les mystères,
Règlent l'État. Du reste, est bien en fonds
Qui peut trouver, après tant de doctrine,
Quand pour dîner il retourne au logis,
Je ne dis pas des ortolans rôtis,
Mais seulement du feu dans sa cuisine.
Non que le jeûne on ait là fort à cœur;
Mais gens oisifs ne s'enrichissent guère :
Le peu qu'ils ont n'est pour la bonne chère,
Vaine piaffe emporte le meilleur,
Et le fripier fait tort au rôtisseur.
Quoi qu'il en soit, dès onze heures précises
La cour se lève, un chacun s'en allant
Ou pour dîner, ou pour faire semblant;
Mais dans le temps qu'ils tiennent leurs assises,
Malheur trois fois à tout pauvre forain,
Qui voyageant prend par-là son chemin.
Il doit tribut à la troupe mutine :
Sur lui d'abord chacun tourne les yeux,
Et de la tête aux pieds vous l'examine :
Puis coups de langue; on glose à qui mieux mieux
Sur le chapeau, sur l'habit, sur la mine;
L'un est trop court, l'autre paroît trop vieux;
De quolibets souvent on l'assassine :
Sûr de son fait peut paroître en tous lieux
Qui sans reproche ou dits malgracieux
A pu passer par semblable étamine.

Le petit peuple, imitateur des grands,
Et par les grands, que l'on ne s'y méprenne,
C'est le bailli, c'est l'élu que j'entends,
C'est le commis des aides du domaine,
Quiconque enfin pour se mettre au niveau
Peut arborer ou rouge ou noir manteau;
Le peuple donc, comme par sympathie
Avec les grands, puisque grands sont en jeu,
Dans cet ébat tient fort bien sa partie,
Et les forains n'épargne prou ni peu.
Avint qu'un jour certain Cadet sans page,
Sur son bidet, tant bien que mal monté,
Transi de froid, et sur le tout crotté,
Comme l'on dit, à profit de ménage,
Entre onze et dix entra dans la cité.
Pour se défendre ou du froid ou des crottes;
Vaille que vaille, il avoit pris le soin
D'entortiller ses deux jambes de foin,
Et s'étoit fait un impromptu de bottes
A peu de frais. Aussitôt qu'il parut,
A ce subit et nouveau phénomène,
Petits et grands, tout le monde accourut.
Comme au bailli, par doit de préciput,
Appartenoit l'honneur d'ouvrir la scène,
Parbleu, dit-il, en le montrant de loin,
Je ne suis plus les modes anciennes;
Nous avons vu que jadis au besoin
Les gens mettoient dans leurs bottes du foin;
Mais celui-ci, plus fin, en fait les siennes.
N'en riez pas, messieurs, ce Cadet-ci,
Dit un second, est prévoyant et sage :
Tout cavalier, en se bottant ainsi,

Ne craindra point de manquer de fourrage.
J'en veux, pour moi, donner avis en cour,
Dit le commis du domaine à son tour;
Car en bottant sur pareil formulaire
Les cavaliers, l'épargne est toute claire.

Dans ce moment le pauvre jouvenceau,
S'apercevant qu'on rit, qu'on le regarde,
Veut prendre à gauche et passer le ruisseau :
Levez les pieds, monsieur, et prenez garde,
Lui cria-t-on, vos bottes prennent l'eau.
Voilà mon homme étourdi du bateau :
Mais ce n'étoit qne demi-mal encore.
Dans la grand'rue, à peine il fut entré,
Que du petit bourgeois au doigt montré,
Il se vit là traité de Turc à More.
A droite, à gauche, et de près et de loin
Brocards pleuvoient sur les bottes de foin.
Maître, apprenti, le voisin, la commère,
A coups de bec dauboient le pauvre hère;
Tous sembloient croire y gagner les pardons :
N'étoit tenu pour fils de bonne mère
Qui ne donnoit au moins quelques lardons.
Il lui fallut tout le long des boutiques
Baisser le dos, et passer par les piques;
A toute peine enfin il se sauva
Dans la première auberge qu'il trouva.

Mon homme étoit outré jusqu'à la rage,
Pestant, jurant contre le citadin
Et la cité, que même par dédain
Plus de vingt fois il traita de village.
Deux estafiers de saint Crépin surtout,

Le harcelant jusqu'à l'hôtellerie
Avec clameurs, et le poussant à bout,
Avoient contre eux excité sa furie.
Ils lui crioient, avec maint quolibet :
Piquez, piquez des bottes, mon Cadet.
Oui, disoit-il, excédé de colère,
Et murmurant tout bas entre ses dents,
J'en piquerai dès demain pour vous plaire;
Mais ce sera, marauds, à vos dépens.
Ayant réglé le tout dans sa pensée,
Il fait venir l'un des susdits quidams.
Maître, dit-il, une affaire pressée
M'a fait partir en hâte ce matin;
Et n'ayant point de bottes sous ma main,
En cas pareil force est qu'on s'ingénie;
Bottes de foin, comme vous avez vu,
Faute de mieux à la chose ont pourvu.
On en a ri, mais j'entends raillerie
Mieux que personne; à peu que je n'en rie
Moi-même encore : il n'y faut plus penser,
Venons au fait. Je sens que j'ai beau faire,
Je ne saurois de bottes me passer.
Or pourriez-vous m'en livrer une paire
Demain matin, en bien payant s'entend?
Oui-dà, monsieur, répond en riotant
Maître Gervais; le terme est bien sommaire
Demain matin! mais baste, c'est affaire
A travailler toute la nuit d'autant:
Quoi qu'il en soit, monsieur sera content.
Le marché fait et la mesure prise,
Au lendemain la besogne est promise :
Et songez-y, retenez bien ce point,

Dit le Cadet, qu'à telle heure précise,
J'entends à cinq du matin sans remise,
Il me les faut, sinon je n'en veux point.
Le sabrenas y taupe et se retire.
Notre Cadet, sur le soir, sans rien dire,
Va de son pied chez l'autre cordonnier.
Dans sa boutique il trouve le compère;
Il l'arraisonne, et tient à ce dernier
Même propos qu'à l'autre son confrère;
Même marché tout du long se conclut,
A l'heure près; car le Cadet voulut
Que celui-ci, pour raisons pertinentes,
Ne vînt chez lui qu'à six heures sonnantes
A six, dit-il, ni plus tôt, ni plus tard.
L'autre y consent, promet à cet égard
De n'y manquer d'une seule minute.
Le lendemain la chose s'exécute
A point nommé. Dès les cinq du matin
Maître Gervais entre, bottes en main,
Se met en œuvre. Il essaie une botte,
Puis l'autre après. A l'égard du pied droit
Tout alloit bien; mais on change de note:
Quant au pied gauche, on s'y trouve à l'étroit,
La botte blesse en tel et tel endroit.
Maître Gervais consent à la remettre
Sur l'embouchoir une heure, ou même deux.
Eh bien, soit fait, dit l'autre, je le veux,
Remportez-la; mais il faut me promettre
D'être sans faute à sept heures ici,
Et cependant je vous attends ainsi
Demi-botté, poursuit le bon apôtre;
Car, grâce à Dieu, celle-ci va fort bien.

Maître Gervais, ne se doutant de rien,
S'en va chez lui courant reporter l'autre.
Notre cadet se débotte aussitôt,
Et met à part la botte pour attendre
L'autre ouvrier, qui vint chez lui se rendre
Au temps prescrit, et ne fit point défaut.
L'essai se fait, par la gauche on commence,
Et cette botte alloit par excellence;
Mais à la droite on jeta les hauts cris;
Le cordonnier en paroît tout surpris;
Bref, il demande une heure au plus par grace,
Pour la remettre encor sur l'embouchoir.
Le cavalier feint d'être au désespoir
De ce retard : une heure ! une heure, passe,
Je vous l'accorde à peine, mais aussi
Il faut qu'à sept vous vous trouviez ici.
Le sabrenas y consent; il remporte
La botte droite, et court à sa maison,
Laissant la gauche au pied du compagnon,
Qui tout d'un temps fermant sur lui la porte,
Chausse au pied droit la botte qu'à l'écart
Il avoit mise, et dans le moment part.
Le compte fait dès la veille avec l'hôte,
Et son bidet prêt à le recevoir,
Le palfrenier bien payé n'y fit faute,
Il pique, et puis adieu jusqu'au revoir.

Nos cordonniers, assignés à sept heures,
Le temps venu, sortent de leurs demeures,
Et, se suivant l'un l'autre de vingt pas,
Viennent tous deux portant sur leur épaule
Chacun sa botte en guise d'une gaule,

Et comptant bien d'en avoir bons ducats.
Le premier entre, et demande son homme.
Il est parti pour Paris, ou pour Rome,
Lui répond-on : L'autre, entrant à l'instant,
Pour son malheur en apprend tout autant.
Voilà mes gens à la plainte, au reproche,
Tous deux surpris comme fondeurs de cloche.
On en éclate, on en raille à leur nez,
De toutes parts ils sont honnis, bernés;
On les poursuit jusque dans leur boutique,
Et chacun crie en leur faisant la nique :
O bonnes gens ! qui troquent au besoin,
Bottes de cuir contre bottes de foin.

FABLES.

L'AGNEAU NOURRI PAR UNE CHÈVRE.

Un pauvre agneau, par un sort déplorable,
De sa mère en naissant se vit abandonné :
Mais une chèvre charitable
Recueillit, allaita le pauvre infortuné,
Comme si d'elle il étoit né.
L'agneau reconnoissant, aux champs comme à l'étable,
La suivoit avec soin. Tu te méprends, Thibaut,
Lui dit un chien, prends garde au poil, et considère,
La chèvre que tu suis ne fut jamais ta mère.
Je sais ce que je fais, répondit-il tout haut,
Et n'examine point comment ma mère est faite :
Ma véritable mère est celle qui m'allaite.

LE RAT ET LE RATON.

Un vieux rat, au lit de la mort,
A son fils qui pleuroit et se lamentoit fort
Pour testament, tint ce langage :
Je te laisse, mon fils, assez ample héritage,
De noix, fromage et de raisin,
Tu trouveras plein magasin.
Jouis de mes travaux; si tu veux être sage,
Quand tu vivrois cent ans encore, et davantage,
Tu n'en verrois jamais la fin.
Mais prends garde à la friandise,
C'est un écueil : les lardons gras
Presque toujours sont de la mort-aux-rats.
Fuis, n'en approche en nulle guise,
Sinon, je te le prophétise,
Pauvre raton, tu périras.
Le ciel te garde et t'en préserve.
Disant ces mots, il l'embrassa,
Et dans le même instant le bonhomme passa.
Le fils, maître des biens qu'avoit mis en réserve
Son cher papa défunt, d'abord s'en engraissa.
Mais tôt après trouvant la chère trop bourgeoise,
De fromage et de noix enfin il se lassa.
Voilà donc mon galant qui s'écarte et qui croise
Sur tous les lieux des environs,
Croque morceaux de lard, et les trouve fort bons.
Parbleu, se disoit-il, mon bonhomme de père
Avec ses rogatons faisoit bien maigre chère :
Vive la guerre et les lardons!
Avint qu'un jour dans une souricière

Il découvrit, en battant le pays,
Morceau de lard des plus exquis.
Bon ! dit-il, tu viendras dans notre gibecière.
Le trou lui fut pourtant suspect, et lui fit peur ;
J'ai même lu dans un fort bon auteur
Qu'il recula quatre pas en arrière.
Mais le lardon, comme un fatal aimant,
Le forçoit, l'attiroit à lui si doucement,
Qu'après bien des façons le pauvret s'en approche,
Et le flairant de près y porte enfin les dents :
La bassecule se décroche,
Et tombant l'enferme dedans.
Le voilà pris ; que va-t-il faire ?
Il en mourut, à ce qu'on dit :
Le papa l'avoit bien prédit ;
Avis, prédictions qui ne servent de guère !
Quel fils ne se croit pas plus sage que son père ?

ÉPIGRAMMES.

SUR PHILON.

ABSTINENCE FORCÉE.

Nunquàm se cœnasse domi, etc. V. Liv. 48.

Philon dit vrai quand il se vante
Qu'il ne soupe jamais chez lui :
C'est qu'il ne soupe point, la chose est évidente,
Quand il ne trouve point à souper chez autrui.

LE MAUVAIS RÉCITATEUR.

Quem recitas meus est, etc. I. Liv. 95.

Oui, ces vers dont tu fais parade
Sont de moi, Cinna, j'en conviens;
Mais tu les dis d'un air si sot et si maussade,
Que je les méconnois et les prends pour les tiens.

HAMILTON.

POÉSIES DIVERSES.

POUR MADAME L'ABBESSE DE POUSSAI,

FILLE DE M. LE COMTE DE GRAMMONT, AU COMMENCEMENT DE L'ANNÉE.

CHARMANTE Abbesse ! de ma part
Recevez, suivant un usage
Établi devant saint Bernard
Et ses confrères d'ermitage,
Ce petit compliment sans fard,
De qui le sincère langage
A plus de vérité que d'art ;
Du nouvel an c'est l'apanage :
Mais j'ai beau presser son départ,
Entre nous, c'est un grand hasard,
Si, pour vous faire mon message,
Il n'arrive deux jours trop tard :
Car ce château de haut étage,
Qui n'a que le ciel pour rempart,
Et Mircour, la fin du voyage
De ce chétif menu suffrage,
Sont, fort l'un de l'autre, à l'écart ;
Trois fois heureux, si quelque mage,
Par un enchantement gaillard,
Mettoit notre cour au rivage

Du fleuve où, vers la saint Médard,
Tantôt déesse au fier regard
De cent trésors fait l'étalage,
Et tantôt nage le canard
Habitant de votre village!
En hiver, triste et sombre plage
Humide empire du brouillard;
Mais, pour m'acquitter de la dette,
(J'entends en argent de poëte)
Sans aller au climat persan
Vous chercher quelque riche emplette,
Ou bien, par magique baguette,
Aller au sérail du sultan
Enlever la perle et l'aigrette
Qu'il porte au haut de son turban,
Pour qu'aux bons jours on vous le mette
Au col en guise de carcan.
Voici ce que je vous souhaite
Pendant le cours du nouvel an:
Une santé longue et parfaite,
Sans qu'un nouvelliste inquiète
D'un doux repos l'aimable plan
Par quelque visite indiscrète,
De nouveautés faux artisan,
Grand commentateur de gazette
Et des visions du prophète
Qui fait l'almanach de Milan.
Item que vous soyez défaite
De tout campagnard courtisan,
Qui fadeurs sur fadeurs répète,
Subtil et galant interprète
Des énigmes de chaque écran;

Bref, que jamais chez vous squelette
N'entre avec l'air d'une S....,
Près de quelque élève de Pan,
Que toute naïade ainsi faite,
Avec son museau de belette
Et sa paupière de merlan,
(Digne objet de telle amourette)
Dans quelque marais d'Astracan,
Loin des humains, soit en retraite,
Et fasse avec lui chansonnette,
Où la flûte de l'Égipan
Réponde aux vers de la chouette.
Voilà ce que je vous souhaite
Pendant le cours du nouvel an.

BOUQUET POUR LA BELLE VARICE.

Du saint dont vous portez le nom
La fête m'étoit échappée
Sans que j'en sache la raison;
Car pour vous mon attention
N'étoit point ailleurs dissipée;
Mais l'octave étant rattrapée,
Il faut vous demander pardon
D'une erreur où l'intention
Ne fut jamais enveloppée,
Et vous offrir un petit don
Dont l'influence d'Apollon
Soit aujourd'hui seule occupée;
Car désormais Flore en manchon,
(De bouquets fort mal équipée)
Laisse sa cour à l'abandon

Des frimas qui l'ont usurpée;
Par-ci par-là, quelque chardon
Sort de la terre détrempée;
Mais fleurs ne sont plus de saison.
Cependant que pourrois-je écrire
Qui fût digne de vos appas?
Quoi! les célébrer sans redire
Ce que j'ai dit en pareil cas.
Phébus lui-même avec sa lyre,
Et les neuf Muses sur ses pas,
A peine y pourroit-il suffire;
Car ce n'est pas tout que de luire;
Et faire en l'air bien du fracas;
Des tons sublimes on est las
Souvent tandis qu'on les admire;
Il n'appartient qu'au cœur d'instruire
Dans l'art d'orner tendres fatras;
Puisque enfin si l'objet n'inspire,
On a beau chanter et beau dire,
Tout ce qu'on dit ne touche pas.

En vain le dieu du mariage
M'avoit banni de votre cour;
A peine y suis-je de retour
Que, sans vous ôter l'avantage
D'être plus belle que le jour,
L'Amour m'y fait voir un visage
Du même éclat, du même tour,
Des mêmes traits et du même âge
Qu'eut celle qui blessa l'Amour.
Les grâces sont votre partage,
Chez vous elles font leur séjour;

La belle Laure est leur ouvrage,
Et ce n'est pas être volage
Que de soupirer tour à tour,
Ou pour vous, ou pour votre image.

RÉFLEXIONS.

Grace au ciel! je respire enfin
Au bord fatal du précipice
Où m'avoient entraîné le désordre et le vice
Qui règnent dans le cœur humain.
Le Sauveur m'a tendu la main,
Et j'ai senti cette bonté propice
Qu'on n'invoque jamais en vain.
Idole que mes vœux n'ont que trop encensée,
Volupté, vif objet de nos désirs errants,
Ivresse d'une âme insensée!
Ne troublez plus de tranquilles moments;
Fuyez, spectacles séduisants:
Fantômes qui teniez ma raison balancée
Entre vos vains engagements!
Éloignez de mes yeux tous ces enchantements,
Et n'offrez plus à ma pensée
Vos frivoles amusements.

Et vous, profane poésie,
Inutile présent des cieux,
Douce erreur de l'esprit, pompeuse frénésie,
Fabuleux être de vos dieux,
Source féconde en trompeuses merveilles!
Ceux qui vous possèdent le mieux
Ne réussissent par leurs veilles

Qu'à remplir mollement le cœur et les oreilles
De vos songes harmonieux.

Si je me suis laissé conduire
Au faux éclat de vos brillants,
Vous n'avez plus pour me séduire
Que quelques restes impuissants
D'un souvenir qui ne peut nuire
Au repos heureux que je sens.

Un nouveau rayon de lumière
Me découvre la vérité,
Et m'ouvre la seule carrière
Qui mène à l'immortalité.

Choisissons désormais cette clarté pour guide;
Qu'elle règle tous nos penchants,
Et que l'auguste éclat de sa beauté solide,
Nous élevant d'un vol rapide,
Soit l'unique objet de nos chants.

Fille du ciel, pure innocence!
Asile contre tous nos maux,
Vrai centre du parfait repos!
Heureux celui dont la constance
(Vous conservant dans l'abondance)
Ne vous perd point dans les travaux
D'une longue et triste indigence!

Égal dans l'un et l'autre sort,
Soutenu d'un espoir que rien ne peut éteindre,
Il attend l'infaillible mort
Sans la souhaiter ni la craindre.

Heureux de qui l'esprit à la fin rebuté
De l'impérieux esclavage
Du monde et de sa vanité,
De larmes, et d'humilité,
Offrant un salutaire hommage
Au trône du juge irrité,
Établit sa félicité
Dans un immortel héritage,
Et se garantit du naufrage
Qu'on fait pour une éternité!

DE L'USAGE DE LA VIE DANS LA VIEILLESSE [1].

Soixante et dix ans, dit David,
Est de l'homme l'âge ordinaire,
A quatre-vingts l'on ne va guère;
Qui vit plus, tout le temps qu'il vit
N'est que douleur et que misère.
Pour moi, j'ai désormais atteint
Sept fois dix ans, à compter juste;
Et pour aller à quatre-vingt,
Je suis peut-être assez robuste;
Mais qu'un peu plus tôt, ou plus tard,
Le moment arrive ou la vie
Doit pour toujours m'être ravie,
Je n'y puis long-temps avoir part;
Quel emploi donc, et quel usage
Dois-je en faire dans mon déclin?
J'en dois envisager la fin,

---

[1] Cette pièce se trouve aussi dans les Œuvres de Regnier-Desmarais.

Comme celle d'un long voyage,
Ou comme la dernière main
Qu'un artisan habile et sage
Doit bientôt mettre à son ouvrage.
Je dois, entrant dans son dessein,
Me faire un devoir de le suivre,
Et je dois, pour y concourir,
Après avoir su long-temps vivre,
Essayer d'apprendre à mourir.
Ce n'est pas une vaine étude,
Qui puisse être à compter pour rien,
Ni qui se fasse jamais bien
Quand on n'en a pas l'habitude;
On ne peut trop tôt y penser;
Il n'est pas temps de commencer
A se la rendre familière,
Quand le corps vient à s'affaiser,
Que l'esprit commence à baisser,
Et qu'enfin la machine entière,
Prête à manquer à tout moment,
Partout s'arrête et se dément;
C'est une étude malaisée,
Il est tard de s'y prendre alors;
Il faut, sain d'esprit et de corps,
La faire à tête reposée;
Il faut, pour s'en bien acquitter,
S'accoutumer à méditer
Ce qu'on est, et ce qu'on doit être;
Il faut de bonne heure apprêter
Le compte qu'on doit à son maître;
Il faut enfin se souvenir
Qu'il reste un rôle à soutenir,

Dont on doit compte au monde même.
J'ai vu bien des gens parvenir
Jusques à la vieillesse extrême,
Peu savoir sagement finir;
Ils savoient, avant leur vieillesse,
(Bons acteurs, et judicieux)
Par leur esprit, par leur sagesse,
Bien représenter en tous lieux;
Faut-il faire le personnage
Du dernier rôle de leur âge,
Ils ne savent pas être vieux.
Et lorsque, amis de la retraite,
Ils ne devroient plus s'occuper
Que de l'heure qui va frapper,
Ils traînent partout leur squelette,
Et ne font que se dissiper;
Avec eux-mêmes ils s'ennuient,
Et cherchent le monde et le bruit;
Lassés d'eux-mêmes, ils se fuient;
Mais c'est en vain. L'ennui les suit,
Le monde qu'ils cherchent les fuit;
Et quand, de visite en visite,
Ils l'ont suffisamment instruit,
Qu'ils survivent à leur mérite,
L'ennui chez eux les reconduit.

A JAMAIS pour moi respectable
Le vieillard sage et vénérable,
Qui vert encore, et vigoureux,
Sait terminer ses jours heureux
Par une retraite honorable!
Il me semble encore le voir

A Paris, chez lui vers le soir
Se prêter quelque temps au monde;
Vivre à lui le reste du jour,
Et jouir d'une paix profonde,
Par son choix banni de la cour.
C'est ainsi que, tranquille et ferme,
Et sans jamais se démentir,
Prêt à tous moments à partir,
Il attendit son dernier terme.
C'est ainsi qu'il sut de ses jours
Couronner dignement le cours.

Pour vivre et mourir quel modèle!
On ne peut assez respecter
Une fin si sage et si belle,
On ne peut assez l'imiter.

RONDEAUX.

Dans un Rondeau, me dit le dieu des vers,
Peins la beauté dont tu portes les fers;
Du grand Voiture emprunte la manière,
Et cherche ailleurs ces traits, cette lumière,
Dont en rimant moi-même je me sers.

Pour copier ses agréments divers,
Trace Vénus sortant du sein des mers,
Et mets enfin Clarice toute entière
Dans un Rondeau.

Père du jour, lui dis-je, et des concerts,
Quand sur mon front j'aurois vos lauriers verts,
Je ne pourrois fournir telle carrière;
Je tarirois plutôt votre rivière,
Et je mettrois plutôt tout l'univers
Dans un Rondeau.

AUTRE, SUR LE MÊME SUJET.

L'astre du jour ne voit rien ici-bas
Qui soit égal à ces divins appas,
A ces beautés dont Flore est le modèle;
C'est de Vénus la figure immortelle,
C'est son éclat, c'est sa bouche et ses bras.

De l'admirer nos yeux ne sont point las;
Moins de trésors ont ces heureux climats,
Que va dorer de sa clarté nouvelle
L'astre du jour.

Celle qui fit jadis tant de fracas,
Celle pour qui Pâris fit tant de pas,
La belle Hélène enfin étoit moins belle,
Et n'avoit pas de son temps fait comme elle
Et ce que voit, et ce que ne voit pas
L'astre du jour.

CHANSONS.

REPENTIR.

AIR : *Ah! petite Brunette.*

MUSE, je me dédis
D'un serment téméraire;
Je me rends, et j'obéis
Au bel astre qui m'éclaire;
Mais en faveur de Claire
Ranimez mes écrits.

AUX bords de l'Hélicon,
Aux rives du Permesse,
Muse, célébrez son nom,
Ses attraits, et ma tendresse;
Qu'on les chante sans cesse
Dans le sacré vallon.

L'ÉCLAT des nouveaux lis
Semble étalé sur elle;
En sortant des flots, jadis,
Vénus n'étoit pas si belle;
Ni lorsque l'immortelle
Charma le beau Pâris.

CHEZ elle est des attraits
L'éternel assemblage;

Pour l'amour sont faits exprès
Son air noble et son visage;
Mais son cœur trop sauvage
Ne l'écouta jamais.

Le brillant dieu du jour
Achevant sa carrière,
Lui dit : Brillons tour à tour;
C'est assez de la lumière
Qui sort de ta paupière
Jusques à mon retour.

POUR MADEMOISELLE B....

Air : *De Joconde.*

D'un nom fameux pour les beautés
Vous soutenez la gloire;
La vôtre va de tous côtés
De victoire en victoire;
Si vous alliez vous mettre en train
De faire des conquêtes,
Dieu! que vous feriez de chemin
Dans l'état où vous êtes.

Dans cet aimable ajustement
Qui peut suivre vos traces?
Votre taille et votre agrément
Sont l'ouvrage des Grâces;
La liberté se défend mal,
En vain l'on prend la fuite,
Quand mille appas sont à cheval
Et l'Amour à leur suite.

AUTRE.

POUR MADEMOISELLE S...

Sur le même air.

Avec l'habit et la beauté
D'une jeune amazone,
Auriez-vous bien la cruauté
De n'épargner personne;
Si vous blessez en vous voyant,
Au moins, dans la poursuite,
Vous ne tirez pas en fuyant,
Et vous n'êtes point Scythe.

L'Amour se moque des égards,
Et pour vous, belle brune;
Il laisse à vos jeunes regards
Le soin de leur fortune;
Si ce qu'on dit se trouve vrai,
Vous lui feriez connoître
Que vos yeux pour leurs coups d'essai
Savent des coups de maître.

POUR MADAME BIDLE.

Sur le même air.

Bidle, vous ne fûtes jamais
Si belle et si brillante,
Quel charme rend à vos attraits
Leur fraîcheur éclatante?

Si par hasard du dieu d'Amour
C'étoit par la puissance,
Pour lui n'auriez-vous pas un jour
Quelque reconnoissance?

AUTRE.

AIR: *Mon mari s'en est allé.*

CELLE qu'adore mon cœur n'est ni brune ni blonde;
Pour la peindre d'un seul trait,
C'est le plus charmant objet,
Du monde, du monde, du monde.

CEPENDANT de ses beautés le compte est bien facile:
On lui voit cinq cents appas,
Et cinq cents qu'on ne voit pas,
Font mille, font mille, font mille.

SA sagesse et son esprit, sont d'une main céleste;
Mille attraits m'ont informé
Que les Grâces ont formé,
Le reste, le reste, le reste.

DU vif éclat de son teint quelles couleurs sont dignes?
Flore a bien moins de fraîcheur,
Et sa gorge a la blancheur
Des cygnes, des cygnes, des cygnes.

ELLE a la taille et les bras de Vénus elle-même,
D'Hébé la bouche et le nez,
Et par ses yeux devinez
Qui j'aime, qui j'aime, qui j'aime.

AUTRE.

POUR MADAME LA D...., DE...

AIR : *De Joconde.*

Iris paroissant sur les bords
De la tranquille Seine,
Pour recevoir tant de trésors,
L'eau monta vers la plaine;
Les naïades sous leurs roseaux
Se disoient à la ronde :
C'est Vénus qui renaît des flots
Pour enflammer le monde.

SARRASIN.

ÉGLOGUE.

MYRTIL, OU LE NAUTONIER [1]

Sortez du frais séjour de vos grottes humides,
Nymphes de l'Océan, divines Néréides;
Les vents sont apaisés, le ciel est azuré,
Et l'air serein partout rend le calme assuré.
Écoutez les discours que, sur ces bords sauvages,
Le nautonnier Myrtil, honneur de ces rivages,
De la jeune Orillis ardemment amoureux,
Fit aux rochers, moins sourds qu'il n'étoit malheureux.

Des vagues et des vents si long-temps agitée,
Ma barque aborde enfin la terre souhaitée,
Terre à mes yeux si chère, et le riant séjour
Où demeure l'objet de mon funeste amour.

Typhis, garde la nef, de crainte des orages,
Et, si la nuit humide assemble les nuages,

[1] Cette pièce, empreinte des couleurs antiques, et la meilleure sans contredit que Sarrasin ait composée, ne se trouve pas dans ses œuvres : elle est peu connue, même des gens de lettres. Nous la rapportons en supprimant ce qu'elle nous a paru contenir de trop défectueux.

Jette l'ancre en la mer ; ou, si les vents du nord
Viennent troubler les flots, vogue tout près du bord ;
Mais évite les bancs : ces côtes dangereuses
Aux plus vieux matelots sont souvent malheureuses.

Orillis, qu'attends-tu ? qui te peut retenir ?
Pourquoi, sur ces rochers où l'on te vit venir,
Seule, te dérobant à tes autres compagnes,
Regarder l'Océan et ses vastes campagnes,
Ne montres-tu de loin l'aise de mon retour,
Par de longs cris mêlés de plaisir et d'amour ?
Quel dieu t'a pu changer ? quelle nouvelle flamme,
Absent et malheureux, m'a banni de ton âme ?
. . . . . .
Hélas ! de ton Myrtil les Nymphes sont éprises,
Inhumaine Orillis, et toi tu le méprises ;
Seule d'un nautonier tu dédaignes les vœux,
Cruelle, et ton orgueil se moque de mes feux.

Mais ma condition n'est pas si ravalée,
Les dieux ont comme moi fendu l'onde salée ;
Et les premiers héros conquirent la toison
Dans la nef que tu vois briller à l'horizon.
. . . . . .
O farouche Orillis, sois-moi plus favorable,
Et reçois les présents d'un amant misérable :
J'ai deux fruits indiens en vase façonnés,
Qu'un Arabe fameux m'a depuis peu donnés.
. . . . . .
Je te garde un oiseau qui, m'oyant tout le jour
Dire, *j'aime Oriltis*, le redit à son tour.
J'ai refusé ces dons à la jeune Élimène,

Fille du vieil Elpin, quoiqu'elle eût pris la peine,
Mêlant sa douce voix à ses brillants regards,
De m'en prier long-temps par mes derniers hasards,
Par ceux que j'ai courus en l'un et l'autre monde,
Par Téthis, par Neptune et par les dieux de l'onde :
Et certes je devois contenter son désir,
Car son âme n'est pas insensible au plaisir.

Mais toi, rien ne te touche, ô fille impitoyable !
Je veux, pour contenter la douleur qui m'accable,
Déchirer ce bouquet du Levant apporté,
Digne d'orner ta tête et d'être regretté.
En vain, pour satisfaire à ma flamme amoureuse,
J'ai pillé, dans les bois de l'Arabie heureuse,
L'arbrisseau de la mirrhe et celui de l'encens ;
Et, joignant aux lauriers les citrons jaunissants,
J'ai tissu de mes mains une verte corbeille,
Pleine de ces limons de grosseur nonpareille :
Hélas ! tout ce travail fut pris trop vainement,
Puisque tu prises moins les soins de ton amant,
Qu'un roc ne fait les flots, ou les flots les rivages,
Et qu'enfin mes présents te semblent des outrages.
Malheureux ! à quoi bon gémir dans ces déserts ?
Ma voix et mes soupirs se perdent dans les airs ;
Orillis n'entend rien, et le jaloux Zéphyre
Emporte mes discours, comme il fait mon navire.

. . . . . .

Que te sert, Orillis, de consumer ton âge
Dans les antres déserts qui bordent cette plage ?
Et, laissant écouler le printemps de mes jours,
Près de la vieille Ellade à travailler toujours ?

Que te sert tous les soirs de voir ta main lassée
Achever en tombant la tâche commencée ?
Plutôt, si tu m'en crois, monte sur ton bateau,

. . . . . .

Viens voir des dieux marins le grand palais humide,
Fait de cristal flottant et de marbre liquide :
Là Téthis, en riant, caresse tout le jour
L'image du soleil, attendant son retour,
Et quand la nuit paisible étend ses sombres voiles,
Sur les flots azurés brillent d'autres étoiles.
Ici Nature a mis ce miracle fameux,
Où la lune conduit l'Océan écumeux.
Ici le vieux pilote, observant la boussole.
Voit l'aimant amoureux suivre toujours le pôle.
Pourquoi s'en étonner ? chacun suit son plaisir,
Myrtil suit Orillis, son astre et son désir.
Ici les corps trompeurs des baleines pesantes
Sont pris par les pêcheurs pour des îles flottantes.
Le soufflant physitère y jette en l'air de l'eau :
Des phoques paresseux là dort le grand troupeau;
Là le pompile adroit suit la barque, et se joue
Tantôt devers la poupe, et tantôt vers la proue;
Ici Vénus, d'Egypte en Cypre voyageant,
Dans sa conque de nacre heureusement nageant,
Semble, de mille Amours et de Grâces suivie,
Reprendre sur les flots une autre fois la vie.

. . . . . .

Nos travaux sont légers sur les plaines humides,
Quand le dos de la mer ne montre point de rides.
Et que notre vaisseau, par le vent délaissé,
A la voile pliée et le mât abaissé :
Alors les avirons, sous nos mains vigoureuses,
Luttent contre la paix des onde[illegible]

ODES.

SUR LA PRISE DE DUNKERQUE,

A MONSIEUR LE MARQUIS DE MONTAUSIER.

Muse, quittons ces prairies,
Et pendons à ces ormeaux
Les rustiques chalumeaux
Qui flattoient nos rêveries;
Il faut d'un air bien plus grand,
Sur la lyre qu'en mourant
Malherbe nous a laissée,
Célébrer le conquérant
De Dunkerque terrassée.

Montausier, de qui la gloire
Vole aux climats étrangers,
Toi qui pris part aux dangers
D'une si noble victoire;
Toi qu'on ne peut trop vanter,
Veuilles me faire écouter
De ce héros magnanime,
De qui la main doit planter
Nos lis aux champs de Solime,

Enfin, retraite superbe
De corsaires furieux,

Le plus grand des demi-dieux
Renverse tes murs sous l'herbe:
Tes portes de toutes parts
Reçoivent ses étendards,
Et du plus haut de la dune,
Nous voyons ce jeune Mars
Oter les fers à Neptune.

Des flots de Seine et de Loire,
Jusqu'où la Garonne bruit,
Ton peuple avoit tout détruit,
Chargé de proie et de gloire;
Tous les jours par ta valeur
S'augmentoit notre douleur,
Et la fureur des orages
Étoit le moindre malheur
Qui désolât nos rivages;

Quand ce héros redoutable,
Condé, lassé de nos maux,
Voulut qu'un de ses travaux
Soumît ta force indomptable;
Il a fini notre deuil,
Il a puni ton orgueil,
Et de ta rage étouffée
Sur le sommet d'un écueil
Pend le glorieux trophée.

O Prince! quels sont tes charmes!
Dunkerque aime son vainqueur:
Tu triomphes de son cœur
Aussitôt que de ses armes.

Elle qui fut autrefois
L'héritage de nos rois,
Satisfaite et glorieuse,
Reprend ses premières lois
De ta main victorieuse.

Ses gens, après ta victoire,
Sous tes auspices fameux,
Sur l'Océan écumeux
Bientôt porteront ta gloire;
Et tandis qu'aux nations
Publiant tes actions
Ils feront le tour du monde,
Eole et les Alcyons
Calmeront le vent et l'onde.

Leurs barques, plus dangereuses
Aux pilotes de nos mers
Que le faucon dans les airs
N'est aux colombes peureuses,
Vont laisser nos matelots
Dans l'aise et dans le repos,
Et leur guerrière furie
Ne troublera que les flots
De la dernière Hespérie.

Déja je vois cent frégates
Peintes de nos fleurs de lis,
Vers les côtes de Calis
Porter ces braves pirates :
Je les vois dessus nos bords
Exposer tous les trésors

Que l'Ibère aux Indes pille,
Et remorquer les grands corps
Des gallions de Séville.

Cependant le vieux Nérée
Apaisant les flots mutins,
Prince, prédit tes destins
Du haut de l'onde azurée :
Il annonce que ton bras,
Dont les coups dans les combats
Semblent des coups de tonnerre,
Ayant mis l'Espagne bas,
Rendra la paix à la terre.

Suis ces grandes destinées,
Que t'ont réservé les cieux ;
Va te rendre égal aux dieux
Dès tes premières années ;
Et quand tes puissants efforts
Au travers de mille morts
Auront l'Espagne domptée,
Reviens planter sur nos bords
L'olive tant souhaitée.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ENGUIEN.

Grand duc, qui d'Amour et de Mars
Portes le cœur et le visage,
Digne qu'au trône des Césars
T'élève ton noble courage;

Enguien, délices de la cour,
Sur ton chef éclatant de gloire
Viens mêler le myrte d'amour
A la palme de la victoire.

Ayant fait triompher les lis
Et dompté l'orgueil d'Allemagne,
Viens commencer pour ta Philis
Une autre sorte de campagne.

Ne crains point de montrer au jour
L'excès de l'amour qui te brûle;
Ne sais-tu pas bien que l'Amour
A fait un des travaux d'Hercule?

Toujours les héros et les dieux
Ont eu quelques amours en tête;
Jupiter même en mille lieux
En a fait plaisamment la bête.

Achille beau comme le jour,
Et vaillant comme son épée,
Pleura neuf mois pour son amour
Comme un enfant pour sa poupée.

O Dieux, que Renaud me plaisoit!
Dieux, qu'Armide avoit bonne grâce!
Le Tasse s'en scandalisoit;
Mais je suis serviteur au Tasse.

Et nos seigneurs les Amadis
Dont la cour fut si triomphante,
Et qui tant joutèrent jadis,
Furent-ils jamais sans infante?

Grand duc, il n'y a rien du leur,
Et je le dis sans flatterie,
Tu les surpasses en valeur,
Passe-les en galanterie.

Viens donc hardiment attaquer
Philis, comme tu fis Bavière;
Tu la prendras sans y manquer,
Fût-elle mille fois plus fière.

Nous t'en verrons le possesseur,
Pour le moins selon l'apparence;
Car je crois que ton confesseur
Sera seul de ta confidence.

Cependant fais qu'en deux beaux vers,
La plus galante renommée
Débite par tout l'univers
Les grâces de ta bien-aimee.

Choisis quelque excellente main
Pour une si belle aventure :
Prends la lyre de Chapelain,
Ou la guitare de Voiture.

A chanter ces fameux exploits
J'emploîrois volontiers ma vie;
Mais je n'ai qu'un filet de voix,
Et ne chante que pour Sylvie.

ODE DE CALLIOPE, SUR LA BATAILLE DE LENS.

Quitte promptement l'armée
De l'invincible Condé,
Glorieuse Renommée,
Qui l'as toujours secondé :
Passe d'une aile légère
De l'un à l'autre hémisphère,
Et, sur la terre et les flots,
Dis de ce prince indomptable,
Que l'histoire ni la fable
N'ont point de plus grands héros.

Dis qu'en sa dernière guerre,
Sur les campagnes de Lens,
Il a fait mordre la terre
Aux Espagnols insolents :
Mais quoi ! de cette victoire
Déjà le bruit et la gloire
Ont étonné l'univers,
Et pour ces grandes nouvelles
Tes paroles, ni tes ailes
N'ont point attendu mes vers.

Des flots paresseux de l'Ourse,
Jusques au brulant climat
Où le Nil cache sa source,
L'on vante ce grand combat;
On le vante où le Caucase
Aux cieux présente pour base
Mille effroyables rochers;
Et sa gloire est parvenue

Jusqu'à la terre inconnue
Aux plus hasardeux nochers.

Au récit de la vaillance
D'un prince si redouté,
Dans le sérail de Bysance
Le Turc est épouvanté;
L'âme de frayeur saisie,
Aux derniers lieux de l'Asie
Il songe à se retirer,
Et les troupes sanguinaires
De ses fameux janissaires
Ne le sauroient rassurer.

Le redoutable Sarmate,
Averti de son effroi,
Pour le terrasser se flatte
De voir mon prince son roi.
Il prépare à cette guerre
Son arc et son cimeterre,
Prévoyant que le destin,
Lassé d'un tyran barbare,
Au vaillant Bourbon prépare
Le trône de Constantin.

Mais célébrons cette palme
Qui nous invite à chanter;
Partout la nature calme
S'apprête à nous écouter.
Tous les vents ont fait silence:
Leur plus douce violence
Ne trouble plus ces rameaux;

L'on n'entend plus le ramage
Des chantres de ce bocage,
Ni le murmure des eaux.

Déja par toute la plaine
L'on dépouilloit les guérets,
Déjà la grange étoit pleine
Des richesses de Cérès :
Quand, de courage animées,
Les deux puissantes armées
Des François et des Flamands,
Se joignirent, s'attaquèrent,
Avec fureur se choquèrent
Sur les campagnes de Lens.

Sous le harnois le plus riche
Que Vulcain ait inventé,
L'orgueilleux prince d'Autriche
Marche au combat souhaité;
Contre lui Condé s'avance,
Condé, de qui la vaillance
A mérité le nectar,
Et qui seul peut entreprendre
Avec plus d'heur qu'Alexandre
Et de vertu que César.

Ce prince marche à la tête
Des corps les plus avancés,
Et méprise la tempête
De cent canons courroucés;
Le laurier qui l'environne
D'une immortelle couronne,

Brave la foudre et le fer;
Et quand ce héros s'expose,
Il ne craint point autre chose,
Que de ne pas triompher.

D'une cuirasse éprouvée
Il prend le corps seulement;
Sa vertu dessus gravée
Lui sert encor d'ornement;
On y voit en basse taille
Mainte fameuse bataille,
Rocroi, Norlingue, Fribourg,
La prise de mainte ville,
Dunkerque, Ipre, Thionville,
Wormes, Spire et Philisbourg.

Il monte un cheval superbe,
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas;
Son regard semble farouche;
L'écume sort de sa bouche:
Prêt au moindre mouvement;
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeler la guerre
Par un fier hennissement.

Avec ce grand capitaine,
Nos plus braves combattants
Couvrent le dos de la plaine
Sous mille drapaux flottants;
Ils sont suivis des Polaques,

Invincibles aux attaques,
Des Ecossois, des Bretons,
Des bandes de Germanie,
Des fiers soldats d'Hybernie,
Et des troupes des Cantons.

Jamais la guerrière France,
Fertile en braves soldats,
N'a vu tant d'obéissance,
Ni d'ardeur dans les combats;
D'une discipline égale,
Aux campagnes de Pharsale
Suivant des partis divers,
Alloient les troupes de Rome,
Pour décider du grand homme
Qui conduiroit l'univers.

Déja l'une et l'autre armée
S'attaquent avec fureur;
La poussière et la fumée
Forment la nuit et l'horreur:
Les escadrons s'entreperçent,
Les bataillons se traversent,
La mort court de rang en rang
En cent hideuses manières,
Et les prochaines rivières
Roulent des ondes de sang.

Condé lance cette foudre
Qui, pour affermir son roi,
Fit trébucher sur la poudre
Les Espagnols à Rocroi:

Avec lui vont la Victoire,
L'Honneur, la Valeur, la Gloire;
La fière Bellone et Mars
Font passage à cet Alcide,
Et Pallas de son égide
Le couvre dans les hasards.

Dans l'effroyable tuerie
Son cheval a succombé;
Un cheval de Barbarie
Est encor sous lui tombé;
Cependant rien ne le lasse;
Il n'est rien qu'il ne terrasse;
Il rompt mille bataillons;
Et les piques hérissées
Sont devant lui renversées
Comme les blés des sillons.

Les secousses de la terre
Qui font crouler les rochers,
L'horrible feu du tonnerre
Qui renverse les clochers,
Le bruit et la violence
D'un noir torrent qui s'élance,
Et traîne, étant débordé,
Les troupeaux et les villages,
Ne sont que foibles images
De la force de Condé.

Lassé de la mort vulgaire
D'une foule de soldats,
Il cherche dans sa colère

De quoi signaler son bras ;
L'archiduc est la victime
Qui d'un laurier légitime
Le peut orner dignement :
Il l'appelle, il le menace ;
Mais Lupold quitte la place,
Et tremble d'étonnement.

Comme dans le gras herbage
Où la Dive étend son cours,
Deaux taureaux pleins de courage
Combattent pour leurs amours ;
Le moindre, prenant la fuite,
Se dérobe à la poursuite
De son superbe vainqueur,
Qui dans la vaste prairie,
Mugissant avec furie,
Le chasse, et glace son cœur.

Ainsi Lupold, plein de honte,
Et soupirant son malheur,
De mon prince qui le dompte
Fuit la fatale valeur ;
Avec pareille infamie
S'en va l'armée ennemie ;
Bec, en ce funeste état
Déteste sa destinée ;
Bec, dont l'audace obstinée
Mena Lupold au combat.

Ce nouveau fils de la terre,
Géant plus audacieux

Que ses frères, qu'un tonnerre
Fit jadis tomber des cieux,
Croyant aller à la gloire
D'une facile victoire,
Méprisoit nos combattants;
Et son orgueil ridicule
Ignoroit que notre Hercule
Savoit vaincre les titans.

Enivré de l'espérance
De vaines prospérités,
Il domptoit déjà la France,
Et désoloit nos cités;
Au bruit de cette tempête,
L'Espagne levant la tête
Attendoit ses conquérants;
Et les troupes basanées
Alloient des hauts Pyrénées
Tomber comme des torrents.

Il voit les campagnes teintes
Du sang des siens terrassés;
Il entend les tristes plaintes
Des mourants et des blessés:
Partout ses soldats sans armes
Se prosternent avec larmes
Aux pieds du victorieux;
Partout ils sont en déroute:
Le cruel frémit, et doute
S'il en doit croire ses yeux.

Il marche ardent au carnage
Comme un lion irrité;

Mais que lui sert tant de rage,
Il est lui-même dompté?
Et tel qu'un autre Tiphée,
Dont l'audace est étouffée
Par les monts Siciliens,
Seul au milieu de la plaine,
Privé de force et d'haleine,
Il tombe sous nos liens.

Ce guerrier hautain et brave
Ne peut fléchir son grand cœur
A suivre comme un esclave
Le triomphe du vainqueur.
Son sang, qui teint son armure,
D'une profonde blessure
A grands flots sort de son flanc:
Sa face devient affreuse,
Et son âme furieuse
S'enfuit avecque son sang.

De son armure étoffée
D'or et de pierres de prix,
Mon prince dresse un trophée
Au fier amant de Cypris:
A l'entour sont entassées
Les dépouilles amassées,
Les harnois, les étendarts,
Les tambours, les banderolles,
Et l'on y lit ces paroles:
Condé les consacre à Mars.

C'est assez, Vesper s'avance,
Il faut quitter nos chansons;

Le vent qui rompt le silence
Murmure dans ces buissons;
Le soleil tombe sous l'onde,
La nuit va couvrir le monde;
Et sur la terre et les flots,
Le sommeil, ouvrant ses ailes,
Épand les moissons nouvelles
De ses humides pavots.

STANCES.

Voici bien les beaux lieux où l'Amour couronna
Par les mains de Phylis le bienheureux Cyrène:
Mais l'aimable Phylis, qui les abandonna,
A rendu ces beaux lieux les témoins de sa peine.

Ces bois et ces jardins, et ces prés et ces eaux,
Et ces plaisants vallons, et ces noirs précipices,
Seuls confidents des pleurs qu'il verse à grands ruisseaux,
L'ont été mille fois de ses chastes délices.

Le soleil mille fois l'a vu dès le matin,
Tantôt avec Phylis dansant sur la fougère;
Tantôt se reposant sur des fleurs de jasmin,
Dont la blancheur cédoit au teint de la bergère.

Sur ces lits parfumés, mille fois les zéphyrs,
Trouvant près du pasteur son amante ravie,
Ont porté jusqu'au ciel leurs amoureux soupirs,
Et mille fois les dieux en ont eu de l'envie.

Cyrène, maintenant accablé de souci,
Voyant tous ces beaux lieux touchés de sa misère,
Leur dit, en soupirant : Phylis n'est plus ici,
Et sans elle, beaux lieux, vous ne me sauriez plaire.

Elle est loin de ces bords en des lieux inconnus,
Près d'un fâcheux jaloux qui la tient arrêtée,
Plus fâcheux que Vulcain n'étoit près de Vénus,
Ou l'importun Cyclope auprès de Galathée.

Par ce fâcheux jaloux et la nuit et le jour,
Sans oser murmurer, la belle est asservie ;
Ah ! berger malheureux, tu n'eus jamais d'amour,
Ou ce penser tout seul te doit coûter la vie.

Dans un mal si pressant, il déteste les dieux,
Comme auteurs du tourment que sa Phylis endure :
Il trouble le silence et la paix de ces lieux ;
Et le long de ses bords la Garonne en murmure.

Les pasteurs d'alentour, Pan, le dieu des pasteurs,
Bacchus et les Sylvains, et Pomone et Zéphyre,
Vénus et les Amours, Phébus et les neuf Sœurs,
Accourent étonnés d'un si cruel martyre.

Quelle est cette fureur qui t'ôte le repos ?
Demande avec douleur la troupe désolée :
Et le triste berger, étouffé de sanglots,
Leur répond seulement : Phylis s'en est allée.

A MADEMOISELLE BERTAUD,

QUE L'AUTEUR APPELOIT SOCRATINE.

Je meure, c'est trop marchander
Pour vous dire ma peine extrême,
Enfin, il se faut hasarder,
Socratine : hé bien, je vous aime.

Mon cœur très-amoureux consent
De se ranger sous votre empire ;
En un mot autant comme en cent,
C'est ce que j'avois à vous dire.

Maintenant c'est à vous de voir
Si j'ai de quoi vous satisfaire ;
Car j'irois ailleurs me pourvoir,
Si je n'étois pas votre affaire.

Tout honnête homme est mon rival.
Je sais qu'on vous tient inhumaine,
Que je me prépare un grand mal :
Mais vous en valez bien la peine.

Vous me direz que les amants
Aujourd'hui ne font que se rire,
Et que je suis de ces Normands
Qui promettent pour se dédire.

Il est vrai, notre nation
Donne souvent la gabatine ;
Mais je donnerai caution
De ne point tromper Socratine.

Pour rendre votre esprit certain,
Et pour assurer nos affaires,
Je vous passerai dès demain
Un bail d'amour devant notaires.

Pour neuf ans, pour six, ou pour trois;
Et si vous en êtes contente,
Avec la clause des six mois,
Afin que nul ne s'en repente.

Adieu, la nuit porte conseil,
Songez à ce que je propose,
Et demain à votre réveil
Nous résoudrons de toute chose.

LA SEINE PARLANT A LA FONTAINE DE FORGES.

Vraiment, je vous trouve bien vaine
De me débaucher mes beautés,
Sous prétexte de leurs santés,
Petite nymphe de Fontaine.

Savez-vous que je suis la Seine,
Qui porte des bâtons flottés,
Dont ceux qui me font de la peine
Peuvent être très-bien frottés?

Je sais bien que vous vous vantez
Que vous êtes eau minérale,
Et que vos rares qualités
Vous peuvent rendre ma rivale.

Mais, petite nymphe de balle,
Vous feriez bien mieux, entre nous,
Sans me vouloir traiter d'égale,
De vous taire et de filer doux.

Car, si quelque jour contre vous
Ma colère étoit débordée,
Les premiers flots de mon courroux
Vous auroient bientôt inondée.

Contentez-vous d'être grondée,
Et faites-en votre profit,
Sans que je sois enfin forcée
Pour vous perdre à quitter le lit.

Certes, j'en aurois du dépit;
Car enfin il faut que l'on die,
Que qui boit de vos eaux guérit,
Quand il les boit sans maladie.

O la cure heureuse et hardie
De remettre un homme en santé,
Quand pendant le temps de sa vie
Il ne s'est jamais mal porté!

Ceux qui conseillent qu'en été
De vos eaux on fasse carrousse,
Fussent-ils de la Faculté,
Sont de vrais médecins d'eau douce.

Si jamais le destin les pousse
A se baigner vers Charenton,
Ils n'en reviendront point en housse,
Ils iront boire chez Pluton.

HOLA ! Seine, me dira-t-on,
Pourquoi faire tant de menaces,
Et lever si haut le menton,
Vous de qui les eaux sont si basses ?

A quoi bon toutes ces grimaces ?
Demandez ce qu'il vous plaira,
Et pour avoir vos bonnes grâces,
La Fontaine y satisfera.

ELLE y satisfera fera,
C'est faire en sage politique,
Neptune l'en estimera
Comme une source pacifique.

NYMPHE, je veux donc sans réplique,
Que l'on me rende promptement
La divine mélancolique,
Qui de mes bords est l'ornement.

PHYLIS est son nom de roman :
Je souhaite encore avec elle
Caliste, objet rare et charmant,
Sa compagne chère et fidèle.

MAIS vous me semblez en cervelle
De ne les pouvoir démêler
De mainte et mainte demoiselle,
Qui tâche de vous avaler.

AINSI, je vous en vais parler,
Car vous pourriez prendre le change,
Et puis je les veux régaler,
En passant, d'un mot de louange.

Leur haleine est de fleur d'orange,
Leur teint de roses et de lis.
Caliste chante mieux qu'un ange,
Mais non pas si bien que Phylis.

Leurs esprits sont beaux et polis,
Mais leur humeur est rigoureuse
Pour ces gens qui font les jolis,
Et jettent l'œillade amoureuse.

Caliste est fort grande rieuse:
Ses dents en sont cause, je croi:
Phylis est fort grande rêveuse;
Je ne saurois dire pourquoi.

Quand je les montrerois au doigt,
Vous seroient-elles mieux connues?
Maintenant envoyez-les moi,
Elles seront les bien-venues.

Ainsi puisse tomber des nues
Tant d'eau dans vos petites eaux,
Qu'étant rivières devenues
Partout elles portent bateaux.

Que les saules et les roseaux
Vous servent toujours de ceinture,
Et que le doux chant des oiseaux
Soit moins doux que votre murmure.

En attendant, je vous conjure
De prendre ces petits barbeaux,
Et ces brochetons; je vous jure,
J'ai regret qu'ils ne soient plus beaux.

Ce sont pour vous des fruits nouveaux :
Je voi bien que cela vous tente ;
Vous mangez peu de ces morceaux.
Adieu, je suis votre servante.

L'HIVER.

L'aurore dans ce temps d'hiver
Gardant ses fleurs pour d'autres terres,
Ne sème plus à son lever
Que des rhumes et des caterrhes.

Le soleil, qui semble lassé
De marcher depuis tant d'années,
Avecque son train harassé
Chemine à petites journées.

Soit que les chemins soient moins doux
Dedans les célestes demeures,
Ou soit qu'il craigne les filoux,
Il se retire dès quatre heures.

Tous les jardins sont désolés,
Et dans Saint-Jean le cimetière,
La plus fameuse bouquetière
Ne vend plus que des choux gelés.

Si pour cimetière Saint-Jean,
J'ai dit Saint-Jean le cimetière,
La faute n'est pas trop grossière,
C'est blanc bonnet et bonnet blanc.

Mais pour reprendre le discours
Dont ma muse s'est écartée,
Je dis que depuis quelques jours
Toute la nature est crottée.

Rien ne fut jamais si mutin
Que ce méchant mois de Novembre,
Et le pauvre été Saint-Martin
Tremble sous sa robe de chambre.

Revenez doncques à Paris,
Aimable et divine Circène,
Si vous voulez tirer de peine
Alcandre, Alcidon, et Cloris.

Ou bien nous dites les raisons
Qui, pendant un temps si sauvage,
Vous font demeurer au village
A rêver auprès des tisons.

SONNETS.

A MONSIEUR DE CHARLEVAL.

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle, de son côté,
(Dont bien nous prend) ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors, en verité,
Je crois qu'il fut une femme fidèle;
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été,
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle?

Or en cela nous nous trompons tous deux,
Car bien qu'Adam fut jeune et vigoureux,
Bien fait de corps et d'esprit agréable;

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme et ne pas caqueter.

AUTRE.

Mon ame est prête à s'envoler;
La mort moins que vous inhumaine,
Dénouant pour jamais ma chaîne,
A la fin me va consoler.

En cet état dois-je parler,
Et, sans mériter votre haine,
Puis-je vous déclarer la peine
Que le respect m'a fait celer?

Non, vous m'en faites la défense,
Et n'ordonnez que le silence
A l'excès de ma passion.

Quelle cruauté, Rosanire!
Mourir sans dire son martyre,
C'est mourir sans confession.

SONNET EN BOUTS RIMÉS

DE MONSIEUR SARRASIN,

SUR LA MORT DU PERROQUET.

QUAND la mort, contre qui vainement on *chicane*,
Eut fait dans son avril le perroquet..... *capot*,
Un coquemart fut l'urne et le précieux... *pot*
Où l'on le mit vêtu de sa verte..... *soutane*.

JUPITER, troublant l'air serein et..... *diaphane*,
Le couvrit en courroux des couleurs d'un *tripot*;
Puis appelant le Dieu si connu de..... *Chabot*,
Va, Mercure, dit-il, dans ce monde..... *profane*.

RENDS l'âme au perroquet, sors-le du... *coquemart*.
Lors, comme de Saint Paul fondroit le... *jaquemart*,
De l'Olympe étoilé descend le dieu sans.. *barbe*.

ET, ramassant soudain ce funeste..... *débris*,
Rend l'âme au perroquet, et plus vite qu'un *barbe*
Le reporte en sa cage au céleste..... *lambris*.

DULOT VAINCU,

OU

LA DÉFAITE DES BOUTS-RIMÉS.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

POËME. [1]

CHANT PREMIER.

Je chante les combats, l'héroïque vaillance,
Et les faits glorieux des poëmes de France;
Et comme, sous les murs de la grande cité,
Tomba des mauvais vers le peuple révolté;
Lorsque, pour détrôner la bonne poésie,
Sous l'orgueilleux Dulot, durant sa frénésie,
Du royaume des fous vinrent les bouts-rimés,
Et couvrirent nos champs de bataillons armés:
Un seul jour décidant aux plaines de Grenelle,
Par les mains du destin, leur célèbre querelle.

Illustre demi-dieu, digne sang de nos rois,
Si parmi les travaux de tes nobles exploits,

[1] Nous ne citons pas comme un modèle de plaisanterie ce poëme quelquefois ingénieux, plus souvent bizarre, et qui, à ce double titre, jouit d'une sorte de célébrité. Les notes sont de l'auteur du poëme.

Si parmi les horreurs des tempêtes civiles,
Les fureurs des soldats, les tumultes des villes,
Et les grands accidents de ton fameux parti,
Les neuf savantes sœurs t'ont toujours diverti;
Maintenant qu'à tes vœux les astres sont propices,
Que tu fais de la cour les plus chères délices,
Que les Parques pour toi filent un meilleur sort,
Et qu'un vent plus heureux met ton navire au port;
Reçois de ces neuf sœurs, comme un nouvel hommage,
Les folâtres discours de ce petit ouvrage,
Attendant que leurs chants, qui t'égalent aux dieux,
Accompagnant partout ton char victorieux,
Te conduisent brillant de splendeur et de gloire,
Vainqueur des nations, au temple de mémoire,
Et que, par leur moyen, tes gestes éclatants
Percent de longs rayons l'épaisse nuit des temps.

Quand l'illustre Herty fut privé de la vie,
Dulot [1] son fils, pressé d'une plus noble envie,
Que de vieillir oisif proche de ses tisons,
Et borner son empire aux Petites-Maisons,
Tenta de renverser par ses vers frénétiques
Le trône glorieux des poëmes antiques;
De les chasser de France, et mettre sous ses lois,
En dépit d'Apollon, le Parnasse françois.
Il tenta sans succès cette entreprise vaine;
Ses vers furent défaits sur les bords de la Seine;
Phébus le déclara rebelle et criminel,
Et l'on le dépouilla du sceptre paternel.

---

[1] Le Herty étoit un fou des Petites-Maisons.

Vaincu, désespéré, détestant sa fortune,
Dulot fuit, se retire au monde de la lune,
Où les poëtes fous sont les plus estimés,
Et descend au pays des puissants bouts-rimés:
Peuple étrange, [1] farouche, et qui demeure ensemble,
Sans coutume et sans loi, comme le sort l'assemble;
Étrange à regarder, tel que les visions
Dont Antoine au désert eut les illusions,
Ou que l'affreuse gent, qu'au bout de la marine
Le paladin Roger vit [2] en l'île d'Alcine,
Reconnoissant pourtant Phébus pour souverain,
Mais se rongeant le cœur d'un dépit inhumain,
Et sans cesse troublé de froide jalousie,
De le voir mieux aimer la bonne poésie.

Dulot, que son destin a chassé de ces lieux,
Conseille la révolte à ces audacieux,
Les excite, les presse, exalte leur vaillance,
Méprise insolemment les poëmes de France,
Demande à les conduire, et leur promet dans peu
De perdre nos bons vers par le fer et le feu.

On l'écoute, on le croit, on veut descendre en terre,
On le choisit pour chef de cette grande guerre,

---

[1] Les bouts-rimés sont d'ordinaire composés des rimes les plus bizarres, et qui ont le moins de rapport ensemble.

[2] Voyez l'Arioste, chant VI, Alcun d'alcollo in gin d'huomini han forma. *Coluiso*, altri di scimie, altri di gatti, etc.

Sous lui les bouts-rimés sont partout enrôlés,
Et partout le pays à combattre appelés.

Mais pendant que le peuple en tumulte s'apprête,
Dulot veut par la ruse avancer sa conquête :
Il dépêche soudain quatorze bouts-rimés [1] ;
Pour les plus hasardeux justement estimés ;
Il veut que dans Paris leurs charmes ils étalent,
Qu'ils se glissent partout, que partout ils cabalent.
Ils font ce qu'il commande, et comme ils sont adroits,
Ils gagnent les esprits presque en tous les endroits.
Paris les voit allant par toutes les ruelles,
Charmer également les blondins et les belles ;
Ceux mêmes qui des rois dispensent les trésors,
Pour les faire admirer font d'aimables efforts.
Partout de ces sorciers la force se découvre,
Et la garde, en un mot, n'en défend point [2] le Louvre ;
Leurs desseins cependant aux mortels sont secrets ;
Ils marchent entre nous en forme de sonnets,
De Sainte-Menehould [3] nous disent des nouvelles,
Et d'un perroquet mort content cent bagatelles.

Après qu'ils sont partout chéris et souhaités,
Dulot en un instant les voit à ses côtés,

---

[1] Les quatorze rimes du sonnet sur le perroquet, cité en tête de ce poëme.

[2] Allusion aux vers de Malherbe :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point les rois.

[3] C'étoient les deux principaux sujets des bouts-rimés.

Devant son pavillon leur nation armée
Est de nouveau par eux au combat animée;
Ils disent à leur chef comment ils ont traité;
Que contre les bons vers le monde est révolté,
Qu'ils ont de leur parti les têtes les plus fortes,
Et que Paris enfin leur ouvrira les portes.
Ces grands commencements au camp sont publiés;
Dulot les fait passer aux peuples alliés,
Tout retentit de joie, et la gent infidèle
Honore de cent feux cette heureuse nouvelle.

Soudain pour déloger flottent les étendards.
Dulot fait sur l'autel un sacrifice à Mars,
Il offre une victime à la bonne Fortune,
Et ses troupes après abandonnent la lune.

Par le silence, ami d'une profonde nuit,
Elles marchent en ordre, et descendent sans bruit;
Elles veulent se rendre aux plaines de Grenelle
Avant que les bons vers en sachent la nouvelle,
Et les surprendre tous dans Paris renfermés,
Dépourvus de soldats foibles et désarmés.

Comme lors que l'hiver verse au haut des Cevennes
La neige à gros flocons aux campagnes prochaines,
Ces flocons sans relâche, à l'envi se pressant,
Et, tombant l'un sur l'autre, aveuglent le passant;
Plus épaisses encor, fendant l'air et les nues,
Descendoient sur nos champs ces troupes inconnues.

Mais ce dieu lumineux, cet œil de l'univers,
A qui du monde entier les secrets sont ouverts,

Découvrant le dessein des bouts-rimés rebelles,
Soudain le fit savoir aux poëmes fidèles.
Leur cœur en fut surpris, mais non pas abattu;
Et dans ce grand péril recueillant leur vertu,
Ils invoquent ce dieu qui préside aux batailles,
Ils s'arment sans tumulte, ils sortent les murailles,
Et ceints de corps-de-garde avancés à l'entour,
Près des feux allumés ils attendent le jour.

CHANT SECOND.

L'AURORE cependant, éclairant toutes choses,
Commençoit à semer l'horizon de ses roses,
Lorsque les bouts-rimés, plus prompts que les éclairs,
S'avancent vers Paris pour perdre les bons vers.
Dulot voit à l'instant ses troupes repoussées
Par le vaillant effort des gardes avancées,
Et les bons vers, marchant en épais bataillons,
Au combat acharnés, couvrir tous les sillons.

SA fureur toutefois de rien ne s'épouvante;
Il rassure les siens d'une voix éclatante:
Par son ordre on les voit en bataille rangés,
Et d'un ferme courage au combat engagés,
Il se jette au milieu des piques hérissées,
Suivi d'une forêt de piques abaissées.

MUSE, raconte-moi sous quel héros fameux
Marchèrent au combat ces peuples belliqueux.

UNE fière amazone apparoît la première,
Les cieux la firent naître aussi laide que fière,

On l'appelle [1] *chicane*; autour d'elle pressés,
Sous son commandement marchent mille procès,
Ils sont armés de sacs, et cette gent maligne
N'attaque point de lieu qu'elle ne le ruine.

Le cruel [2] *capot* suit, qui sans donner quartier
De peuple rouge et noir, conduit un monde entier.
Quatre rois [3] ses vassaux pompeux et magnifiques,
Ont leurs soldats de cœurs, trèfles, carreaux et piques.

Pot [4], vient le pot en tête, et l'on l'appelle ainsi,
Parce que tout son gros porte le pot aussi;
Leur valeur surpassant la valeur ordinaire,
Il les faut enfoncer lorsqu'on les veut défaire;
Et l'on les combattroit vainement tout un jour,
Si l'on ne s'amusoit qu'à [5] tourner à l'entour.

Soutane [6] avance après, elle est noire, mais belle;
C'est du fameux Dulot la compagne [7] fidèle.
L'honneur la fait armer, car pour elle jamais
Elle n'a souhaité que le [8] calme et la paix.

---

[1] C'est la première des quatorze rimes sur lesquelles on avoit tant fait de vers.

[2] Seconde rime.

[3] Les quatre rois des cartes, à cause que capot est un terme de piquet.

[4] Troisième rime.

[5] Allusion au proverbe *Tourner autour du pot*.

[6] Quatrième rime.

[7] Dulot étoit toujours en soutane.

[8] La soutane est opposée d'ordinaire à l'épée.

Une autre légion aussitôt on contemple,
Des gens tels qu'on en voit aux verrières d'un temple;
Ils sont tous transparents, tous peints de pourpre et d'or,
Leur chef aussi bien qu'eux, est [1] *Diaphane* encor,
Et leur cœur est si grand, que, foibles comme verre,
Ils hasardent pourtant de se trouver en guerre.

[2] Tripot à leur côté marche plus hardiment,
Sur sa bande et sur lui l'on frappe vainement;
Tous sont vastes de corps, mais tous noirs et tous sales,
Tous craignant en trois lieux des blessures fatales.
Paume [3] qui, dans le Styx, en naissant les plongea,
Par le vouloir des dieux ces trois lieux négligea;
Grille, dedans et *trou*, qui, dans notre manière,
Sont le bas du plastron, les reins et la visière.

Du bord de cette mer, qui paroît [4] à nos yeux,
Quand avec la lunette on voit la lune aux cieux,

---

[1] De soldats diaphanes et transparents comme ceux qu'on voit aux verrières des églises. Ils sont conduits par Diaphane, leur chef, qui est la cinquième rime.

[2] Sixième rime.

[3] La paume ayant produit le tripot, elle est prise ici pour sa mère. Le reste est une allusion à la fable d'Achille qui fut plongé dans le Styx par Thétys sa mère, ce qui le rendit invulnérable. Mais comme elle le tenoit par les pieds, son talon n'entra point dans l'eau, c'est pourquoi il pouvoit être blessé en cette partie.

[4] Il faut se souvenir que toutes ces troupes viennent du royaume de la lune. Le poète feint que *Chabot*, qui

Vient la gent maritime, à face monstrueuse,
Du troupeau de Protée engeance incestueuse;
Ils font peur au regard, et leur prince Nabot
A sur un corps humain la tête d'un *chabot*.

Les cyclopes nouveaux sous leur géant [1] *Profane*,
Habitants de la lune en dépit de Diane,
Font le huitième gros, et marchent en ces lieux,
Méprisant fièrement les hommes et les dieux.

Six corps restent encor : l'un le peuple des cruches,
Portant sur leurs cimiers des panaches d'autruches;
Cette gent est fantasque, et leur chef [2] *Coquemart*,
Abandonné des siens fait souvent bande à part.

La troupe qui succède est pesante, et se trouve
Couverte richement d'armures à l'épreuve.

---

est la septième rime, et tous ses soldats, sont des hommes monstrueux à tête de chabot; qu'ils habitent proche de cette mer, qu'on voit ou qu'on croit voir dans la lune avec les lunettes de Galilée, qui sont nés dans l'infâme société des hommes avec les monstres marins qui composent le troupeau de Neptune, et dont la garde est commise à Protée. *Voyez* Homère, en son Odyssée, liv. IV, et Virgile en ses Géorgiques, liv. IV.

[1] Huitième rime.

[2] Le peuple des *cruches* est conduit par *Coquemart*, qui est la neuvième rime. Il fait souvent bande à part, parce que d'ordinaire les coquemarts sont auprès du feu seuls, et fort éloignés des cruches.

JAQUEMART [1] le conduit, et chacun aujourd'hui
S'estime fort heureux d'être [2] armé comme lui.

DEUX [3] *barbes* vont après, qui, grandes et hideuses,
Mènent deux bataillons de barbes belliqueuses;
Ainsi que Dom-Quichot [4], elles portent bassins,
Et paroissent de loin barbes de capucins.

ENFIN, *débris* s'avance, et, sans ordre [5] égarée,
En cravatte combat sa troupe séparée.

PUIS le dernier de tous marche le beau [6] *lambris*;
Sontharnois est partout bruni d'or de grand prix.
Il est environné de troupes romanesques,
De visage et de port étrangement grotesques.

TELS sont des bouts-rimés les chefs pleins de fureur,
Le nombre des soldats donne de la terreur;
Moins épaisses voit-on sortir de leurs tanières,
Aux travaux de l'été, les fourmis ménagères,
Et de leurs cris confus, et du bruit des clairons,
Hauteuil et Vaugirard tonnent aux environs.

---

1 Dixième rime.

2 On dit, *armé comme un jaquemart*,

3 *Barbe* fait la onzième et la treizième rime.

4 Elles sont armées comme Dom Quichot, quand il prit le bassin du barbier pour l'armet de Mambrin. *Voy.* son Histoire, 1re part. c. 16.

5 Cela est fort propre à *débris*, qui est la douzième rime.

6 Quatorzième rime.

Contre eux d'autre côté, va le *poëme épique*, [1]
Arme superbement d'armures [2] à l'antique.

L'Ode, l'armet orné de [3] myrte et de laurier,
D'un air noble et charmant suit ce fameux guerrier.
Les *Stances* vont après, et cette troupe brave
A sous divers harnois le port galant [4] et grave.

Formidable aux [5] grands rois, mais toujours malheureux
Foulant avec orgueil un cothurne pompeux,
Marche sévèrement le *poëme tragique*,
Suivi de son cadet le *poëme comique*,
Mais condamnant pourtant ses entretiens moqueurs,
Et traînant après soi cent et cent braves *chœurs*,
La plaisante *chanson*, l'*Elégie amoureuse*,
Et la double *satire* [6], ou sévère, ou railleuse,

---

[1] Les grotesques de *lambris*.

[2] L'armure à l'antique est attribuée au poëme héroïque, à cause de la gravité, qui fait même que les façons de parler anciennes y ont quelquefois bonne grâce.

[3] L'amour et la guerre, qu'on désigne par le myrte et le laurier, sont également propres à l'Ode.

[4] Le caractère le plus ordinaire des stances est d'être galantes et sérieuses tout ensemble.

[5] Le poëme tragique représente toujours les malheurs des rois et des princes. Le cothurne étoit la chaussure des anciens, lorsqu'ils représentoient des tragédies. Ils en prenoient une autre plus basse et moins riche pour la comédie. Les *chœurs* sont particuliers à la tragédie. Ici en les appelant *braves*, on joue sur le mot de *chœurs*.

[6] La satire peut avoir deux caractères différents, ou

Les *madrigaux* [1] polis, les légers *impromptus*,
Font front en divers lieux, de leurs armes vêtus.

Au *sonnet* [2] difficile est l'*épigramme* jointe;
Tous deux accoutumés à frapper de la pointe.

En un grand bataillon vont les aventuriers;
Ces vers se sont entre eux nommés [3] *irréguliers*,
Inégaux par le nombre, inégaux par la taille,
Braves, mais combattant sans ordre de bataille.

Enfin, ce que la France admire de bons vers,
S'y trouvent tous rangés en des postes divers.

CHANT TROISIÈME.

Mais Dulot cependant, pour terminer la guerre,
Laisse sur le *Sonnet* [4] tomber son cimeterre,

---

de déclamer sévèrement contre le vice, ou de le rendre ridicule.

[1] La politesse est très propre aux *madrigaux*, et la légèreté aux *impromptus* qu'on fait sur-le-champ, et qui passent comme des éclairs.

[2] Le propre du *sonnet* et de l'*épigramme* est de finir par quelque trait subtil.

[3] Les vers irréguliers, comme ceux de l'Epître de feu M. de Voiture à M. le Prince, et quelques-uns de l'auteur même, qui sont imprimés dans ce volume.

[4] Il y a apparence que le *sonnet* est mis le premier à cause qu'on ne faisoit presque que des sonnets sur des bouts rimés

Le *Sonnet* étonné branle sur ses [1] tercets,
Mais il prend sa revanche avec pareil succès.
Dulot, atteint du coup que le *sonnet* lui donne,
Chancelle par trois fois, et son camp s'en étonne;
Mais il se raffermit, et d'un bras sans égal,
Jusques dessous les dents il fend un *madrigal*.
Le *madrigal* sans force, et plus froid que la glace,
Tombe d'un coup si rude étendu sur la place.

Les autres *madrigaux*, animés du danger,
Se jettent sur les *pots* afin de se venger;
Ils en cassent le haut, ils en cassent les anses,
Et de coups redoublés ils leur ouvrent les pauses.

Capot vient au secours, et criant : *C'est assez;*
Traîtres, vous payerez, dit-il, les [3] *pots cassés*.
Les[3] rois vont devant lui; mais le *poëme épique*
Les arrête, et d'un coup perce le *roi de pique*.
Il charge encor *capot*, qui perd les étriers,
Et tombe entre ces *rois* qui sont faits prisonniers.

Il attaque *chicane*, enflé de sa victoire;
Soutane 4 à son secours pousse sa bande noire;

---

[1] Les tercets du sonnet sont les six derniers vers qu'on divise en deux parties, chacune de trois vers. *Branle sur ses tercets;* c'est à mon avis comme s'il disoit : *Branle sur ses étriers du grand coup qu'il a reçu.*

[2] C'est une façon de parler proverbiale dont l'application est très ingénieuse en ce lieu.

[3] Les quatre rois de cartes dont il a été parlé.

[4] La *soutane* vient au secours de son amie.

Elles frappent cent coups en un même moment,
L'*Epique* les [1] méprise, et rit amèrement.
Plus ferme qu'un rocher qui présente sa tête
A l'effort violent d'une rude tempête,
L'écu soutient leurs coups sur son bras qu'il roidit,
Et l'acier repoussé vers les cieux rebondit;
Il lâche son [2] épée; et, d'une main guerrière,
Il prend par le collet *chicane* prisonnière.
Le lâche *procès* fuit, jetant par les chemins,
Afin de mieux courir, et sac et parchemins,
Jusqu'au bord de la mer va cette gent maudite,
Et le seul Océan peut arrêter sa fuite;
Aux rives où la Seine à Téthys [3] fait la cour,
C'est là que de tout temps *procès* fait son séjour.

Soutane, sans secours, maudit sa destinée,
Et comme sa compagne elle est emprisonnée.

Les *impromptus* ailleurs voltigeants et courants,
Du corps de *diaphane* éclaircissent les rangs.
Diaphane lui-même est brisé comme verre,
Et sous un *impromptu* donne du nez en terre.
Dulot voit ce désordre, et frémit de dédain,
Il renverse un *quatrain*, un *sixain*, un *dixain*,
Profane, fait tomber la plaintive *élégie*;
Mais quoique de son sang la terre soit rougie,

---

[1] Comme des choses fort au-dessous de lui.

[2] Il faut concevoir cette épée à son bras avec une chaine.

[3] La Normandie.

Le coup n'est pas mortel, et ce fâcheux état,
Sans l'ôter aux amants [1], la met hors de combat.

Les monstres [2] de la mer poussent la *comédie*;
On la voit en danger, mais l'*ode* y remédie;
Elle les tourne en fuite, et Seine sous son flot
Les cache avec leur chef à tête de *chabot*.

Deux *chansons*, d'un bel air, sur de vites alfanes,
Leurs notes à la main [3] attaquent les *profanes*,
Et pour rendre le chef et les géants vaincus,
L'une invoque l'Amour [4], l'autre invoque *Bacchus*;
Profane s'en indigne, et vomit cent blasphêmes;
Je voudrois que ces dieux combattissent eux-mêmes,
Dit-il, ils en mourroient ces deux lâches garçons,
Qui, chez moi, comme vous, passent pour des chansons[5];
Il dit, et de ses mains menant sa lourde masse,
Un coup horrible et fier suit sa fière menace;
Ce coup est détourné par le vouloir des dieux,
Qui punissent l'orgueil de cet audacieux.
Il tombe terrassé par leurs divines flèches,
Qui dans son bataillon font de sanglantes brèches.

---

[1] A cause qu'elle n'est pas propre à décrire les actions militaires.

[2] Les hommes à tête de *chabot*, dont il a été parlé.

[3] Armées de notes de musique. *Alfanes* est un mot italien qui veut dire *cavales* de grande taille, déchargées, et propres à la course et à la fatigue.

[4] L'amour et le vin sont deux sujets ordinaires des *chansons*.

[5] C'est un discours digne de *Profane*.

Ici l'un va par terre, et là, d'étonnement,
L'autre n'a plus de mains, ni plus de mouvement,
Et deux foibles *chansons*, ô force souveraine !
Les prennent prisonniers, les mettent à la chaîne :
Apprenez, ô mortels, de leur témérité,
Le respect que l'on doit à la [1] Divinité.

Comme on voit les essaims abandonner les ruches,
De même en un instant le bataillon des *cruches*
Se vient rendre au *sonnet*, et trahit son parti ;
Coquemart quitte encor le grand fils [2] du Herty ;
Le *sonnet* le reçoit, les met sous bonne garde,
Et comme des coquins tout le camp les regarde.

L'épique cependant, presque égal au dieu Mars,
Comme un noir tourbillon fond sur les *jaquemarts* :
Il y fond à propos, car leur troupe hardie,
De massacres cruels [3] troubloit la *tragédie*.
Ses derniers vers gisoient, et des coups de leur flanc,
La plaine se couvrit de longs fleuves de sang :
En vain les braves *chœurs* [4], comme guerriers fidèles,
Tâchoient à détourner ces atteintes mortelles ;
De leurs corps en cent lieux les champs étoient jonchés,
Du bataillon tragique ils étoient [5] retranchés.

---

[1] Allusion au vers de Virgile :
Discite justitiam moniti, et non temnere Divos.

[2] Dulot.

[3] Les massacres sont propres à la tragédie.

[4] Il en a été parlé ci-dessus.

[5] On retranche aujourd'hui les chœurs de nos tragédies.

Ah ! s'écria l'*épique* [1], ah ! canaille inhumaine,
Oser devant mes yeux ensanglanter la scène ;
Vous transgressez la règle, et vous mourrez aussi,
Sa colère redouble en discourant ainsi.

Il frappe *Jaquemart*, l'effet suit la menace,
Sur le haut de l'armet tombe la lourde masse.
Jaquemart sous ce coup trébuche en un moment ;
Tout son peuple reçoit un même traitement.
Avec le même bruit qu'aux forêts éloignées
Tombent les chênes vieux sous l'effort des coignées,
Et vite comme on voit sous la faux de Cérès,
Tomber les épis mûrs sur les dos des guérets.
On seconde l'*épique*, on les saisit sans peine,
Et l'on les charge tous d'une pesante chaîne.

Mais les *barbes* encor, et *débris*, et *lambris*,
Combattoient fièrement près des murs de Paris.
Contre les *barbes* vont mille *stances* nombreuses ;
Tout fait jour à l'effort des *stances* valeureuses,
Et les *barbes* partout tombent à grands monceaux,
Sous l'effort des rasoirs [2], et l'effort des ciseaux.

Des vers *irréguliers* qui combattent en foule
Le bataillon épais vers le *débris* se roule ;

---

[1] Les règles du théâtre défendent d'ensanglanter la scène, c'est-à-dire, de faire tuer personne devant les yeux du peuple :

Nec pueros coram populo Medea trucidet.

Horace, Art Poétique.

[2] Les seules armes propres contre des barbes.

Le *débris* est tué, ses soldats morts ou pris,
Et rien ne reste plus de ce vaste *débris*.

Lambris, qui voit des siens bâter mal les affaires,
Se rend lui-même enfin, fait rendre ses [1] *chimères*,
Après avoir jonché la campagne de corps,
Et signalé son nom par le nombre des morts.

Ainsi les braves vers, pleins d'honneur et de gloire,
Après un long combat obtiennent la victoire.
Mais que devient Dulot? vous le pouvez savoir
Demain à l'autre [2] chant: bon soir, seigneur, bon soir.

CHANT QUATRIÈME.

La renommée alors bat des ailes, et vole,
Parlant de ce combat de l'un à l'autre pôle;
Les bons vers sur-le-champ rendent grâces aux dieux,
Et poussent jusqu'au ciel leurs chants victorieux.

On enterre les morts, et puis on délibère
Ce que des prisonniers il est juste de faire;
On va tout d'une voix à leur faire merci,
Puis pour la sûreté l'on en dispose ainsi:

On condamne *chicane*, afin d'être punie,
A passer chez [3] *Basché* le reste de sa vie,

---

[1] Les grotesques des lambris dont il a été parlé.

[2] Imitation des vers par lesquels l'Arioste finit d'ordinaire ses chants.

[3] Voy. Rabelais, liv. IV, ch. 12 et suivants, où il

Où Trudon, maître Oudart, et les autres valets,
La froissent chaque jour à coups de gantelets.

Pour l'avare [1] *capot*, on consent bien qu'il vive,
Éloigné des combats d'une façon oisive,
Sans se mêler de rien que du jeu du piquet,
Et sans oser jamais parler de *perroquet*.

On condamne *soutane* à servir [2] la justice,
Et le crotté pédant, et l'homme à bénéfice.

Partout dans la cité les *tripots* [3] dispersés,
Et de cris et de coups incessamment poussés,
Sous la loi d'un Naquet [4] que le monde baffoue,
Servent de passe-temps au peuple qui se joue.

Du lâche *coquemart* les soldats enchaînés,
Dans toutes les maisons esclaves sont donnés;
Comme insensiblement on tâche à s'en défaire,
Partout on les destine au plus vil ministère,

---

raconte de quelle sorte on recevoit les *Chicanoux* chez le seigneur de Basché.

[1] Le terme de *capot* ne peut guère être d'usage qu'en parlant du *piquet*.

[2] Servir la justice est dit là comme une espèce de punition, de même que servir le roi en ses galères.

[3] Il y a des *tripots* dans tous les quartiers de Paris. Il faut remarquer que toutes ces punitions sont décrites par figure comme présentes, bien qu'elles ne doivent être exécutées qu'après, ainsi qu'on le voit par la suite.

[4] Le marqueur, qui fait la loi dans le jeu de paume.

Allant puiser de l'eau, si souvent ils y vont,
Qu'avec le *coquemart* [1] la cruche enfin se rompt.

Contre les *jaquemarts*, la sentence publique
Veut qu'on venge les morts du bataillon tragique;
Mais si cruellement, qu'à la postérité,
Le monde en le voyant en soit épouvanté.
Chacun s'en reposant sur le *poëme épique*,
Qui des enchantements a toute la pratique,
Il jette sur leur tête un redoutable sort,
Tel qu'ils sont tous [2] débout, et que pas un ne dort,
Et Phébus et sa sœur roulent dans leur carrière,
Sans que pour sommeiller s'abaisse leur paupière,
Et l'aurore au matin, ni vesper vers le soir,
Ni les astres la nuit ne les verront s'asseoir.
Tout armé comme il est, chacun fixe demeure,
Tremblant de la terreur de ne pas frapper l'heure,
Et de ne marquer pas le temps sur le métal,
Où de l'enchantement le tient le nœud fatal.
La peine de Sysiphe, et celle de Tantale,
A cet étrange mal ne fut jamais égale.
Leur chef sur le sommet [3] de Saint-Paul attaché,
Par nul effort humain n'en peut être arraché.
Là, du chaud violent, et des âpres froidures,
Des vents et des oiseaux il souffre les injures.

---

[1] Le proverbe dit : *la cruche va si souvent à l'eau qu'enfin elle y demeure.*

[2] *Debout comme un jaquemart.*

[3] Le jaquemart de Saint-Paul, célèbre à Paris.

Lambris, malgré son or, sa pourpre et son azur,
Se trouve pour jamais garotté [1] contre un mur;
Sphynx, éléphants [2], dragons, béliers ailés, chimères,
Chiens, sirènes, griffons, monstres imaginaires,
Dont la double *satire* a reçu tant d'ennui,
Y sont sous mille clous arrêtés avec lui,

Le reste des captifs sortant de leurs misères,
Passent en divers corps pour rimes [3] ordinaires,
Sur peine de mourir, ou d'être renfermés,
Si jamais on les voit servir de bouts-rimés;
Lors tout marche à Paris, et chacun se dispose,
Comme on vient d'arrêter, d'exécuter la chose;
Tout triomphe, traînant les captifs enchaînés,
Prêts de sentir les maux qui leur sont destinés.

L'épique alloit entrer, quand soudain la merveille
D'un tumulte imprévu vient frapper son oreille.
Il voit un grand guerrier se retirer pressé,
Et des coups et des cris du vulgaire amassé.
Cent pierres et cent dards lui fondent sur la tête;
Son harnois en cent lieux soutient cette tempête;
Mais le fier la dédaigne, il se tourne souvent,
La tourbe qui le craint fuit ainsi que le vent.

---

[1] Les lambris sont toujours attachés contre les murs.

[2] Les grotesques des lambris dont il a été parlé.

[3] Allusion à ce qu'on fait des soldats qui se sont rendus, et qui prennent parti dans les troupes du vainqueur. Parmi les autres rimes, il y en a quelques-unes plus propres que les précédentes à passer pour des rimes ordinaires, comme *Débris*, *Profanes*.

Tel qu'au fort de l'été, lorsque la canicule,
Tarissant les ruisseaux, fend la terre et la brûle;
Un mâtin enragé, terreur des villageois,
Encor qu'il soit frappé de cent coups à la fois,
S'il tourne, fait cacher la gent foible et peureuse
Devant son œil brûlant et sa dent écumeuse :
Tel et plus furieux le guerrier redouté,
Chasse d'un seul regard le peuple épouvanté.

L'épique le regarde, et l'admire, et s'avance,
Et pour le secourir déjà branle sa lance;
Quand il connoît Dulot, qui, rempli de fureur,
Porte dans ses regards la mort et la terreur.

Ce révolté, voyant la bataille allumée,
Et le sort malheureux menacer son armée,
Par raison, non par crainte, en est soudain sorti,
Pour aller dans Paris soulever son parti,
Mais du mauvais succès tout son monde s'étonne;
Chacun le craint, le fuit, se cache, et l'abandonne.
Ses plus grands partisans blâment les bouts-rimés,
Et par eux contre lui les gens sont animés.
Tout s'arme, tout l'attaque, il marche plein d'audace,
Et comme un fier lion, quitte à peine la place,
Hors des portes pourtant il est enfin jeté
Par les vieux paladins qui gardoient la cité.
Rondeaux, Lais [1], Triolais, Virelais et Ballades;
Le peuple suit, ruant pierres et bastonnades.

---

[1] Il les appelle vieux paladins, parce que ce sont les vieilles sortes de poésie de nos pères, dont quelques-unes ont été renouvelées en notre siècle.

L'ÉPIQUE le retient, et dit : N'avancez pas,
La mort de l'insolent se doit à notre bras ;
L'un sur l'autre à ces mots également s'élance ;
Ils brisent leurs deux bois d'égale violence,
Et de cent coups après cruels et furieux,
Le sang sur leur harnois ruisselle en mille lieux.
Dulot porte un grand coup qui doit finir la guerre ;
L'*épique* sous le faix glisse et tombe par terre.
Le camp épouvanté fait alors mille vœux ;
Mais l'*épique*, soudain se levant tout honteux,
Sur le front de Dulot ramène son épée ;
Son casque en est ouvert, sa trame en est coupée ;
Ses yeux sont obscurcis d'une éternelle nuit,
Et son ame en rimant [1] sous les ombres s'enfuit.

ÉPIGRAMMES.

JE veux au pied de Parnasse,
Contre tout poëte errant,
Soutenir en combattant,
Qu'Amynte a meilleure grâce,
Ni que le rossignol quand il plaint sa disgrâce,
Ni que les muses en chantant,
Ni que les fières sœurs de l'empire flottant :

[1] Allusion au dernier vers de l'Enéide,
Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.

Que de toutes les voix sa voix est la plus digne
De faire de nos cœurs mille amoureux larcins;
Et qu'enfin, pour l'entendre, on quitteroit un cygne
Abandonné des médecins.

AUTRE.

Quand j'entendis parler de vos divins appas,
Il me prit de vous voir une si forte envie,
Que, bien qu'on m'avertît que j'allois au trépas,
Je n'ai jamais été si vite de ma vie.
Enfin, je vins, je vis, mais je ne vainquis pas:
Vos yeux le savent bien, Sylvie.

A UNE FEMME INTÉRESSÉE.

Je vous donne avec grand plaisir
De trois présents un à choisir.
La belle, c'est à vous de prendre
Celui des trois qui plus vous duit;
Les voici, sans vous faire attendre:
Bon jour, bon soir, et bonne nuit.

MADRIGAL.

J'ai mal dormi la nuit passée;
Je me sens l'âme embarrassée
Du souvenir d'une beauté;
Je me trouve le teint tout blême;
Vous verrez à la fin que j'aime.
Mais j'y suis assez résolu,
Puisque deux beaux yeux l'ont voulu :
Ils ont entrepris ma défaite,
Eh bien, leur volonté soit faite.

CHANSONS.

Le teint vermeil qu'a l'Aurore au matin
Près votre teint semble mourant et pâle :
D'Aurore avez le nom et le destin,
Et d'un vieillard la couche maritale :
Or, pour vous rendre à cette Aurore égale,
Si lui vouliez ressembler de tout point,
Il vous faudroit recevoir un Céphale;
Mais le mal est que vous n'en voulez point.

AUTRE.

A UNE DAME SUR SA PALEUR.

Rose d'été, qui la pourroit trouver
Sur votre teint, ce seroit bonne affaire;
Mais le pis est que sommes en hiver,
Et c'est un temps aux roses fort contraire.
Si le vermeil pourtant est nécessaire
Pour embellir votre teint blanchissant,
Dites toujours : *J'aime*; c'est chose claire,
Que le direz toujours en rougissant.

SCARRON.

REQUÊTES.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DUC DE RICHELIEU.

Très-humblement vous présente requête
Un qui n'a pas beaucoup l'esprit en fête,
Car de fortune il est trop mal mené :
Fils malheureux d'un père infortuné,
Paul, fils de Paul, à qui le nom d'Apôtre
Sied maintenant bien mieux qu'à pas un autre ;
Car le bonhomme avec son hocqueton,
Se voit réduit à besace et bâton.
O grand prélat, des hommes le plus sage,
Étonnement et gloire de notre âge,
Je ne dirai, car ce n'est pas assez,
Prélat, passant tous les prélats passés :
Car et passés et présents tous ensemble
Vous surpassez de beaucoup, ce me semble.
Mais je dirai, cardinal généreux,
Par qui la France est un État heureux,
De l'Éternel la bonté souveraine
De tels que vous ne fait à la douzaine.
Comme en vous seul libéral il a mis
Tout ce qu'il donne à ses plus chers amis,
Las ! en moi seul rigoureux il assemble
Tous les malheurs qu'on peut avoir ensemble,

En permettant qu'il me soit avenu
Mal dangereux, puisqu'il est si connu :
Et chose autant dangereuse tenue,
Bien qu'elle soit mieux que mon mal connue,
C'est pauvreté, qui perd tous les esprits,
Et tous les corps quand par elle ils sont pris.
Elle me prit lorsque mon pauvre père,
Qui de vous seul tout son salut espère,
Prit certain mal qu'on prend au parlement,
Et qu'on ne prend ailleurs aucunement.
Ce mal, nommé le zèle des enquêtes,
Fait aujourd'hui grand mal à bien des têtes :
Et croit celui qui s'en trouve entaché
Que trop parler ne fut jamais péché,
Et n'est rien tel que monter en tribune,
Pour discourir de la chose commune.
Depuis ce temps mon père, ce dit-on,
Crut qu'il falloit faire un peu le Caton.
Quatre ou cinq fois maudit soit sa harangue
Que langue fit, et dont punie est langue ;
Car je crois bien que depuis ce temps-là
Fort peu de quoi mettre sur langue il a ;
Et moi, qui suis fils aîné de mon père,
Par précipiut j'ai part en sa misère.
O Duillon, Galo l'aîné, Bitaux,
Votre parler nous cause de grands maux ;
S'eussiez été toujours harpocratiques,
Pas ne seroient les deux Pauls faméliques,
Ni Paul majeur ne seroit comme vous
Loin de Paris contraint de planter choux,
Ni Paul mineur, malheureux cul de jatte,
D'importuner le grand porte-écarlate.

O grand Armand, plus grand que n'est le bruit
Qui de vos faits est le plus noble fruit,
Si vous avez fait quitter la campagne
Au roi tanné qui commande en Espagne,
Mon père, hélas ! qui vous crie merci,
La quittera si vous voulez aussi,
Et reviendra sans mulet ni bagage,
Un seul saint Paul faisant son équipage;
Droit à Paris boire à votre santé,
Car vous l'aurez, certes, bien mérité.
Quant est de moi, qui n'ai plus que la langue,
Je voudrois bien vous faire ma harangue;
Mais je ne puis marcher ni peu, ni prou,
Ne remuant ni pieds, ni mains, ni cou.
Ce, monseigneur, considéré, vous plaise,
Vous par qui seul je puis être à mon aise,
Avoir égard que l'apôtre Scarron,
Bien que son nom rime au grand Montoron,
N'est pourtant pas riche à la montoronne,
Ains un vieillard que misère environne,
Et que misère enfin accablera;
Mais si Dieu plaît, votre éminence aura
Compassion d'un vieillard misérable,
Qui fut plutôt malheureux que coupable.
Permettez donc que ses membres vieillis
Soient vus encore dessus les fleurs de lis,
Vous lui rendrez, certes, un bon office;
Et si vouliez que j'eusse un bénéfice,
Ceci soit dit seulement en passant,
Je n'en serois, certes, méconnoissant;
Car être ingrat ne fut jamais le crime
De moi qui suis pauvre en tout, hors qu'en rime

C'est, en françois, à dire qui n'ai rien.
Donnez-m'en donc, ce faisant ferez bien.
Fait à Paris ce dernier jour d'octobre,
Par moi, Scarron, qui malgré moi suis sobre,
L'an que l'on prit le fameux Perpignan,
Et sans canon la ville de Sedan [1].

A LA REINE-MÈRE.

IL DEMANDE A ÊTRE SON MALADE EN TITRE D'OFFICE.

A la plus pleine de vertu
Que jamais le royaume ait eu,
La meilleure reine du monde,
En qui toute sagesse abonde,
Un petit poëte suranné,
Souffrant toujours comme un damné,
Et qui bien souvent la dent grince,
Car bien souvent douleur le pince,
Ose aujourd'hui bien humblement,
En forme de remercîment,
Offrir petits vers ridicules.
Plaise à Dieu qu'ils soient sans macules,
Puisque l'auteur les façonna
Pour dame qui macule n'a!
Çà, venez donc à moi, ma muse,
Venez, ma petite camuse,
Dont le nez n'est pas aquilin;
Venez à pas de Trivelin,

---

[1] 1642.

Avec brodequins à sonnettes,
Et vos meilleures castagnettes;
Mais venez donc en peu de temps,
Car j'enrage lorsque j'attends,
Et l'honneur d'exercer ma veine
Pour cette incomparable reine,
Me rend le courage aussi fier
Que si j'étois un financier.
Honteuse, vous n'osez peut-être
Devant telle reine paroître.
Demeurez donc en votre mont,
Où toutes vos autres sœurs sont
Réduites à filer quenouilles,
Et ne vivre que de grenouilles,
Et de salade de cresson,
Tant jours de chair que de poisson,
Que sur les bords de l'Hippocrène,
La très-honorable fontaine,
Vous trouvez pour vous substanter,
Et la male faim éviter;
Depuis que la grande éminence,
Qui tant eut et laissa finance,
Est en Sorbonne, ou s'il ne dort,
Il pourra s'ennuyer bien fort;
Mais chaque mal a son remède,
Et j'espère que, sans votre aide,
Celle même pour qui j'écris
Peut toute seule à mes esprits
Communiquer tant de lumière.
Que dessus si riche matière
Je ferai des vers à foison.
Et vraiment c'est bien la raison,

Car cette reine sans seconde,
Qui fait du bien à tant de monde,
Et qui veut bien m'en faire aussi,
Entend que mon corps raccourci,
De tous les corps le moins mobile,
Ne soit plus corps d'homme de ville,
Mais qu'il soit corps d'homme de cour;
Grâces à la dame d'atour,
Qui, sans en être conjurée,
M'a cette grâce procurée.
Mais peu de temps j'en jouirai,
Car, hélas ! bientôt je mourrai.
Je vois la mort qui me muguette,
Et qui pour me ravir me guette.
Ou bientôt son grand dard rouillé
Dedans mon sang sera mouillé.
Mais cette camarde est bien folle,
Il ne faut qu'une croquignolle,
Coup d'épingle ou de camion;
Enfin, la moindre lésion,
Sans faire jouer la rapière,
Peut me loger dans une bière,
Comme elle fit ce maître Jean,
Plus renommé que le grand Pan,
Et qui, nonobstant ma requête,
Encore bien qu'il lui fît fête,
Laissa finir ses tristes jours
A mon père entre Amboise et Tours.
Mais tant parler de funéraille
N'est pas un langage qui vaille,
Même en cet agréable temps
Que tous les peuples sont contents

De vous voir, ô l'honneur des reines !
Régir de cet État les rênes,
Et régner sur les volontés
Par vos ineffables bontés.
O que quiconque en Dieu se fonde
Fait bientôt voir à tout le monde
Que sans lui l'homme ne peut rien ;
Et que je me conforme bien
Par l'état heureux où vous êtes,
Et par tous les biens que vous faites,
Que tôt ou tard la piété
Trouve son loyer mérité !
Quant à ce qui touche moi-même,
Sachez que la bonté suprême
Vous guerdonnera largement
Pour m'avoir donné logement,
Car en ma petite personne,
O reine aussi belle que bonne,
Vous fonderez, en la logeant,
Un hôpital pour peu d'argent ;
Car je pense avoir, ce me semble,
Tout ce que peut avoir ensemble,
De grands maux, curables ou non,
Un hôpital de grand renom.
Par exemple, paralysie,
J'en ai, mais de la mieux choisie ;
De fièvre, toujours quelque accès ;
De rhume, toujours par excès,
Des yeux je ne vois quasi goutte ;
Aux jointures j'ai toujours goutte ;
Aux nerfs souvent contorsion ;
Et partout ailleurs fluxion.

Il est vrai, je n'ai point d'ulcères,
Mais je ne m'en tourmente guères;
Un jour peut-être j'en aurai,
Et bien plus que je ne voudrai.
Tous ces maux font qu'aujourd'hui j'ose
Vous importuner d'une chose;
Ce n'est pas d'une donaison,
Mais d'avoir en votre maison,
Bien que je sois un peu maussade,
L'honneur d'être votre malade.
De cet office si nouveau,
Votre train sera bien plus beau;
Outre qu'aucun roi de la terre,
Tant en la paix comme en la guerre,
Jamais par un tel officier
Ne s'est fait servir par quartier.
Si vous accordez ma demande,
O reine de vertu très-grande!
Je n'aurai pas peu de fierté,
D'être de votre majesté
Le très-obéissant malade.
Mais pourtant je me persuade,
Quoique la gloire d'être à vous
Soit un bien préférable à tous,
Que de cette charge nouvelle,
Que pour moi je trouve fort belle,
Personne ne s'empressera,
Et que c'est moi seul qui l'aura
Tout le temps de ma triste vie,
Sans que personne en ait envie.

ÉPITRE.

A MONSIEUR SARRASIN.

Sarrasin,
Mon voisin,
Cher ami,
Qu'à demi
Je ne voi;
Dont ma foi
J'ai dépit
Un petit;
N'es-tu pas
Barrabas?
Busiris?
Phalaris?
Ganelon
Le félon?
De savoir
Mon manoir
Peu distant,
Et pourtant
De ne pas
De ton pas,
Ou de ceux
De tes deux
Chevaux gris
Mal nourris.

Y venir
Réjouir
Par tes dits
Ébaudits
Un pauvret
Très maigret,
Au col tors,
Dont le corps
Tout tortu,
Tout bossu,
Suranné,
Décharné,
Est réduit,
Jour et nuit
A souffrir,
Sans guérir,
Des tourments
Véhéments?
Si Dieu veut,
Qui tout peut,
Dès demain
Mal S. Main
Sur ta peau
Bien et beau
S'étendra,
Et fera
Tout ton cuir
Convertir
En farcin:
Lors malsain
Et pourri,
Bien marri

Tu seras,
Et verras
Si j'ai tort
D'être fort
En émoi
Contre toi.
Mais pourtant,
Repentant
Si tu viens,
Et te tiens
Un moment
Seulement
Avec nous,
Mon courroux
Finira,
Et cætera.

STANCES.

A LA REINE.

SCARRON, par la grâce de Dieu,
Malade indigne de la reine,
Homme n'ayant ni feu, ni lieu,
Mais bien du mal et de la peine :
Hôpital allant et venant,
Sur jambes d'autrui cheminant,
Des siennes n'ayant plus l'usage,
Souffrant beaucoup, dormant bien peu,

Et pourtant faisant par courage
Bonne mine et fort mauvais jeu :

Prie humblement sa majesté
De se remettre en la mémoire
Qu'au commencement de l'été,
Alors que la cour devint noire,
Il fut son malade avoué,
Dont le Tout-Puissant soit loué ;
Qu'on lui donna quelque espérance
D'avoir un petit logement ;
Et tout aussitôt par avance
Qu'il en fit un remercîment.

Ce remercîment imprimé
Chez Toussaint Quinet le Libraire,
Devroit bien être supprimé :
Mais quelque effort qu'il ait pu faire,
Par tout Paris il a couru :
Chacun l'a dit, chacun l'a cru ;
A force de l'entendre dire,
Il le croit lui-même quasi ;
Vous-même, ô reine qu'il admire !
Ne le croyez-vous point aussi ?

Grande reine, n'en croyez rien :
C'est croire faux comme hérésie.
Hélas ! il s'en aperçoit bien,
Dont vainement il se soucie.
Chaque quartier-maître Arragon
Prend son argent comme un dragon.
Je suis malade de la reine,
S'écrie-t-il tout rechigné :

Mais il veut avoir la main pleine
Tout aussitôt qu'il a signé.

Cependant ce malade exerce
Sa charge avec intégrité;
Pour servir votre majesté,
Depuis peu l'os la peau lui perce :
Tous les jours s'accroît son tourment.
Mais il le souffre gaiement,
Il fait sa gloire de sa peine,
Et l'on peut jurer sûrement
Qu'aucun officier de la reine
Ne la sert si fidèlement.

A MAÎTRE ADAM, MENUISIER DE NEVERS,
SUR SES ŒUVRES POÉTIQUES.

Toi qui d'un pied chausse-sabot
As pu monter sur le Parnasse,
Et dont la main pousse-rabot
Carmes dessus carmes entasse;
Rare ménuisier de Nevers,
Qui fais bien plutôt mille vers
Qu'une douzaine d'escabelles;
Tes vers, qui courent l'univers,
Sont lus dans les fines ruelles
En dépit de l'envie au regard de travers.

Ils sont, ventre Apollon ! si beaux
Qu'ils dureront, chose certaine,
Plus long-temps que tes escabeaux,
Fussent-ils de bois, ou d'ébène,

Quitte donc ton métier de bois ;
Viens voir les princes et les rois :
Dis-leur tes chansons immortelles.
Par mon chef, je n'en vois que trois
Qui pussent en dire de telles,
Et ne crois pas en voir de plus de quatre mois.

Un quidam, venu l'autre jour
Des bords de la sainte fontaine,
Dit qu'on a sonné le tambour
Aux environs de l'Hippocrène ;
Que, pour ton rabot exalter,
Des rimeurs le grand *magister*
Par tous les lieux de son empire
Entendoit que, sans résister,
Et sans y trouver à redire,
On ne dit plus limer un vers, mais raboter.

SONNETS.

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,
Ponts, églises, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues.

Force gens noirs, blancs, roux, grisons,
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues.

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble.

Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux, et grand bruit
C'est là Paris; que vous en semble?

AUTRE.

Superbes monuments de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la vaine structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature;

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Colysée, où souvent ces peuples inhumains
De s'entre-assassiner se donnoient tablature;

Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis:
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude:

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude?

SONNET OU ÉPITAPHE.

Ci gît qui fut de bonne taille,
Qui savoit danser et chanter,
Faisoit des vers vaille que vaille,
Et les savoit bien réciter.

Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des héros compter;
Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu tâter.

Il parloit fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du droit civil et droit canon;

Et connoissoit assez les choses
Par leurs effets et par leurs causes.
Etoit-il honnête homme? ah! non.

AUTRE.

Jule, autrefois l'objet de l'injuste satire,
Est aujourd'hui l'objet de l'amour des François:
Par lui le plus aimable et le plus grand des rois
Voit craindre sa puissance et croître son empire.

Son esprit pénétrant que tout le monde admire
A toujours vu si clair en ses divers emplois,
Ses conseils ont produit de si fameux exploits,
Que l'envie est confuse, et n'a plus rien à dire.

Par le malheur du temps, ou plutôt pour le mien,
J'ai douté d'un mérite aussi pur que le sien;
Mais il ne m'a pas cru digne de sa colère.

Je confesse un péché que je pourrois celer;
Mais le laissant douteux, je croirois lui voler
La plus grande action qu'il ait jamais pu faire.

RONDEAU REDOUBLÉ.

J'EN jurerois, moi qui jamais ne jure,
Que c'est l'amour qui fait votre chagrin.
Vous ne pouviez avoir pire aventure,
Fût-ce le mal monsieur Saint-Mathurin.

CE petit dieu n'est qu'un dieu souterrain,
Et n'est pas beau, comme dit sa peinture;
Ains il est laid comme un monstre marin:
J'en jurerois, moi qui jamais ne jure.

VOUS avez beau celer votre capture,
Votre visage auparavant serein,
Et vos soupirs font que je conjecture
Que c'est l'amour qui fait votre chagrin.

FRIAND des cœurs plus qu'un poulet de grain,
Dieu sait comment du vôtre il fera cure;
Dans quatre jours vous n'en aurez un brin:
Vous ne pouviez avoir pire aventure.

JE sentis bien, quand je fus sa pâture,
Qu'il a la dent dure comme l'airain,
Et quand il mord, Dieu sait quelle torture!
Fût-ce le mal monsieur Saint-Mathurin.

MAIS écoutez remède souverain:
Un mari jeune et de belle structure,
Mieux que l'onguent qu' vendoit Tabarin,
Vous guérira: moi, qui jamais ne jure,
J'en jurerois.

ÉPITAPHES.

Ci gît un écuyer tranchant,
A qui tout fut de bonne prise,
Et qui couroit la marchandise
Autant qu'il fuyoit le marchand.

AUTRE.

Ci gît qui se plut tant à prendre,
Et qui l'avoit si bien appris,
Qu'elle aima mieux mourir que rendre
Un lavement qu'elle avoit pris.

DE HENRI GANELON.

En ce gibet Henri repose,
Quand le vent cesse, ou qu'il est bas;
Quand il vente, c'est autre chose,
On diroit qu'il ne s'y plaît pas.

ÉPIGRAMMES.

DE HENRI GANELON.

Que les corbeaux et les corneilles
Sur votre corps feront merveilles,
Quand le soleil l'aura bien cuit !
Il n'est point d'arbre dans la France
Qui porte de si plaisant fruit,
Que fera lors cette potence.

AUTRE

Ce n'est ni roi, ni connétable ;
Ce n'est qu'un gros valet d'étable,
Qui nous a donné Ganelon.
Mais son bon esprit le relève,
Et d'échelon en échelon
Le porte au trône de la Grève.

SUR M. MENARD.

Menard, qui fit des vers si bons,
Eut du laurier pour récompense :
O siècle maudit ! quand j'y pense,
On en fait autant aux jambons !

AUTRE.

Je vous ai prise pour une autre.
Dieu garde tout homme de bien
D'un esprit fait comme le votre,
Et d'un corps fait comme le mien!

CONTRE MONMORT.

Parasite de longue robe,
Ennemi de tous les savants,
Dont la médisance dérobe
L'honneur des morts et des vivants;
Animal irrassasiable,
En été même indécrottable,
D'un visage effronté, d'un regard furieux,
Pédant le plus haï qui soit dessus la terre;
Fais-toi pendre; aussi bien chacun te fait la guerre:
Peut-être que dans l'air tu réussiras mieux.
Mais si tu refuses de suivre
Le conseil qui t'est présenté,
Et si tu te résous de vivre
En dépit du monde irrité,
Qu'à jamais tes discours coupables
Te bannissent des bonnes tables;
Qu'à jamais puisses-tu crier du mal aux dents;
Que le portier partout te soit impitoyable;
Et pour te souhaiter un mal plus effroyable,
Ne puisses-tu jamais manger qu'à tes dépens!

CHANSONS.

Philis, vous vous plaignez que je n'ai point d'esprit
A vous parler de mon martyre :
Hélas ! ignorez-vous qu'un mal que l'on peut dire
N'est jamais si grand que l'on dit ?
Un amant dit assez quand il est interdit,
Quand il languit, quand il soupire :
Mais apprenez, Philis, qu'un mal que l'on peut dire
N'est jamais si grand que l'on dit.

AUTRE.

Hé bien, je consens de mourir :
Aussi-bien l'espoir de guérir
Me flatteroit en vain des douceurs de la vie.
Je n'ai plus qu'un moment à déplaire à vos yeux ;
Vous allez voir, belle Silvie,
Quand je ne serai plus, si vous en serez mieux.

AUTRE

Je vous aimois, vous me l'aviez permis ;
J'esperois d'être aimé, vous me l'aviez promis :
Mais, hélas ! belle Iris, je vois bien le contraire.
Je n'ose en murmurer,
De peur de vous déplaire :
Mais il m'est permis d'expirer,
S'il m'est ordonné de me taire.

Demans vos fers, charmé de vos appas,
Je souffrois mes tourments, et ne m'en plaignois pas;
Vous feigniez de m'aimer, je vous aimois sans feindre;
Vous m'avez fait souffrir
Les maux les plus à craindre:
Mais il m'est permis de mourir,
S'il m'est défendu de me plaindre.

COURANTE.

Je vous ai donné des bijoux,
Collet, robe et jupe:
Enfin jamais dupe
N'a tant fait pour vous:
Monsieur votre frère
A fait de grands repas;
Vos sœurs et votre mère
Ont eu de bons ducats,
Que je ne compte pas.

Je vous ai promenée aux champs;
Souvent à ma porte,
Soit que j'entre ou sorte,
Je vois vos marchands;
Pour porter à l'aise
Votre chien de cu,
Tous les jours une chaise
Coûte un bel ecu
A moi pauvre cocu.

D'ACEILLY.

POÉSIES DIVERSES.

POUR LE ROI.

La première fois qu'à mes yeux
Les traits et le port glorieux
De Louis se firent paroître,
Sans qu'on me dit qu'il fût le roi,
A l'instant je sentis en moi
Qu'il l'étoit, ou qu'il devoit l'être.

L'ETAT DE LA FRANCE SOUS LOUIS XIV.

Louis est notre roi; cependant aujourd'hui
Il ne règne pas seul en France:
La justice, la paix, la gloire, l'abondance
Y règnent aussi-bien que lui.

A MONSEIGNEUR COLBERT,
MINISTRE D'ETAT.

Colbert, vous le voulez, malgré moi je tairai
Tout ce que vous doit cet empire;
Mais quoi que vous fassiez, malgré vous je dirai
Que vous m'empêchez de le dire.

AU MÊME.

Faudra-t-il que toujours on taise aux nations
Vos héroïques actions;
Qu'on taise des vertus qui méritent des temples?
Colbert, quand jusqu'ici vous retenez nos voix,
Vous dérobez de grands exemples
A tous les ministres des rois.

SUR LE PASSAGE DE NOS TROUPES POUR SECOURIR LES HOLLANDOIS CONTRE L'ÉVÊQUE DE MUNSTER.

En ce besoin pressant, si nos voisins sont sages,
Quand nous voudrons passer, voici ce qu'ils feront :
Ils nous empêcheront de forcer les passages;
Pour nous en empêcher, ils nous les ouvriront.

SUR LE NETTOIEMENT DES RUES DE PARIS, EN NOVEMBRE 1766.

Comme à Paris voir de la fange
Ce doit être une chose étrange,
Et que les pavés y sont nets
Comme carreaux de cabinets,
Le pedant le plus misérable
De toute l'Université
N'y doit plus être réputé
Un animal indécrottable,
Puisqu'il n'y sera plus crotté.

DE LANSSAY.

Quand chacun parle de Lanssay,
Et que je garde le silence,
L'on a tort si l'on s'en offense ;
J'en dis tout le bien que j'en sai.

UN HOMME SENT UNE MAUVAISE ODEUR DANS UN BARREAU.

Devant un tribunal des plus grands du palais,
Une mauvaise odeur à mon nez est venue ;
Qu'est-ce donc qui sent si mauvais ?
La justice est bien corrompue.

A MONSEIGNEUR COLBERT,

MINISTRE D'ÉTAT.

Que je vous donne ou vers ou prose,
Grand ministre, je le sais bien,
Je ne vous donne pas grand chose,
Mais je ne vous demande rien.

CONTRE UN JUGE CORROMPU.

Devant ce juge à qui tu ne m'as intenté
Nul procès qu'il ne vide, et que tu ne l'emportes ;
Le bon droit est de mon côté :
Mais tes perdrix sont les plus fortes.

LE DOUTE AMOUREUX.

A UNE DAME.

Quand je viens pour savoir si ma peine vous touche,
Votre bouche me chasse, et s'arme de courroux;
Vos yeux doux et mourants me rappellent à vous,
Dois-je croire vos yeux, ou croire votre bouche?
Je les croirai vos yeux, ô miracle des belles:
Ces yeux par qui l'Amour et s'explique et m'instruit,
Où votre ame paroît, et me parle sans bruit;
Ils me semblent trop beaux pour n'être pas fidèles.

LA FILLE EN COUCHE.

Lise est en couche, en faut-il rire,
Et si fort y trouver à dire?
Cesse-t-on pour si peu d'être fille de bien?
L'enfant que Lise à fait n'est pas plus grand que rien.

A SA DAME,

COMME IL ALLOIT SE FAIRE SAIGNER.

Beauté, qui des beautés tenez le premier rang,
Je vous offre jusqu'à mon sang;
Soûlez-en vos rigueurs, cruelle que vous êtes,
On m'en va tirer trois palettes.

SUR UN AUTEUR MALADE PAR TROP DE VEILLES.

ALCANDRE, qui toujours compose
Tantôt en vers, tantôt en prose,
Par l'excès du travail a perdu la santé.
Pour se rendre immortel Alcandre fait un livre ?
O l'étrange immortalité,
Que l'immortalité qui fait cesser de vivre.

A UNE DAME QUI BAISOIT SES MOINEAUX.

DONNER à vos moineaux des baisers savoureux,
En leur pressant le bec de vos lèvres de roses,
N'est-ce pas vous tromper dans l'usage des choses,
Et leur donner un bien qui n'est pas fait pour eux ?

AUX MOINEAUX QUE CETTE DAME BAISOIT.

DANS les moments qu'Amarante vous baise,
Petits moineaux, vous ne mourez point d'aise.
J'en serois mort en goûtant ces appas.
Que malheureux le ciel nous a fait naître !
Vous jouissez d'un bien sans le connoître ;
Je le connois, et je n'en jouis pas.

A MONSIEUR CHANUT,

SUR LA MORT DE MADAME SA FEMME.

C'EST trop donner de pleurs à l'illustre mémoire
D'une âme que le ciel couronne dans la gloire ;
Chanut, sur nous-mêmes pleurons :
Elle est vivante, et nous mourons.

CONTRE UNE DAME

QUI SE VANTOIT A FAUX D'ÊTRE AIMÉE.

Lycoris jure que je l'aime;
Puisqu'elle en jure, je la croi;
Mais mon ignorance est extrême,
Lycoris en sait plus que moi.

DE JEANNETON.

Jeanneton, à ce qu'on dit,
A Luc donna la v.....;
Mais on ment, sur ma parole,
Jeanneton la lui vendit.

SUR L'ÉTYMOLOGIE DU MOT ITALIEN *Alfana*, QU'ON SOUTENOIT VENIR DU LATIN *Equus*.

Alfana vient d'*Equus* sans doute;
Mais il faut avouer aussi
Qu'en venant de-là jusqu'ici
Il a bien changé sur la route.

UN CAVALIER A UNE FILLE QUI L'AVOIT OBLIGÉ DE MASQUER.

Si je masque aujourd'hui, trop aimable Sylvie,
C'est une chose qu'en ma vie

Je n'ai point faite jusqu'ici.
Je la fais pour vous plaire, et vous en êtes cause :
Faites pour moi quelque autre chose
Que vous n'avez point faite aussi.

LE FRÈRE JOUEUR, ET LA SŒUR AMOUREUSE.

Mon cher frère, disoit Sylvie,
Si tu quittois le jeu, que je serois ravie !
Ne le pourras-tu point abandonner un jour ?
Oui, ma sœur, j'en perdrai l'envie
Quand tu ne feras plus l'amour.
Va, méchant, tu joûras tout le temps de ta vie.

DE SYLVIE.

Je veux mourir, disoit Sylvie,
Avecque ma virginité :
C'est grand dommage, en vérité,
Que cette charmante beauté
Veuille sitôt perdre la vie.

A UN MARI QUI BAT SA FEMME.

Battre ta femme de la sorte,
Sous tes pieds la laisser pour morte,
Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer ;
Tu vas passer pour un infâme :
Compère, l'on sait bien qu'il faut battre une femme ;
Mais il ne faut pas l'assommer.

A PHILIS, EN LUI DONNANT UN BIJOU.

Philis, rien pour rien ;
Prenez de mon bien,
Donnez-moi du vôtre :
Qui donne un bijou,
A moins qu'il soit fou,
En demande un autre.

LE MASQUE LEVÉ, A UNE DAME FARDÉE.

Vous lever sur le front un masque de Venise,
Ce fut certainement une grande entreprise,
Qui pourtant ne fit point que l'on pût vous bien voir.
Beauté, dont plus d'un sot est encore idolâtre,
Ce tour injurieux fit seulement savoir
Qu'un masque de carton en cachoit un de plâtre.

CONTRE AMARANTE,

AU PREMIER JOUR DE L'AN.

En mil six cent soixante et un
Cherche un ami nouveau parmi les riches dupes ;
Qu'il te donne des gants, des bijoux et des jupes,
Et qu'il n'ait pas un sou qui ne te soit commun :
Désormais, perfide Amarante,
Je ne suis plus ton sot de mil six cent soixante.

A MADEMOISELLE DE SCUDERY,

SUR SES ŒUVRES.

Vos différents écrits, ces doux fruits de vos veilles,
De leurs grandes beautés ont surpris l'univers;
Mais rarement on croit, les voyant sans pareilles,
Qu'une fille ait produit ces miracles divers.
Sapho, que ce vous est de gloire!
Vous faites plus qu'on ne peut croire.

DES GENS DE GUERRE.

Je ne connois qui que ce soit
De ceux qui maintenant suivent Mars et Bellone,
Qui (s'il ne violoit, voloit, tuoit, brûloit)
Ne fût assez bonne personne.

LE MALHEUR DE LA PLUPART DES POËTES.

Ces grands poëtes, dont la voix
Entonne dignement les louanges des rois,
Presque tous, à la fin, meurent dans la disette;
Sans leur donner secours on les plaint en tout lieu.
Faites-moi la grâce, mon Dieu!
De n'être pas un grand poëte.

CONTRE CLORISE.

Clorise a la bouche vermeille ;
Son teint a la couleur des roses et des lis ;
Mais qu'ils soient en un jour de la sorte embellis,
Sans mentir, c'est une merveille :
A Clorise, en ce peu de temps,
Il est aussi venu des cheveux et des dents,
Et la laide Clorise est Clorise la belle.
Qui n'y seroit pas attrapé ?
Sans le ton de sa voix, qui me dit que c'est elle,
Je la vois tous les jours, et j'y serois trompé.

A UNE PETITE PERSONNE.

Si vous eûtes en partage
Un corps du plus bas étage,
Il faut bien vous en passer ;
Encore est-ce un avantage
Que, presque sans vous baisser,
Vous puissiez tout ramasser.

SUR LE TROUBLE ARRIVÉ A ROME EN 1662.

Si notre saint père le pape
Une fois par malheur s'échappe,
Faut-il tout mettre à l'abandon ?
A ce vicaire des apôtres
Refuserions-nous un pardon ?
Il nous en a donné tant d'autres !

LE SOT ENRICHI.

De ce lieu Philémon partit à demi-nu;
Bien suivi, bien couvert, le voilà revenu :
Je ne le connus point dans cette pompe extrême.
Eh ! qui ne l'auroit méconnu ?
Il se méconnoit bien lui-même.

A MARC
CONTRE UN MAUVAIS POËTE.

Qu'au Parnasse on reçoive un si gros animal,
Si tu le crois, Marc, tu t'abuses,
Si Maillet a l'honneur d'appartenir aux muses,
Il est donc leur second cheval.

SCIENCE MAL CONDUITE.

Dieu me garde d'être savant
D'une science si profonde !
Les plus doctes le plus souvent
Sont les plus sottes gens du monde.

A UN HUISSIER,
QUI TIRA DE L'ARGENT DE QUELQUES BASTONNADES REÇUES EN HIVER.

N'appelez plus la fortune mauvaise.
Il faisoit froid, vous étiez indigent,
Et vous voilà maintenant à votre aise;
Vous avez eu du bois et de l'argent.

DE RENAULT A GILLOT.

Renault sembloit toujours avoir la mort au sein ;
J'avois compassion de voir sa triste mine ;
Et le voilà qui boit, qui rit et qui chemine ;
Par quel médicament est-il devenu sain ?
Gillot, sa seule médecine
Fut de quitter son médecin.

L'HOMME CONTENT.

O mort ! quand tu feras ta ronde,
Épargne le sieur de Torcy ;
Chez lui tout rit et tout abonde ;
Il n'a ni peine ni souci :
Qu'a-t-il à faire en l'autre monde ?
Il est si bien en celui-ci.

DE ROBIN ET DE SA SERVANTE.

Marguerite à Robin n'obéira jamais ;
De ce maître imprudent elle sait les foiblesses :
Il est des servantes maîtresses,
Comme il est des maîtres valets.

LA BELLE QUÊTEUSE.

Aux jours que va quêter la charmante Bélise,
Elle furette de l'église
Les quatre coins et le milieu :

Et tous ceux que l'on voit donner à cette belle,
Donnent moins pour l'amour de Dieu,
Qu'ils ne donnent pour l'amour d'elle.

L'AGE DE CLIMÈNE.

Considère-moi bien, regarde bien Climène,
Nous naquîmes tous deux dans la même semaine;
Tous deux, à cinq jours près, sommes du même temps;
Cependant vois quel tort me font les destinées:
Depuis sept mois passés j'ai trente-six années,
Et ce charmant objet n'a toujours que vingt ans.

MÉTIER EXTRAORDINAIRE.

Le métier d'amour en effet
Est une assez bizarre affaire;
Ce metier-là plus on l'a fait,
Et moins on est propre à le faire.

AUX MUSES.

De gloire seulement, et d'espoir vous paissez
Ces chantres que vous nourrissez,
O doctes filles de mémoire!
Mais, pour des estomacs que travaille la faim,
Tout ce que l'univers a d'espoir et de gloire
Ne vaut pas une once de pain.

D'UN MEDECIN POËTE.

Roc, médecin peu docte, et poëte savant,
Fait des épitaphes souvent,
Où des morts il conte l'histoire :
Les maux que fit un art, l'autre art sait les guérir ;
Roc poëte fait vivre au temple de mémoire
Ceux que Roc médecin vient de faire mourir.

SUR LE REMBOURSEMENT DES RENTES.

De nos rentes, pour nos péchés,
Si les quartiers sont retranchés,
Pourquoi s'en émouvoir la bile ?
Nous n'aurons qu'à changer de lieu ;
Nous allions à l'Hôtel-de-Ville,
Et nous irons à l'Hôtel-Dieu.

A LA BOUCHE D'ISMÈNE.

Retirez-moi d'une peine
Où je suis depuis long-temps ;
Dites-moi, bouche d'Ismène,
En quel endroit sont vos dents ?

A UN MAUVAIS RENDEUR.

Change-moi ce mot de prêter ;
Autrement ce n'est point traiter
De galant homme à galant homme ;

Nomme les choses par leur nom :
Lorsque tu reçois une somme
Ce n'est plus un prêt, c'est un don.

A UN MAUVAIS PAYEUR.

Vous rendez fort soigneusement
Une visite, un compliment,
Une grâce qu'on vous a faite ;
Vous rendez tout, maître Clément,
Excepté l'argent qu'on vous prête.

D'ISABELLE.

Lorsqu'il va quelques insolents
En visite chez Isabelle,
Impunément ils parlent d'elle,
Et de toutes sortes de gens ;
Ils savent fort bien que la belle
Ne leur montrera point les dents.

LE PORTRAIT D'ISABELLE A DAPHNIS.

Daphnis, puisque tu veux le portrait d'Isabelle,
En deux mots, le voici dans sa naïveté :
C'est une assez laide beauté,
C'est une laideur assez belle.

L'IVROGNE.

Est-il rien d'égal aux bouteilles ?
Est-il rien de si beau que nos trognes vermeilles ?
Toujours comme un printemps on nous voit boutonnés.

Que peut la pauvreté nous faire entre les brindes ?
Ces rubis que Bacchus alloit querir aux Indes
Nous viennent jusques sur le nez.

DE L'ARGENT.

L'ARGENT chez les mortels est le souverain bien ;
C'est par lui qu'on arrive au but qu'on se propose ;
Avec un peu d'argent un homme est quelque chose ;
Un homme sans argent est un peu moins que rien.

SUR LA MORT D'UN PUISSANT ECCLÉSIASTIQUE.

JE sais bien qu'un homme d'église,
Qu'on redoutoit fort en ce lieu,
Vient de rendre son âme à Dieu ;
Mais je ne sais si Dieu l'a prise.

D'UN AVOCAT.

NE vous fiez nullement
En cet avocat célèbre ;
Je vous assure qu'il ment
Plus serré qu'un compliment,
Et qu'une oraison funèbre.

SUR CE QU'ON DIT A L'AUTEUR, QUE SA PENSÉE ÉTOIT TIRÉE D'UN AUTRE.

DIS-JE quelque chose assez belle,
L'Antiquité, toute en cervelle,
Me dit, je l'ai dite avant toi.

C'est une plaisante donzelle ;
Que ne venoit-elle après moi,
J'aurois dit la chose avant elle ?

CONTRE UN MAUVAIS JUGE.

Un jour que je dinois au faubourg Saint-Germain,
Certain juge me dit, en me tirant la main :
Laves donc, qu'est-ce que vous faites ?
Et je lui répondis soudain :
Lavez, Monsieur, j'ai les mains nettes.

CONTRE CALISTE.

Pour peu qu'à vos raisons aujourd'hui l'on résiste,
Vous mordez bien serré les gens ;
Où diable, outrageuse Caliste,
Depuis deux ou trois jours avez-vous pris des dents ?

A L'AUTEUR D'UN MÉCHANT LIVRE.

L'univers t'a fâché sans doute en quelque chose,
Puisque tu lui donnes ta prose ;
Mais quel mal t'a fait l'univers,
Pour t'obliger encore à lui donner tes vers.

JUGEMENT.

D'Hylas, qui sert présentement,
Lise, tu veux savoir quel est mon sentiment,

Toi qu'il vient d'étourdir d'un ennuyeux langage.
Cet homme qui reprend les gens à chaque mot,
Peut-être qu'en latin c'est un grand personnage;
Mais en françois c'est un grand sot.

D'AMARANTE.

Sur le prochain si quelqu'un touche,
Vous diriez qu'Amarante, avec sa froide humeur,
N'en rit pas comme un autre, et qu'elle est une souche:
Pour épargner sa grande bouche,
Elle en rit en son petit cœur.

SUR CE QU'IL NE PREND RIEN A L'ANTIQUITÉ.

Je n'ai pas fait une épigramme,
Que l'antiquité la réclame,
Et me dit d'une fière voix;
Mon ami, c'est la vieille gamme,
Pour celle-là tu me la dois.
Elle a menti la bonne femme;
Ce n'est pas la première fois.

A M. D. P.

Après avoir bien consulté
Ce qu'il faut pour votre santé,
Où votre petit fonds s'épargne,
J'aimerois mieux, en vérité,
Une ordonnance de l'épargne
Que douze de la Faculté.

D'UNE POÉTESSE.

Sur du papier doré Lise écrivit des vers,
Qu'elle avoit composés sur des sujets divers,
Et voulut que j'en fisse un jugement sincère;
A quoi je répondis d'un visage assuré:
O la mauvaise ménagère
Qui gâte du papier doré!

DES GREFFIERS.

C'étoit aux greffiers de ce temps
Qu'il falloit des cent mains, et non pas aux Titans.

SUR UN PORTRAIT.

Ce portrait est fait à merveille,
La peinture en mille ans n'auroit pu faire mieux,
Il parle; mais en vain nous lui prêtons l'oreille,
Écoutons-le avecque les yeux.

SUR QUELQUES GENS QU'IL VA RECONDUIRE.

S'il vient chez moi quelqu'un bâti de telle sorte,
Que de son entretien je sois aussitôt las,
Sans manquer, quand il sort, je le suis jusqu'en bas,
Et ce n'est pourtant point respect que je lui porte:
Je veux être assuré d'avoir fermé la porte;
Tant je crains qu'un fâcheux remonte sur ses pas.

D'UN SATIRIQUE NÉCESSITEUX.

Quand Roc, sur qui la faim domine,
Comme un chien mord partout, jusqu'aux plus gens de bien,
Je dis qu'il a raison de mordre comme un chien,
Puisqu'il souffre une faim canine.

MONTREUIL.

STANCES.

REMONTRANCES A UNE JEUNE DEMOISELLE RICHE, ET QUI N'A NI PÈRE NI MÈRE.

Puisque nous sommes seuls, il faut que je vous dis,
Que depuis quinze jours je cherche à vous parler.
A ne vous rien dissimuler,
Vous menez une étrange vie :
Mais, jeune Philis, entre nous,
Avecque mes conseils, il ne tiendra qu'à vous
Bientôt d'en commencer une autre.
Sortez, laissez-vous voir, quittez cette maison,
Partez sans dire adieu, retournez à la vôtre,
Écoutez la nature, et suivez la raison.

C'est trop souffrir que votre tante
Vous renferme soir et matin.
Je sais que son humeur et sa vertu pédante
Veut vous voir ou quenouille ou chapelet en main :
Mais songez que cheveux, bonne grâce, beau teint,
Jeunesse, taille, gorge belle,
Chez elle tout cela n'a plus ni feu ni lieu.
Quand vous serez faite comme elle,
Alors je vous dirai : Filez, ou priez Dieu.
Vous entrez dans un âge, où chaque jour augmente

Ces trésors animés que vous tenez des cieux :
Mais que vous servira d'avoir de si beaux yeux,
Si vous ne regardez jamais que votre tante ?
Hélas ! que deviendront tant de souris charmants ;
Ce teint brillant, ces bras, ces lèvres et ces dents,
Tout cela n'est-il fait que pour votre famille ?
Je veux vous en montrer un usage plus doux,
Sachez, trop innocente fille,
Que tout cela n'est fait que pour quelqu'un de nous.

Que le ciel est jaloux de nos contentements,
Et que nous payons cher un peu d'expérience !
Celle qui peut tout prendre ignore sa puissance,
Ou la connoît si tard, qu'il n'en est plus le temps.
Quand la beauté se perd, il vient de la prudence ;
Quand on est dégoûtante, on voudroit tout charmer.
Un tel aveuglement n'est-il pas déplorable ?
Alors qu'on se voit plus aimable,
C'est alors qu'on sait moins aimer.

Pour parler dignement de l'éclat de vos yeux,
Un autre assurément s'en acquittera mieux ;
Il dira mieux les maux dont ils vont être cause :
Mais pour moi, je vous dirai bien
Que vous avez un cœur dont vous ne faites rien,
Et qu'il seroit fort bon d'en faire quelque chose.
Il ne faut que vouloir, il n'est rien plus facile ;
Plutôt aujourd'hui que demain.
Le cœur, comme l'argent, est un meuble inutile,
Quand il ne change pas de main.

Renne est de toutes les villes
Celle où le dieu d'Amour est le plus triomphant.

Toutes, dès quatorze ans, y font les grandes filles,
Et vous seule après seize y vivez en enfant.

Vous devriez rougir au bel âge ou vous êtes
De tant de mauvais jours que vous avez passés;
Les autres vous font honte; elles sont trop coquettes,
Et vous ne l'êtes pas assez.
Il est temps désormais de rentrer en vous-même,
D'avoir plus de conduite et de vous corriger.
Votre tante a passé, vous passerez de même.
La belle vie est courte, il la faut ménager.

Vous vous verrez bientôt à l'âge de vingt ans;
Et vous n'aurez plus en ce temps
Pas un de vos jours qui n'emporte
Quelque peu de la fleur de vos jeunes beautés:
Employés ou perdus, n'importe,
Ils ne laisseront pas de vous être comptés.

Dans tout ce que je viens de dire,
Ne vous figurez pas que je prétende à rien,
Depuis la mort d'Iris, tout le monde sait bien
Que je ne songe plus à l'amoureux empire:
Mais j'ai cru, comme vieux garçon,
Vous devoir ce mot de leçon:
Quelqu'autre plus heureux s'en servira peut-être.
J'ai formé votre esprit, il aura votre cœur;
Je vous ai parlé comme un maître,
Il sera votre serviteur.

AUTRE.

En t'attendant ici tout charme mes esprits,
Tout me paroît avoir je ne sais quelle grâce :
Ce petit tapis vert que nous avons fait gris,
Et cette herbe séchée aux lieux où je t'embrasse,
Ce fossé qui s'éboule à l'endroit où je passe,
Renouvelle en mon cœur un doux ressouvenir,
Et ce gazon tombé me plaît mieux qu'en sa place,
Parce que c'est par-là que tu dois revenir.

MADRIGAUX.

Ne me reprochez plus tant de fois ma folie ;
Vous seule me semblez jolie ;
Vos petites façons m'ont tout-à-fait charmé.
Pour souffrir vos mépris, je confesse moi-même
Que je quitte un parti dont je serai blâmé ;
Mais quand la passion va jusques à l'extrême,
Il vaut mieux mourir où l'on aime
Que de vivre où l'on est aimé.

AUTRE.

Pourquoi me demandez-vous tant
Si mes feux dureront, si je serai constant,
Jusques à quand mon cœur vivra sous votre empire?
Ah ! Philis, vous avez grand tort ;
Comment pourrois-je vous le dire?
Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.

POUR MADAME LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ,

EN JOUANT A COLIN-MAILLARD.

De toutes les façons vous avez droit de plaire;
Mais surtout vous savez nous charmer en ce jour;
Voyant vos yeux bandés, on vous prend pour l'Amour,
Les voyant découverts, on vous prend pour sa mère.

POUR METTRE DEVANT DES HEURES.

En vain vous me jurez, dans vos humeurs cruelles,
De ne jamais rien faire en faveur de ma foi:
Priant Dieu pour tous les fidèles,
Sans doute, belle Iris, vous priez Dieu pour moi.

AUTRE.

Vivons le plus que nous pourrons.
Pendant que nous vivrons, trop aimable Sylvie,
Vivre sans nous aimer, ce n'est pas une vie.
Nous vivrons seulement quand nous nous aimerons.
Tous les jours ce soleil vient mourir et renaître;
De neuf mois en neuf mois le printemps vient paroître;
La rose en nos jardins tous les ans vient fleurir:
Mais notre destinée est bien plus inhumaine:
Ces yeux noirs et brillants dont tu fais tant la vaine
Se fermeront un jour pour jamais ne s'ouvrir.

POUR MONSIEUR DE BELLIÈVRE,

DEPUIS PREMIER PRÉSIDENT.

Si selon le mérite on donnoit récompense,
Tous mes vœux seroient accomplis :
Vous seriez chancelier de France,
Je serois aimé de Philis.

AUTRE.

Ne faites point tant l'entendue,
Sous ombre qu'à quinze ans le ciel vous a pourvue
De mille et mille attraits qu'on ne peut exprimer.
J'en demeure d'accord, vous savez tout charmer.
Mais, je m'en rapporte à vous même,
Vous avez un défaut extrême :
Vous voulez toujours qu'on vous aime,
Et vous ne voulez point aimer.

AUTRE.

Le bon père Bernard est heureux d'être né
Si long-temps devant vous, redoutable Sylvie :
Si le ciel autrement en avoit ordonné,
Vos beaux yeux aujourd'hui ne liroient pas sa vie :
Car il vous auroit vue, et se seroit damné.

AUTRE.

Vous me reprochez de tout temps
Que j'ai les yeux battus, et d'une étrange sorte :
Si j'ai les yeux battus, Philis, que vous importe ?
Ah ! ce n'est pas à vos dépens.

AUTRE.

Depuis le triste jour que je vis sous vos lois,
J'ai bien compté vingt-deux semaines,
Et, pour fruit de toutes mes peines,
Je vous baise le bout des doigts.
Vos rigueurs à la fin me coûteroient la vie,
Je suis le plus constant d'entre tous les humains:
Mais, prenez garde à vous, Sylvie:
Si vous continuez, ma foi, j'ai bien envie
De vous baiser les mains.

REMONTRANCE

A UNE JEUNE DEMOISELLE QUI CAUSOIT A L'ÉGLISE.

Plus vous êtes belle et charmante,
Plus vous devez avoir de respect pour ce lieu,
Vous n'y songez pas, Amarante:
Les anges tremblent devant Dieu.

AUTRE.

Si je vais si souvent chercher votre voisine,
Il n'est voisin qui ne devine
Que ce n'est pas pour ses beaux yeux.
Son ridicule esprit n'a rien que d'ennuyeux.
Son visage fardé, son prétendu mérite
N'ont rien pour m'attirer qui me semble assez doux:
Mais, quand je n'oserois vous rendre une visite,
Je veux trouver quelqu'un à qui parler de vous.

AUTRE.

J'en demeure d'accord, tout le monde se loue
De votre libéralité ;
Mais aussi tout le monde avoue
Que vous avez, Philis, par trop de cruauté.
Vous êtes des plus magnifiques,
Vous faites des messieurs de tous vos domestiques ;
Mais vous laissez mourir vos amants de langueur ;
Vous faites cent présents, et pas une faveur.
En vain, depuis six mois, je frappe à votre porte,
Philis, j'aimerois mieux (ou le diable m'emporte)
Être votre valet que votre serviteur.

POUR MADAME ** ALLANT EN ITALIE.

Je trouve encor vos yeux, votre air, votre visage
Comme le premier jour que je fus engagé.
Pour votre esprit, Philis, il me semble changé ;
Je vous en trouve davantage.

AUTRE, FAIT DANS LES PETITES MAISONS.

Quand j'écoute ces fous d'un air si sérieux,
Vous me railleez aussi-bien qu'eux.
Mais je leur porte envie et je n'en saurois tirer ;
Ah ! madame, qu'ils sont heureux !
Il leur est permis de tout dire.

AUTRE.

Vos lettres m'ont charmé, le style en est fort doux,
Les façons de parler tendres, spirituelles,
D'autres les garderoient, parce qu'elles sont belles:
Mais, pour moi, c'est assez qu'elles viennent de vous.

AUTRE.

Je ne l'aime pas trop, il est vrai; je l'ai dit
En parlant de vous, de vous même:
Mais, n'en ayez point de dépit,
Vous ne m'entendez pas, votre erreur est extrême.
Vous avez tort de m'en blâmer,
Hélas! belle Philis, quelque fort qu'on vous aime,
On ne sauroit vous trop aimer.

AUTRE.

On m'a fait un fort mauvais tour,
Quand on vous a juré que j'avois de l'amour;
Que je parlois partout de mon cruel martyre.
Je sais trop le respect qu'on doit à vos appas;
J'aimerois mieux mourir cent fois que de le dire:
Pour le penser, je ne dis pas.

AUTRE.

Qu'un miroir de poche est commode
Pour travailler sans cesse à la mort d'un amant!
Celle qui la première en amena la mode
Etoit cruelle assurément.

Par malheur, j'ai cassé le vôtre;
Mais je vous en renvoie un autre,
Où vous pourrez tout à loisir
Achever le dessein qu'ont vos yeux sur ma vie.
A votre aise, belle Sylvie:
Je ne vous voudrois pas ôter votre plaisir.

AUTRE.

PHILIS, quand vous manquez de divertissement,
Mon entretien vous plaît, il vous semble charmant;
Pour votre pis aller vous me trouvez passable;
Mais, quand il vous arrive une flotte d'amants,
Vous ne songez jamais à moi non plus qu'au diable.
Et sans moi vous passez vos plus heureux moments.
Que me sert mon bonheur? je loge en même lieu,
Et vous me laissez seul le nez dessus mon feu,
Quand d'autres font *flores* dedans votre ruelle;
Savez-vous bien, Philis, comment cela s'appelle?
Près de l'Eglise, et loin de Dieu.

AUTRE.

Je vous promis de dire, à votre intention,
Votre beau chapelet, trop aimable Sylvie.
S'il faut toujours songer à ceux pour qui l'on prie,
Vous pourrez vous louer de ma dévotion.
Je le dirai toute ma vie
Sans aucune distraction.

AUTRE.

Ne me demandez plus, Sylvie,
Quel est le mal que je ressens.
C'est un mal que j'aurai tout le temps de ma vie;
Mais je ne l'aurai pas long-temps.

ÉPIGRAMMES.

SUR UN ESPAGNOL.

Fuyant de nous sans résistance,
Vélez, sans y penser, perdit
De son honneur plus qu'il ne pense,
Et de ses gens plus qu'il ne dit:
Mais, parmi tant d'étranges pertes
Qu'en un moment il a souffertes,
Il a seulement regretté
La perte de sa gravité.

AUTRE.

Dans un coin, sans flambeau, sans témoins et sans bruit
Nous venons de passer la nuit
Avec deux femmes fort jolies.
Il n'est point ici-bas de plaisir bien parfait:
Nous avons dit mille folies,
Mais las! nous n'en avons point fait.

AUTRE.

Cloris à vingt ans étoit belle,
Et veut encor passer pour telle;
Bien qu'elle en ait quarante-neuf;
Elle prétend toujours qu'ainsi chacun l'appelle:
Il faut la contenter, la pauvre demoiselle:
Le Pont-Neuf dans mille ans s'appelera Pont-Neuf.

AUTRE.

Un petit abbé roux, bachelier de Sorbonne,
Pensant bien me la donner bonne,
Me disoit l'autre jour, de son ton de pédant:
Tous les prédicateurs ne font pas ce qu'ils disent.
Vous n'avez pas raison, dis-je en le regardant,
D'être de ceux qui les méprisent:
Car, sans aller plus loin chercher de là les monts
L'exemple de cela, vous l'êtes.
C'est vous qui dites vos sermons,
Mais ce n'est pas vous qui les faites.

CONTRE UN RÉSIDENT.

Ne crois point nous persuader,
Pierre, que pour ta résidence
Il soit besoin d'intelligence,
Il ne faut rien que résider.

CHANSONS

Le feu que vos yeux nous font voir
Eblouit tous les nôtres.
Il n'est pas mort, bien qu'il soit noir,
Il en fait mourir d'autres.

Bientôt tout le monde à la cour
En va perdre la vie.
Les hommes en mourront d'amour,
Et les femmes d'envie,

Sévigny, vos yeux pleins d'attraits
Eblouissent les nôtres,
Et quand l'amour n'a plus de traits
Il emprunte les vôtres.

AUTRE.

Si je ne suis assez aimable
Pour mériter votre amitié,
Au moins suis-je assez misérable
Philis, pour vous faire pitié.

Je sais que j'aurois trop de gloire,
Si vous partagiez ma langueur,
Que je sois dans votre mémoire;
Si je ne suis dans votre cœur.

Quoique la faveur soit extrême,
J'espère bien de l'obtenir.
Ah! Philis, ce n'est pas de même
D'aimer et de se souvenir.

Puisque de prolonger ma peine
Fait le plus grand de vos désirs,
Quand je mourrai, belle inhumaine,
Vous perdrez un de vos plaisirs.

Si je meurs, dans mon mal extrême,
Mon trépas me semblera doux.
Je suis plus à vous qu'à moi-même,
Je n'y perdrai pas tant que vous.

AUTRE.

Tout le monde vous dit tant
Que je suis un inconstant;
Éprouvez-là vos yeux doux;
Faites mentir tout le monde,
C'est un coup digne de vous.

Quand on aime vos beaux yeux,
Où chercher pour trouver mieux?
En se rangeant sous vos lois,
On est inconstant, Sylvie,
Mais pour la dernière fois.

SEGRAIS.

ÉGLOGUES.

CLIMÈNE.

A M. LE MARQUIS DE MONTAUZIER.

Tircis mouroit d'amour pour la belle Climène,
Sans que d'aucun espoir il pût flatter sa peine.
Ce berger, accablé de son mortel ennui,
Ne se plaisoit qu'aux lieux aussi tristes que lui:
Errant à la merci de ses inquiétudes,
Sa douleur l'entraînoit aux noires solitudes;
Et des tendres accents de sa mourante voix
Il faisoit retentir les rochers et les bois.

Climène, disoit-il, ô trop belle Climène!
Vous surpassez autant les nymphes de la Seine
Que ces chênes hautains, et si verts et si beaux,
Des humides marais surpassent les roseaux.
Votre divin esprit, votre beauté divine,
Du plus pur sang des dieux marquent votre origine:
Le soleil qui voit tout, et qui nous fait tout voir,
N'eut jamais tant que vous d'éclat ni de pouvoir.
Où vous portez vos yeux les forêts reverdissent;
Où vous disparoissez toutes choses languissent:
Les fleurs ne peuvent naître ailleurs que sous vos pas,
Et le printemps n'est point où l'on ne vous voit pas.

Qui n'admire le lustre et la fraîcheur des roses,
Aux roses, qu'a l'Amour sur vos lèvres écloses?
Où peut-on voir qu'en vous ces œillets et ces lis
Qui paroissent toujours nouvellement cueillis?
Mais, plus ces doux attraits vous rendent adorable,
Plus ces attraits si doux me rendent misérable,
Si vous considérez tant de charmes divers
Comme autant de sujets de mépriser mes vers.

De votre belle bouche une seule parole
M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche et molle;
Et l'aise de vous voir est à mon cœur blessé
Ce qu'une eau claire et vive est au cerf relancé.
Jamais rien de si beau n'a paru sur la terre.
Mais toujours vos rigueurs me déclarent la guerre:
Et ce qu'à nos troupeaux est la fureur des loups,
Ce qu'est à nos vergers l'aquilon en courroux,
Ce qu'à nos épis mûrs est la pluie orageuse,
Telle est votre colère à mon âme amoureuse.

Je ne m'en dédis point, je n'aimerai que vous,
Mais Iris m'assuroit d'un empire plus doux;
Et je me sens si las de votre tyrannie,
Que presque j'ai regret à la fière Uranie.
J'ai regret à Philis, encor qu'elle aime mieux
L'indiscret Alidor, la honte de ces lieux;
Qu'elle soit mille fois plus changeante que l'onde,
Qu'elle soit brune encore, et que vous soyez blonde.

Hélas! de vains désirs si long-temps enflammé,
Faut-il toujours aimer où l'on n'est point aimé?
Hélas! de quel espoir est ma flamme suivie,

Si, lorsque dans les pleurs je consume ma vie,
Celle pour qui je souffre un sort si rigoureux
Trouve tant de plaisir à me voir malheureux!
En mille et mille lieux de ces rives champêtres
J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres;
Sans qu'on s'en aperçoive il croîtra chaque jour:
Hélas! sans qu'elle y songe, ainsi croît mon amour!
Pour éclairer autrui comme un flambeau s'allume,
Pour en servir une autre ainsi je me consume.
Ah! si du même trait dont mon cœur est blessé...
Mais ne poursuivons point ce discours insensé.
Je serai trop heureux, belle et jeune Climène,
S'il vous plaît seulement consentir à ma peine.

N'AI-JE point quelque agneau dont vous ayez désir?
Vous l'aurez aussitôt; vous n'avez qu'à choisir:
Et, si Pan le défend de tout regard funeste,
Aux yeux des enchanteurs j'abandonne le reste.
Pan a soin des brebis, Pan a soin des pasteurs,
Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs.
Il aime, je le sais, il aime ma musette;
De mes rustiques airs aucun il ne rejette:
Et la chaste Pallas, race du roi des dieux,
A trouvé quelquefois mon chant mélodieux,
Des grandes déités Pallas la plus aimable,
La plus victorieuse et la plus redoutable.
Par elle, sous le frais de ces jeunes ormeaux,
Je puis, quand il me plaît, enfler mes chalumeaux;
Et je puis ne chanter que mon amour fidèle,
Quoiqu'on ne dût chanter que sa gloire immortelle,
Et que je doive encore à sa seule bonté
Cette délicieuse et douce oisiveté.

Sous ces feuillages verts venez, venez m'entendre;
Si ma chanson vous plaît, je vous la veux apprendre:
Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant?
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant.
Si vous vouliez venir, ô miracle des belles!
Je vous enseignerois un nid de tourterelles:
Je vous les veux donner pour gage de ma foi;
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.

Climène, il ne faut pas mépriser nos bocages:
Les dieux ont autrefois aimé nos pâturages,
Et leurs divines mains aux rivages des eaux
Ont porté la houlette et conduit les troupeaux.
L'aimable déité qu'on adore à Cythère
Du berger Adonis se faisoit la bergère.
Helène aima Pâris, et Pâris fut berger,
Et berger on le vit les déesses juger.

Quiconque sait aimer peut devenir aimable:
Tel fut toujours d'Amour l'arrêt irrévocable.
Hélas! et pour moi seul change-t-il cette loi?
Rien n'aime moins que vous, rien n'aime tant que moi.

Généreux Montausier, dont l'âme vigilante
Assure le repos des bergers de Charente:
Qui, des lauriers de Mars tant de fois couronné,
Des lauriers d'Apollon fais gloire d'être orné;
Daigne pour un moment sur cette fraîche rive
Ouïr de mon berger la musette plaintive.
Ainsi tout l'univers de Julie et de toi
Entende la louange et l'aime comme moi.

TIMARÈTE.

A MADEMOISELLE DE RAMBOUILLET.

Clarice aime mes vers, faisons-en pour Clarice,
Qui peut rien refuser au beau sang d'Arténice?
Le beau nom d'Arténice a volé jusqu'aux cieux;
Le beau nom de Clarice est aimé de nos dieux :
Ses charmes sont puissants, son âme est noble et belle;
Elle a tout ce qui rend Arténice immortelle :
Juste arbitre du chant des plus fameux bergers,
Comme elle, elle est célèbre aux climats étrangers.
Doncques, ô digne sang d'une divine mère,
Soit qu'au tranquille frais d'un antre solitaire
Le grand pasteur de l'Orne au chant si renommé
Tienne vos sens ravis, et votre esprit charmé;
Soit qu'aux bords émaillés d'une claire fontaine
Vous vous plaisiez aux jeux de ce berger de Seine,
De ce galant berger, en qui furent toujours
Avec les jeunes ris les folâtres amours;
Ou que vous admiriez la céleste harmonie
Des Apollons nouveaux de la grande Ausonie :
Quittez pour un moment des entretiens si doux:
Écoutez les ennuis d'un pauvre amant jaloux;
Ecoutez les ennuis d'une aimable bergère.
Aux rivages de Loin, sur la verte fougère,
Timarète aux rochers racontoit ses douleurs,
Et le triste Eurylas soupiroit ses malheurs :
Tous deux (Dieux ! que ne peut l'aveugle jalousie!),
L'un pour l'autre troublés de cette frénésie,
Abandonnoient leur âme à d'injustes soupçons,
Qu'ils faisoient même entendre en leurs douces chansons.

Écho les redisoit aux nymphes du bocage;
Un vieux Faune en rioit dans sa grotte sauvage;
Tels sont les jeux d'amour, disoit-il, et jamais
Ces guerres ne se font qu'on n'en vienne à la paix.
Eurylas commença sur sa douce musette.
A son chant répondoit la belle Timarète :
Tour à tour ils plaignoient leur amoureux souci,
La muse pastorale aime qu'on chante ainsi.

EURYLAS.

Garde pour les vivants ta clarté vagabonde,
Et ne sors plus pour moi, beau soleil, hors de l'onde :
Une ombre du Cocyte est moins ombre que moi.
Si j'en veux croire au moins ce fleuve où je me voi,
A ma pâle couleur, à mon visage blême,
On voit moins que je vis, qu'on ne peut voir que j'aime,
Et que, pour trop aimer, je souffre dans mon sort
Une douleur semblable aux douleurs de la mort.
Que veux-je faire aussi de ma mourante vie?
Et de quel bien jamais peut-elle être suivie?
Puisque j'éprouve, enfin d'amour tout consumé,
Qu'il est un plus grand mal que n'être point aimé.
Hélas! qui sait aimer, sait que ce mal extrême
Est d'en savoir un autre aimé de ce qu'il aime.

TIMARÈTE.

Dis plutôt que ce mal, ô volage Eurylas!
Est de se croire aimée, et de ne l'être pas.
Clair ruisseau, désormais remonte vers ta source;
Change, père du jour, ton ordinaire course;
Un plus grand changement m'a ravi mon berger:
Il n'est rien après lui qui ne puisse changer.
Voilà cette sinistre et funeste aventure
Dont m'a cent fois donné le malheureux augure,

Du haut de ce vieux chêne un corbeau croassant,
Que m'exprimoit si bien, par son cri gémissant,
La chaste tourterelle en cent lieux rencontrée,
Toujours triste, et toujours de son pair séparée.

EURYLAS.

Timarète à Damon a pu donner son cœur?
A Damon, Timarète? ô le digne vainqueur!
Amants, jamais de rien ne perdez l'espérance;
Amants, jamais en rien ne prenez d'assurance.
Les tigres sous le joug aux bœufs s'accoupleront;
La biche et l'ours affreux désormais s'aimeront;
L'amoureuse colombe, au hibou voulant plaire,
Deviendra comme lui nocturne et solitaire;
Et, par la paix unis, nos loups et nos agneaux
Ensemble viendront boire aux rives de ces eaux.

TIMARÈTE.

Telle que se fait voir, de fleurs chargeant sa tête,
Une blonde jeunesse au beau jour d'une fête,
Quand le prix de la danse, et le son des hautbois
L'attire des hameaux à l'ombrage des bois;
Amour de tout le cercle écarte la tristesse;
Amour y fait régner l'innocente allégresse;
Seule elle est en tous lieux, seule de toutes parts
Elle anime les sens, brille dans les regards.
Telle on me vit toujours, (ô memoire affligeante!)
Tandis que d'Eurylas je crus l'amour constante.

EURYLAS.

Comme on voit quelquefois par la Loire en fureur
Périr le doux espoir du triste laboureur,
Lorsqu'elle rompt sa digue, et roule avec son onde
Son stérile gravier sur la plaine féconde,

Ainsi coulent mes jours depuis ton changement,
Ainsi périt l'espoir qui flattoit mon tourment.

TIMARÈTE.

Quel de vous, ô grands dieux! m'a pu faire l'outrage
De rendre mon berger inconstant et volage?
O Pan! n'est-ce point toi? Souvent sous ces ormeaux
J'ai préféré sa voix à tes doux chalumeaux.

EURYLAS.

Cypris, c'est toi qui rends ma bergère infidèle:
J'ai juré mille fois que tu n'es pas si belle.

TIMARÈTE.

Garde pour Araminte un si flatteur discours,
Araminte ta vie et tes seules amours:
Moins qu'elle avoit d'attraits la reine de Cythère;
Nul esprit que le sien n'est digne de te plaire:
Ajoute et dis aussi, qu'elle aime mieux Daphnis,
Daphnis plus beau cent fois que le bel Adonis.

EURYLAS.

Et la sainte amitié qu'à Daphnis j'ai promise
Te doit contre Araminte assurer ma franchise:
Araminte est pourtant le chef-d'œuvre des cieux,
A qui n'a jamais vu ta bouche ni tes yeux.
Comme en hauteur ce saule excède ces fougères,
Araminte en beauté surpasse nos bergères;
Mais autant sa beauté cède à tes doux attraits,
Que céderait ce saule aux hauts pins des forêts.

TIMARÈTE.

Mais aussi digne ami qu'amant sûr et fidèle,
Tu peux seule m'aimer, et te plaire avec elle?

EURYLAS.

Mais quoique cent remords me veuillent révolter,
Pour lui donner mon cœur, il faudroit te l'ôter;

Et quand j'en concevrois la coupable pensée,
Le pourrois-je obtenir de mon âme insensée?

TIMARÈTE.

Que n'es-tu moins trompeur!.. Que veux-je dire? ô dieux!

EURYLAS.

Que n'ai-je pu cent fois vous dédire, mes yeux?

TIMARÈTE.

Qu'ont-ils vu? si ce n'est que, jeune et sans malice,
D'un trop rusé berger j'ignorois l'artifice,
Crédule jusqu'à croire à tous ces vains discours,
Et qu'il étoit encor d'éternelles amours.

EURYLAS.

Damon de ces erreurs t'a bien désabusée,
Damon dont la musette est partout méprisée.

TIMARÈTE.

Puisque d'un autre objet tu t'es laissé charmer,
C'en est assez et trop pour ne plus rien aimer.

EURYLAS.

Pour ne plus rien aimer? Ah! bergère inhumaine,
Penses tu me cacher la moitié de ma peine?
Ah! mon rival n'a point d'aussi malheureux jours;
Fais qu'il soit vrai pourtant, ô mère des amours;
Et sur son saint autel, dès demain, en revanche,
Je t'offre les petits de ma colombe blanche;
Et si la belle un jour me voit d'un œil plus doux,
Je t'offre encor la mère et son fidèle époux.

TIMARÈTE.

La voix de mon berger vaut mieux que le ramage
Qu'au printemps fait ouïr le rossignol sauvage;
De l'importun Damon les aigres chalumeaux
Ont presque déserté nos aimables hameaux;

Mais, lorsque mon berger se rend déraisonnable,
A sa divine voix Damon est préférable.

EURYLAS.

On aimeroit de toi jusques à ton courroux,
Si l'on pouvoit t'aimer sans en être jaloux.

TIMARÈTE.

Que mon âme à t'ouir trouveroit de délices,
S'il ne falloit souffrir tes injustes caprices!

EURYLAS.

Bons dieux! qu'il faut de fois te haïr en un jour,
Quand on te veut aimer de toute son amour!

TIMARÈTE.

Que la foi d'un amant est trompeuse et légère!

EURYLAS.

En est-il dans le cœur d'une jeune bergère?

TIMARÈTE.

A ce que dit Philis, savante sur ce point;
Tout mal a son remède, Amour seul n'en a point.

EURYLAS.

On a beau murmurer, quelque dessein qu'on fasse,
Tout le temps est perdu, qui sans aimer se passe.

TIMARÈTE.

On dit que je suis belle, et je ne le crois pas;
Mais qui plus que l'Aurore eut de charmants appas?
Céphale aimoit Procris, l'Aurore matinale
Quittoit pourtant les cieux pour courre après Céphale.

EURYLAS.

Tes yeux, quand plus sereins tu me les laisses voir,
D'un seul de leurs regards raniment mon espoir.
Ta bouche fait bien plus : un mot qu'elle veut dire
Au plus fort de mes maux apaise mon martyre.

TIMARÈTE.

Ménalque et Lycidas ont su faire des vers
Dignes d'être chantés par cent peuples divers:
Mais mon jaloux berger, sous ce vieux sycomore,
En fit un jour pour moi que j'aime mieux encore.

EURYLAS.

Un zéphyre plus lent agite ces roseaux,
Il sort un vif éclat du cristal de ces eaux.
L'air devient pur et net, ma divine bergère,
Si j'en crois ces objets, apaise sa colère.
De ces prompts changements les signes gracieux
Marquent qu'un trait plus doux est parti de ses yeux.

AMINTE.

À MADAME LA MARQUISE DE GAMACHES,

SOUS LE NOM DE SYLVIE.

Que ferois-je sans vous, ô mes doux chalumeaux!
Au frais délicieux que font ces verts rameaux?
Car qu'est-ce qu'un berger sans sa douce musette?
Chantons donc, et disons ma triste chansonnette.
Aminte, qui l'ouït, m'en vit d'un œil plus doux,
Et l'insensé Damon en paroissoit jaloux.
Pendant que de ces monts les échos vont l'apprendre,
Aminte reviendra peut-être pour l'entendre:
Aminte d'un regard m'attaque quelquefois,
Et la folâtre après se sauve dans ces bois:
Elle passe, et s'enfuit; et cependant la belle
Veut toujours être vue, et qu'on coure après elle.

CHANTONS doncques; Sylvie au moins m'écoutera,
Et je serai content quand mon chant lui plaira.
Nymphe, elle n'est superbe, injuste, ni légère;
Nymphe, elle a la candeur d'une jeune bergère;
A son aimable esprit, à ses charmes puissants,
Un de nos plus grands dieux a donné de l'encens;
Elle aime de Pallas la déité suprême,
Et sur tous les bergers j'aime celui qu'elle aime.

SYLVIE, écoutez-moi; venez prendre le frais
A l'ombrage plaisant de ces aunes épais,
A present qu'en nos champs tout s'altère et se brûle
Aux regards enflammés de l'âpre canicule:
Vous méritez nos airs les plus mélodieux;
Vous en savez chanter qui charmeroient les dieux.

AINSI parloit Silvandre aux rivages de Seine.
Le fleuve pour l'ouïr couloit doux sur l'arène.
Tout l'univers, sensible à son triste souci,
S'y montroit attentif, lorsqu'il reprit ainsi:

AMINTE, tu me fuis, et tu me fuis, volage,
Comme le faon peureux de la biche sauvage
Qui va cherchant sa mère aux rochers écartés:
Il craint du doux zéphyr les trembles agités;
Le moindre oiseau l'étonne, il a peur de son ombre,
Il a peur de lui même et de la forêt sombre.
Arrête, fugitive: eh quoi! suis-je à tes yeux
Un tigre dévorant, un lion furieux?
Ce que tu crains en moi n'est rien qu'une étincelle
Du beau feu qui t'anime, et qui te rend si belle;
Mais il brille en tes yeux, et brûle dans mon cœur:
Il cause ta beauté comme il fait ma langueur;

Et c'est là cet amour, cette flamme si vive
Qui jette tant d'effroi dans ton âme craintive!

Ce qu'il a de douceur, il ne l'a que pour toi:
S'il a de l'amertume, il n'en a que pour moi:
Encore si tu veux, d'un regard, belle Aminte,
Je puis n'y pas trouver une goutte d'absinthe.
Bienheureuse langueur, agréable tourment,
Doux et beaux sont les jours que l'on passe en aimant!
Soit pour ce seul plaisir notre verte jeunesse,
Et pour les tristes soins la chagrine vieillesse.

Vois ce beau jour, Aminte, et vois de toutes parts
Le soleil l'embraser de ses plus chauds regards;
Vois l'âpre moissonneur de la plaine si belle
Ranger à pleines mains la dépouille en javelle.
N'est-ce pas un avis aux cœurs les plus contents,
Que nos jours les plus beaux ne durent pas long-temps?
Et que, si l'on ne cueille et tes lis et tes roses,
L'hiver moissonnera de si divines choses?

La beauté, ce trésor qu'on ne peut estimer,
N'est donnée aux mortels que pour se faire aimer.
Rien n'est beau qu'en aimant; et la terre elle-même,
Ne dure en sa beauté que quand le soleil l'aime;
Qu'autant que, pour lui plaire étalant ses attraits,
Elle fait reverdir nos champs et nos forêts.

Triste est une beauté pour qui rien ne soupire;
On languit, on se plaint sous l'amoureux empire:
Mais n'être point aimée; et n'aimer rien aussi,
Des soucis de la vie est le plus grand souci.

Qui craint l'ennui d'aimer, toute chose l'ennuie:
Celle qui fuit l'amour mérite qu'on la fuie,
Comme on fuit justement ces climats malheureux
Dont détourne le ciel ses regards amoureux.

Quiconque se voudra faire une vie heureuse,
Que content il s'attache à la vie amoureuse;
Qu'il quitte pour jamais l'ambitieuse cour;
Qu'il vienne dans ces bois, borné de son amour,
A ses jeunes désirs son âme abandonnée,
Se faire une innocente et libre destinée.

Aminte, arrête un peu, vois sur ce vieux ormier
Le baiser amoureux du sauvage ramier,
Les caresses qu'il fait à sa compagne aimée,
Qui d'un même désir se fait voir animée:
Peut-on, considérant leur innocent souci,
Ne pas dire en soi-même: Heureux qui vit ainsi!

Sur ce vert alizier vois ces deux tourterelles,
Se chercher, s'approcher, et tremousser des ailes.
Si l'une des deux fuit, soudain l'autre suivra;
Et tant qu'elles vivront ce plaisir durera.

Aminte, approche-toi de ce plaisant bocage;
Entends de ces oiseaux l'agréable ramage:
Ce qu'ils chantent la nuit, ce qu'ils chantent le jour,
Aminte, tout cela ne parle que d'amour.
Chantez, petits oiseaux; nul danger, nulle crainte
N'interrompe jamais votre amoureuse plainte.
Chantez, petits oiseaux, et puissé-je toujours
Avecque vous chanter mes fidèles amours!

OLYMPE.

A MADAME DE MONTGLAT.

L'Amoureux Eurylas, absent de Timarète,
Exprimoit par les sons de sa douce musette
Combien l'ennui mortel d'un triste éloignement
Presse le tendre cœur d'un véritable amant,
Quand le beau Lisidor, fameux aux bords de Seine,
Vint chanter avec lui son amoureuse peine.
Son mal n'étoit pas moindre : et l'on en peut juger :
Il aimoit une nymphe, et n'étoit qu'un berger.
Esclave malheureux d'un désir téméraire,
A la divine Olympe il s'efforçoit de plaire;
Hélas! c'étoit en vain; et l'aimer et la voir
Fut son plus haut penser et son plus doux espoir.
Tous deux amis parfaits, assis aux bords de Loire,
Sans contester du chant la frivole victoire,
Contestoient seulement de leurs vives douleurs :
Adorable Montglat, juges de leurs malheurs.
Vos charmes ont causé d'aussi cruelles peines.
Vous, dont la voix s'égale au doux chant des Sirènes,
Et dont l'aimable esprit, juge des plus beaux airs,
N'a jamais dédaigné mes rustiques concerts,
Écoutez d'Eurylas la champêtre musette,
Et du beau Lisidor la douce chansonnette.
Sans art, ces deux bergers se plaignoient tour à tour :
L'art ne se trouve point avec beaucoup d'amour.

EURYLAS.

Timarète s'en est allée;
L'ingrate, méprisant mes soupirs et mes pleurs,

Laisse mon âme désolée
A la merci de mes douleurs.
Je n'espérai jamais qu'un jour elle eût envie
De finir de mes maux le pitoyable cours;
Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voyois tous les jours.

LISIDOR.

Lieux sauvages et solitaires,
De mes tristes ennuis les seuls dépositaires,
Antres affreux, noires forêts,
Qui voyez de mes maux l'extrême violence,
Gardez toujours pour moi ce tranquille silence:
Promettez-moi, rochers, d'être discrets,
Je viens vous confier le secret de ma vie,
Et vous dire qu'Olympe a mon âme asservie:
Olimpe, reine de ces lieux,
Digne objet de l'amour des plus grands de nos dieux.

EURYLAS.

Ah! que, pour me résoudre à cette triste absence,
Mon cœur se fait de violence!
Que je prévois pour lui de funestes langueurs!
Que ce cruel départ me va coûter de larmes!
Et que j'aurai besoin, dans ces tristes alarmes,
Du souvenir de ses rigueurs,
Pour résister à celui de ses charmes!

LISIDOR.

Ne craignez point, beauté, qui pouvez tout charmer,
D'entendre le mal qui me touche.
Je n'aurai point ouvert la bouche
Que le trépas ne la vienne fermer:
S'il arrive enfin que mon âme,
Au gré d'un insensé désir,

Accorde un soupir à ma flamme,
Ce ne sera que mon dernier soupir :
Et je ne sais si, dans mon mal extrême,
Je pourrai seulement prononcer : *Je vous aime.*

EURYLAS.

Qu'en ses plus beaux habits l'Aurore au teint vermeil
Annonce à l'univers le retour du soleil,
Et que devant son char ses légères suivantes
Ouvrent de l'orient les portes éclatantes :
Depuis que ma bergère a quitté ces beaux lieux,
Le ciel n'a plus ni jour ni clarté pour mes yeux.

LISIDOR.

Que la nuit couvrant tout de ses plus sombres voiles,
Cache même à nos yeux les plus claires étoiles,
Olympe d'un regard, comme au jour le plus clair,
Illumine la terre, et fait resplendir l'air.

EURYLAS.

Belle jeunesse de l'année,
Pour moi, sans ma bergère, est ta beauté fanée :
Son triste éloignement, source de mes douleurs,
Efface de ces prés les plus vives couleurs.

LISIDOR.

Un gai zéphyre nous caresse,
Tout nous charme, tout plaît, et tout rit dans ces lieux :
Berger, tu crois que l'hiver cesse,
C'est le moindre effet des beaux yeux
De ma belle maîtresse.

EURYLAS.

Ma divine bergère au moins sait mes malheurs,
Et, sans me voir, elle peut voir mes pleurs.
Car mon cœur, qui toujours avec elle demeure,
Lui peut conter mon martyre à toute heure.

LISIDOR.

Je ne puis m'empêcher de voir
Ces beaux yeux qui causent ma peine :
Hélas ! je ne sais qui m'y mène,
Mais je n'en reviens point qu'avec le désespoir.

EURYLAS.

Un jour, assis aux bords d'une onde claire et nette,
Où faisoit un bouquet l'aimable Timarète,
Jaloux des fleurs qu'on lui voyoit tenir,
Pourquoi, dis-je, comme Narcisse,
Par quelque effet de ton caprice,
Ne puis-je, Amour, une fleur devenir,
Quoique pourtant, aimer autant que j'aime,
Ce ne soit point s'aimer soi-même !
Lorsqu'en ces lieux arriveroit
Cette jeune merveille,
De sa divine main elle me cueilleroit,
Et me cueillant, elle me baiseroit
De sa bouche vermeille,
Et sur son sein peut-être, après ce doux baiser,
Elle me feroit reposer.

LISIDOR.

Ce jour vraiment fatal à ma nymphe si belle,
Que pensant sur un cerf son javelot lancer,
Ce fer guidé par la parque cruelle
De Mélampe son chien fidèle
D'un coup mortel voit le beau corps percer
Et tout son sang verser
Aux yeux de sa chère maîtresse,
Qui pâmoit de tristesse.
Ah ! Mélampe, dis-je à l'instant
D'un ton foible et craintif, mais qu'Olympe pourtant

Put assez bien entendre,
Et trouver doux et tendre,
Ah! Mélampe, il est vrai que ta mort fait pitié;
Mais tu meurs de ta nymphe ayant eu l'amitié:
Il est vrai qu'en ton sort toute misère abonde;
Mais il sera pleuré des plus beaux yeux du monde:
Et j'en sais qui mourront d'un semblable trépas,
Et plus cruel encor, qui ne le seront pas.

J'écoutois leurs chansons, couché sur la fougère:
Qu'eussé-je fait alors, absent de ma bergère?
Plus triste qu'Eurylas, hélas! peut-être encor
Aimant plus insensé que le beau Lisidor.
Dès ce temps, d'Eurylas je prisai la musette,
J'aimai de Lisidor la douce chansonnette.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building